

Éric Bournazel, Mutations. Recueil d'articles d'histoire du droit, Paris (Éditions Panthéon-Assas) 2017, 530 p., 1 ill., ISBN 979-10-90429-96-3, EUR 35,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Patrick Demouy, Reims

Le titre de ce recueil fait référence au grand livre qu'Éric Bournazel a publié avec Jean-Pierre Poly en 1980, »La mutation féodale (Xe–XIIe siècles)«. Traduit en espagnol, italien et anglais, il est devenu un classique réédité et a alimenté les débats historiographiques. Ceux-ci ne sont pas relancés. Éric Bournazel, qui s'est affirmé comme un spécialiste des premiers Capétiens et de la féodalité, nous offre un florilège d'histoire institutionnelle et juridique, sans s'interdire des réflexions anthropologiques et des excursions loin du domaine qui est a priori le sien, signe d'une curiosité toujours en éveil. On en jugera par les titres des cinq sections regroupant 29 articles: »Les cercles du pouvoir«; »*Jus et Ars*«; »Imaginaires«, »idées«, idéologies«; »Le gouvernement des femmes«; »Échappées sportives«.

Le fil conducteur de la première partie est le processus de récupération de la féodalité par la royauté. Au cours du XIIe siècle se développe une royauté suzeraine qui domine les hommes parce qu'elle domine les fiefs. D'où le concept de mouvance, ce rapport immuable entre les terres qui entraîne la chaîne des hommages. Suger utilise le terme de fief pour définir les principautés et les intégrer dans une pyramide au sommet de laquelle se trouve le roi, ou plutôt la Couronne, une abstraction distincte de la personne physique et mortelle du souverain, un concept qui a pris forme pendant l'absence de Louis VII, parti à la croisade (1147–1149).

Le rôle de Saint-Denis a été fondamental dans une réflexion qui part du traité du Pseudo-Denys sur la hiérarchie et récupère la légende carolingienne en multipliant les faux, ce qui n'émeut pas notre juriste: »L'ampleur de la cause justifiait le choix des moyens«. En ce milieu du XIIe siècle le palais paraît plus ordonné, la notion de conseil se précise et se spécialise en délibérant, la royauté tire parti de l'essor économique sur des domaines mieux exploités, gérés et contrôlés. En même temps s'est conforté un sentiment national, déjà perceptible en 1124 dans la mobilisation contre l'empereur germanique ou dans les réflexions de Suger sur les ambitions du roi d'Angleterre Guillaume le Roux, qui escomptait la mort du prince Louis de France pour succéder à Philippe Ier par élection. *Nec fas, nec naturale*, écrit l'abbé, ce n'était ni licite ni raisonnable que des Français fussent soumis aux Anglais; l'accident de chasse qui coûta la vie à Guillaume était un châtement divin. C'est à Dieu que les royaumes sont soumis.

Mais au XIIIe siècle le roi ne situe plus seulement son pouvoir par rapport à Dieu, mais aussi par rapport à la communauté politique sur laquelle il entend exercer son autorité sans partage. Le droit régalien commence à s'imposer au nom de l'intérêt public, la royauté suzeraine devient souveraine et affirme son indépendance vis-à-vis du pape (ses interventions en matière matrimoniale n'ont pas plu) et surtout vis-à-vis de l'empereur. Éric Bournazel montre bien l'enchaînement des signes: Hugues Capet demandant – en vain – pour son fils Robert la main d'une princesse byzantine; son épouse Adelaïde donnant à Saint-Denis un



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

manteau »céleste« de type impérial; Robert Ier campé par Helgaud en roi christique et thaumaturge; la reprise du nom Louis, issu de la souche carolingienne et la réactivation de la Geste de Charlemagne; l'interdiction par Philippe Auguste de l'enseignement à Paris du droit romain qui pouvait faire le jeu de l'empereur. Le roi ne tient de personne.

Quant à la reine, mérovingienne en l'occurrence, grande oubliée de l'histoire des institutions alors qu'elle occupe une place considérable dans les sources, Éric Bournazel lui consacre un très bel article lorsqu'elle lance ses derniers feux, avant que ne forgent les armes redéfinissant son rôle dans la maison comme dans la parenté. L'héritage des sociétés germaniques, avec ses cultes à dominante féminine et l'importance de la lignée dans les unions et la transmission du nom, a joué en sa faveur pour l'exercice d'un pouvoir régalien, soit à part entière, soit de manière insidieuse mais pas moins efficace.

C'est l'usurpation des Pippinides qui a déclenché une campagne déconsidérant l'ancienne dynastie et en particulier les femmes. La légende noire de Frédégonde et Brunehaut fonctionne encore et fait de la reine une empoisonneuse, manipulatrice, débauchée perverse ... Et la mère de Mérovée n'a-t-elle pas cédé aux avances d'une divinité aquatique lors d'un bain de midi en mer du Nord? La lointaine croyance avait la vie dure. Éric Bournazel conclut: »Quant à la reine carolingienne, dans cet univers lignager résolument masculin, il ne lui restera – apparemment – qu'à se consacrer aux bonnes œuvres, aux travaux de broderie et aux délices de la procréation canoniquement assistée.«

Diversifiant ses sources, Éric Bournazel interroge aussi l'hagiographie sur les rapports qu'Étienne d'Obazine et Robert d'Arbrissel entretenaient avec les femmes, ou bien la littérature sur la manière dont Chrétien de Troyes, chantre de l'amour marital, traite sur commande l'adultère de Guenièvre. Diversifiant aussi ses champs d'investigation Éric Bournazel se tourne vers la Saxe pour analyser les capitulaires qui à partir de 785 ont imposé la conversion au christianisme. Le vocabulaire révèle l'orgueil du nouveau peuple élu face à des »races perfides« et renvoie à l'imprégnation vétéro-testamentaire de la nouvelle royauté sacrée. Grand lecteur de sagas scandinaves, Éric Bournazel, quand il étudie la mémoire et la généalogie de la noblesse, leur emprunte la grille des temps historiques, à peu près vérifiables par les contemporains, des temps héroïques, épiques, plus obscurs, et des temps mythiques, ou bien analyse la régulation sociale des jeux sportifs islandais.

La dernière section, consacrée au droit du sport, comporte plusieurs études historiques, à partir des textes homériques puis dans les cités antiques où le sport est école de citoyenneté tandis qu'il s'inscrit dans un temps sacré échappant aux hommes; la compétition est omniprésente, mais »le sport rapproche, permet de s'estimer dans tous les sens du terme, sans se détruire«; à la différence de la guerre. Ou du poids écrasant des intérêts économiques quand le sport est devenu un produit de consommation. Éric Bournazel termine par un utile panorama des institutions sportives contemporaines, à la législation galopante, sans manquer d'égratigner les »ministricules trop pressés de laisser leur trace éponyme dans une Histoire qui a déjà oublié leurs noms«. Le sens de la formule et l'érudition jamais pesante assurent de ce recueil une lecture stimulante.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Marie-Madeleine de Cevins, Olivier Marin (dir.), Les saints et leur culte en Europe centrale au Moyen Âge. XIe–début du XVIe siècle, Turnhout (Brepols) 2017, 382 p., 5 ill. en coul. (Hagiologia, 13), ISBN 978-2-503-57548-3, EUR 90,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Anne Wagner, Metz

En introduction, Olivier Marin rappelle la distinction faite par André Vauchez entre deux Europe, l'une moderne qui se tourne vers des saints contemporains, l'autre traditionnelle, peu perméable au changement, qualifiée de «froide» quoique les cultes traditionnels aient pu être réadaptés par des réécritures – comme celui de Venceslas. Aleksander Gieysztor avait distingué saints d'implantation et saints de souche: l'Europe centrale se présente à la fois comme «fabrique des saints» – ainsi Étienne est le premier des saints rois confesseurs – et réceptive aux cultes importés qui s'acclimatent parfois parfaitement comme Guy à Prague mais il y eut aussi des échecs dont les changements de la conjoncture politique sont souvent la cause (Aignan). Le «modèle de sainteté» repose sur le fait qu'il y a peu de saints autochtones – ce qui est dû à la conversion tardive et à la centralisation des cultes étant un reflet de l'organisation politique. Si l'influence de l'Empire est importante (ce dont témoigna par exemple le culte de Maurice), la place de Rome est néanmoins déterminante, ce que reflète l'importance du culte de saint Pierre. Les contributions s'organisent en trois parties: «Saints anciens et saints modernes: continuité, transferts, concurrences»; «L'emprise des ordres mendiants»; «Saints d'implantation et saints de souche».

La Bohême est attachée à des saints anciens identitaires: Venceslas (+ 935) et Adalbert de Prague (+ 997). S'y ajoutèrent Procope (+ 1053) et Ludmilla (+ 921) dont la sainteté fut reconnue par l'évêque. Réservée au pape, la canonisation exigea une longue procédure qui parfois n'aboutit pas (l'ermite Gunther + 1045 et la clarisse Agnès + 1282); d'autres restèrent en marge. L'empereur Charles IV promût comme protecteurs du royaume Guy et Sigismond (+ 524). Mais c'est surtout le mouvement hussite qui, par la promotion «sauvage» de Jean Hus (+ 1415) et Jérôme de Prague (+ 1416), infléchit le mouvement en faveur de saints récents (Petr Kubín). Charles IV collectionna les reliques. Celles du roi burgonde Sigismond particulièrement valorisées, devaient attirer des pèlerins par la proclamation de miracles. Surtout, Charles IV demanda des indulgences pour faire de Prague, où se trouvait un important trésor qui joua un rôle bien connu de propagande dynastique, un centre de pèlerinage aux retombées politiques et économiques (David Mengel).

En Transylvanie, dominée par des cultes anciennement établis, comme celui de la Vierge ou des apôtres, il n'y a pas de demande de canonisation. Le culte des vierges martyres, jeunes femmes que leurs souffrances transforment en intercesseurs efficaces, se développe: il reflétait au départ l'idéal de l'élite cléricale mais se transforme pour répondre aux attentes des laïcs (Carmen Florea). Le culte de Sébastien, attesté dès le XIII^e siècle en Hongrie, n'est connecté à la peste qu'à la fin du XV^e siècle, quand le culte de saint Roch apparaît dans cette région, débouchant sur la spécialisation de ces cultes (Ottó Gecser). Les invasions turques en Hongrie qui commencèrent en 1390 et aboutirent en 1520



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

à la conquête d'une partie du royaume avaient pour but essentiel la prise d'esclaves. Les miracles de libération de deux lieux de pèlerinage montrent en particulier de la conscience de leur identité chrétienne qu'ont ces captifs (Enikő Csukovits).

Malgré une politique active de promotion des cultes locaux, les dominicains eurent du mal à faire reconnaître la sainteté d'un membre de leur ordre: Jacek, fondateur de la province dominicaine de Pologne mort en 1257, canonisé en 1595 (Anna Zajchowska). L'intégration des dominicains de Hongrie, victimes soit des Coumans soit de l'invasion tartare de 1241 dans la mémoire de l'ordre, s'explique par l'image du martyr en contexte missionnaire qui permet d'intégrer une vision traditionnelle propre à une région périphérique dans la politique générale de l'ordre en donnant un contrepoids à l'image de saint Pierre martyr, l'inquisiteur assassiné (Anne Tallon).

Concernant les franciscains, la mission de Jean de Capistran en Europe centrale (1451–1456) a joué un rôle essentiel dans la définition de la sainteté de Bernardin de Sienne et donc dans la construction de l'identité de l'observance franciscaine (Ludovic Viallet). Les tentatives de canonisation d'Agnès (1211–1282), fille du roi de Bohême, qui fonda à Prague en 1233 le premier couvent de Clarisses de Bohême dont elle devint la supérieure, débutèrent au XIV^e siècle, appuyées par un corpus hagiographique alors partiellement réécrit et caractérisé par quatre lettres de sainte Claire d'Assise adressées à Agnès qui soulignent les relations entre ces deux figures fondatrices (Christian-Frederik Felskau). L'émergence de la littérature vernaculaire hongroise est liée au mouvement de l'Observance et à la piété féminine qui se tourne vers saint François d'Assise et notamment vers la question des stigmates, relue dans la perspective de la piété doloriste de la fin du Moyen Âge et en relation avec la Passion (Eszter Konrád).

Geneviève Bühner-Thierry rappelle les pérégrinations d'Adalbert de Prague († 997) et les translations de ses reliques, enjeu de pouvoir pour l'empereur comme pour les princes polonais et tchèques. Si Otton III échoue à en faire un saint à l'échelle de l'Empire – de la chrétienté – Adalbert est un saint »transnational« par son rôle dans la construction des États d'Europe centrale. Le culte de l'évêque Stanislas de Cracovie, assassiné par Boleslas II de Pologne en 1079 se substitue à celui, importé, du chevalier martyr Florian. Canonisé en 1253, il devint le patron de la Pologne, mais dut faire face à la concurrence de cultes soutenus par les ordres nouveaux (Stanislava Kuzmová). Les attestations du culte des rois hongrois Étienne († 1032), Émeric († 1031), Ladislas († 1095) dans les livres liturgiques extérieurs de la Hongrie montrent que leur culte est souvent collectif, même si Étienne, roi évangélisateur, occupe la première place (Edit Madas).

Si ces cultes indigènes ont du mal à s'exporter, inversement, ces États accueillent des saints étrangers, comme montre le fait que les associations de métier en Bohême choisissent des saints très variés (Hana Pátková), parfois associés à un métier (Éloi), à des cultes répondant à des conditions locales particulières ou importés des pays voisins (Wolfgang). Enfin dans le domaine artistique, Ivan Gerát montre que les représentations de Ladislas de Hongrie et les retables qui, eux, s'attachent à des saints universels – Georges, Jacques – recourent aux mêmes références iconographiques. Dans ces conclusions, Marie-Madeleine de Cevins souligne que le succès des saints – anciens ou récents – découle de la réponse qu'ils apportent aux besoins des fidèles et s'accompagne



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de la malléabilité des figures de saints qui doivent s'y adapter. Les miracles jouent un rôle important dans l'audience du culte. Les mendiants jouèrent un rôle dans la définition d'une nouvelle sainteté, notamment par le dynamisme de prêcheurs sur ces terres de mission. Mais ils eurent du mal à promouvoir »leurs saints« et furent concurrencés à la fin du Moyen Âge et notamment par les hussites.

L'introduction et la conclusion remettent en perspective des contributions un peu pointillistes (mais il est difficile de faire autrement), et l'ouvrage montre la diversité de ces pays, leur perméabilité et la vitalité de leur hagiographie.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Gaël Chenard, L'Administration d'Alphonse de Poitiers (1241–1271), Paris (Classiques Garnier) 2017, 584 p. (Bibliothèque d'histoire médiévale, 18), ISBN 978-2-406-06016-1, EUR 58,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rémy Roques, Paris

Dans cet ouvrage, publication remaniée d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Poitiers (2014), qui elle-même prolongeait une thèse de l'École nationale des chartes (2009), Gaël Chenard porte un regard neuf sur l'histoire de la construction du pouvoir d'Alphonse de Poitiers et le fonctionnement de son administration.

»Quelques lignes suffisent à résumer les points saillants de [la] biographie« d'Alphonse (p. 10). Fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, il est le cadet de Louis IX. Entre février 1235 et mai 1236, il épouse Jeanne, fille du comte de Toulouse, Raimond VII. Son beau-père décédant sans héritier en septembre 1249, Alphonse met la main sur ses domaines languedociens: le Toulousain, le Rouergue, l'Albigeois, l'Agenais, le Quercy et le Venaissin. Entre-temps, il a reçu en apanage le Poitou et la Terre d'Auvergne (24 juin 1241). Le comte de Poitiers accompagne Louis IX dans ses deux croisades: en Égypte, puis à Tunis. Il décède sur le chemin du retour d'Afrique, en 1271, ne laissant aucun héritier direct. La maladie qu'il contracte en 1252 marque un tournant dans sa vie. Contraint de résider le plus souvent en Île-de-France, il gouverne à distance des domaines rattachés depuis peu à la constellation capétienne. De son gouvernement, le Trésor des Chartes conserve une importante masse d'archives, composée pour l'essentiel de documents de gestion.

Le principat d'Alphonse et son administration ont fait l'objet d'une attention ancienne de la part des archivistes. En 1870, Edgar Boutaric (1829–1877), professeur à l'École des chartes, publie sur le sujet un livre de référence. Auguste Molinier (1851–1904), lui aussi professeur dans la même institution, édite la correspondance administrative du comte de Poitiers. Enfin, l'ancien archiviste du Puy-de-Dôme, Pierre-François Fournier (1885–1986), consacre en 1911 sa thèse de l'École nationale des chartes (restée longtemps inédite¹) à l'administration alphonse en Auvergne. Les analyses de Boutaric et de Molinier ont figé l'image d'un prince resté dans l'ombre du roi de France, »un second couteau« (p. 10, 23), un »frère sans histoire« (l'expression est de Jacques Le Goff, dans son »Saint Louis«), bien moins étincelant que Louis IX et Charles d'Anjou.

Le livre de Gaël Chenard se construit en trois parties, chacune correspondant à un niveau du gouvernement alphonse: le »prince des fleurs de lys« (p. 31–187), l'administration locale (p. 189–271) et »l'administration centrale« (p. 273–524).

Le premier volet campe l'environnement politique dans lequel évolue Alphonse et en dégage les conséquences sur l'organisation de son



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Pierre-François Fournier, Étude sur l'administration d'Alfonse de Poitiers dans la Terre d'Auvergne, thèse soutenue à l'École nationale des chartes en janvier 1911, Clermont-Ferrand 2017.

administration. Le comte de Poitiers occupe une place particulière dans le royaume de France: il est le plus puissant vassal du roi et a hérité de la même conception du pouvoir que son suzerain. Il »s'inscrit dans une tradition familiale et politique qui guide ses choix, parfois contraints, et le fait participer de facto à la politique royale« (p. 34). Il n'est pas seulement un seigneur féodal, mais un prince de qualité royale. Ce statut particulier lui permet, à plusieurs reprises, de se faire dispenser d'hommage, non sans que ceux à qui il aurait dû le rendre grincent des dents (p. 145–146).

Alphonse est indéniablement un relai du pouvoir royal et »l'agent inconscient d'une acculturation progressive vers une forme souveraine de l'État féodal« (p. 124). Les modalités de mise en œuvre de sa politique sont commandées par des principes partagés avec Louis IX: respect de l'ordre féodal et des anciennes coutumes (ce qui explique le maintien des archives des comtes de Toulouse dans le Midi, dont Alphonse fait faire des copies et compiler un cartulaire à l'usage de son administration centrale), exercice d'une justice impartiale, défense de la paix et idéal de la croisade. Sa proximité avec le roi de France n'est pourtant pas si automatique que les historiens l'ont pensé.

Grand feudataire, le comte de Poitiers défend ses propres intérêts dans une »opposition respectueuse« avec Louis IX jusqu'en 1254. Ses relations avec son frère aîné sont ensuite ponctuées par plusieurs conflits (p. 88–104). Sa santé l'obligeant à demeurer en Île-de-France, Alphonse reste en dehors des circuits royaux, préférant résider dans des lieux peu fréquentés par le roi: à Vincennes (jusqu'en 1257), puis à Longpont et Corbeil.

Furieux de voir le parlement royal s'immiscer dans ses affaires, il lutte contre l'extension du droit d'appel. Ces dissensions donnent à voir une tension entre féodalité et souveraineté, sans pour autant déboucher sur une guerre ouverte. Elles s'expliquent en partie par le flou juridique dont souffre l'apanage dans le testament de Louis VIII: »l'apanage existe en pratique avant d'exister en droit, voire en théorie« (p. 127). En 1267, les deux frères se rapprochent pour les besoins de la croisade. Même si le comte de Poitiers ne s'embarque qu'en 1270, il »semble avoir entretenu l'ambition constante de repartir sans y parvenir, depuis son retour. Ses tentatives ou velléités rythment les temps forts de son gouvernement, lequel est tout entier mobilisé pour ce dessein« (p. 105). Ce projet accule le comte au déficit. La gestion du domaine est réorganisée pour la préparation de l'expédition. La pression financière s'accroît, Alphonse intervient de plus en plus auprès de ses officiers pour les exhorter à faire rentrer l'argent plus vite.

Dans la deuxième partie de son travail, l'auteur aborde la politique générale capétienne dans un contexte local, celui du Poitou et de la Saintonge. La campagne militaire de 1242 y crée les conditions favorables d'une politique de reprise seigneuriale. En juin 1241, conformément au testament de Louis VIII, Alphonse reçoit le comté de Poitou. Hugues X de Lusignan, mis dans l'obligation de céder certains de ses fiefs à son nouveau suzerain, se révolte à la fin de l'année 1241. Après les batailles de Saintes et de Taillebourg, Alphonse punie les barons de manière sélective. Hugues X de Lusignan, le seul à avoir ouvertement retiré sa fidélité, est largement dépossédé. Les barons saintongeais sont épargnés et même récompensés par des rentes généreuses.

Il est dans l'intérêt du comte de Poitiers de ménager des seigneurs qui forment un bastion au nord de la Gascogne, face aux possessions du roi d'Angleterre. Dans les premières années de son apanage, Alphonse



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

conforte son assise à travers les prélèvements seigneuriaux, le contrôle d'un plus grand nombre de forteresses, l'exercice du droit de relief et l'installation d'officiers sur les terres saisies, autant d'outils qui ont fait leurs preuves sous Philippe Auguste. Le retour de la croisade ouvre une période de réformes. La centralisation se renforce, après que les enquêtes aient révélé les limites d'une trop grande délégation de pouvoir aux locaux.

Le comte étoffe son équipe de clercs, techniciens qu'il diligente dans ses domaines pour épauler et surveiller ses agents locaux. Pour autant, Gaël Chénard nuance avec beaucoup de justesse l'image d'un pouvoir centralisé: »l'administration du domaine est en partie le fruit d'un équilibre négocié avec les élites locales [...]. [Ses] désordres ou [ses] approximations [...] font partie de sa réussite« (p. 219). Le système des fermes, attribuées chaque année aux enchères, permet aux élites locales de défendre leurs intérêts face aux agents directs du comte. L'administration princière y trouve son compte en faisant entrer de l'argent lors des enchères et en réduisant les coûts d'exploitation.

La dernière partie du volume (plus volumineuse que les deux premiers volets réunis) étudie les organes centraux du gouvernement alphonsin ainsi que leurs pratiques administratives et documentaires. En bon archiviste, l'auteur sait que les archives sont »l'aboutissement du véritable travail administratif« (p. 331), le produit d'une activité. À travers un examen serré des documents comptables, il livre une analyse globale de la procédure comptable, éclairant les méthodes de travail des clercs, les logiques de rédaction et de classement, la tradition documentaire dans laquelle elles s'inscrivent et les mécanismes de contrôle des finances. Ce contrôle est surtout social car »le système repose avant tout sur la confiance« (p. 427).

Si près de la moitié des comptes comportent des erreurs de calcul, c'est parce que la comptabilité a pour objectif premier de donner une vision globale et rapide de l'état du domaine. Le gouvernement d'Alphonse exerce une pression considérable sur les officiers locaux: les sénéchaux sont appelés à compenser les impayés et certains d'entre eux sont lourdement endettés à leur sortie de charge (p. 423–424). La comptabilité du comte de Poitiers reposant sur un demi-siècle d'expériences (elle prend notamment modèle sur les cartulaires-registres), le lecteur trouvera au chapitre »Compter« une précieuse mise au point sur les évolutions des comptes capétiens dans la première moitié du XIII^e siècle (p. 335–349).

La troisième partie du livre s'achève sur une étude diplomatique des actes du comte et du fonctionnement de sa chancellerie. S'appuyant sur deux inventaires, l'un rédigé durant l'apanage (non daté, actualisé pour la dernière fois en 1263), l'autre dans le premier tiers du XIV^e siècle, Gaël Chénard met à jour les logiques d'organisation du chartrier d'Alphonse et de la gestion de l'information par les clercs comaux. Il remarque, tout au long de l'apanage, une tendance de plus en plus grande à la synthèse et à l'abstraction des systèmes de représentation. Deux types d'actes retiennent enfin l'attention: le mandement et l'enquête. Parce qu'il était nécessaire d'assurer la liaison avec les agents locaux, chargés sur place de le représenter, Alphonse emploie des messagers. Le mandement devient l'instrument d'un pouvoir efficace et pragmatique. Les tournées d'enquêteurs sont également apparues comme un moyen de combler l'éloignement physique du prince et de faire le bilan de son administration locale. Les premières missions sont commandées en 1250



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

et se déroulent presque annuellement en Poitou et Saintonge entre 1259 et 1269. Les enquêteurs mettent par écrit de nombreuses dépositions formulées par ceux qui saisissent cette occasion pour exposer les griefs qu'ils ont contre tel ou tel officier princier. La recherche du salut de l'âme, par la réparation des forfaits du comte et de ses officiers, motive les enquêtes alphonsines. Elles se distinguent toutefois de celles ordonnées par Louis IX² car, à la différence de celles-ci, elles sont destinées à établir les droits du comte, à mieux connaître l'état de ses revenus et à lutter contre les usurpations, en encourageant la dénonciation des officiers et des particuliers coupables d'avoir détourné des ressources comtales, bref à mieux administrer le domaine.

Le livre se poursuit par une chronologie de la procédure comptable donnée en annexe, une bibliographie de vingt pages, des indexes des noms de personnes et de lieux.

Évacuons rapidement les quelques faiblesses de l'ouvrage pour nous concentrer sur les apports de cette contribution majeure à l'histoire du XIII^e siècle. Sur le plan formel, il faut souligner l'absence de cartes. Elles auraient été bien utiles pour illustrer le passage sur les fermes et prévôtés en Poitou (p. 204) ou les itinéraires du prince. Le style est dense et soutenu. La démonstration aurait par endroits gagné en portée si le propos était plus synthétique et si certaines redites avaient été exclues (la place d'Alphonse à la cour royale est évoquée aux p. 52 et 75, la nuance apportée à l'image d'un prince gouvernant de loin ses domaines aux p. 48 et 78). Le 25 juin 1228, le légat papal n'accorde pas une dispense de mariage au comte de Poitiers, mais à un frère du roi (Layettes du Trésor des Chartes, t. II, no 1969). Page 99, le seigneur de Bourbon n'est pas »bourguignon«. Page 157, la localité mentionnée en Auvergne est Palluet (siège d'une baille, située dans l'actuelle commune de Saint-Pourçain-sur-Sioule) et non Paluel. La bibliographie est incomplète des ouvrages de Valérie Theis sur le Comtat Venaissin³ et de Christian Rémy⁴, ainsi que des travaux de Pascal Montaubin sur Raoul Grosparmi, garde du sceau royal.

Gaël Chenard est bien de ces »érudits comme il en faudrait beaucoup« (Lucien Febvre). Il renouvelle brillamment notre connaissance des principes et des mécanismes de fonctionnement du gouvernement d'Alphonse. S'il se concentre sur le Poitou et la Saintonge, il tire de nombreux exemples du Midi et de l'Auvergne pour réaliser un portrait tout en nuances de l'administration comtale. Celle-ci repose »sur un usage souple des compétences plutôt que sur des institutions très formelles« (p. 318).

Tout au long d'un livre nourri par une fréquentation assidue des archives, nous rencontrons des officiers complaisants et avides, des »tyrans aux petits pieds« (p. 258), mais aussi des hommes loyaux envers le prince. Bref, c'est une administration plus humaine que le lecteur

² Marie Dejoux, *Les enquêtes de saint Louis. Gouverner et sauver son âme*, Paris 2014.

³ Valérie Theis, *Le gouvernement pontifical du Comtat Venaissin, vers 1270–vers 1350*, Rome 2012, livre qui consacre plusieurs pages à l'apanage d'Alphonse, avant la prise en main du Venaissin par le pape Grégoire X en 1274.

⁴ Christian Rémy, *Les rois de France en Limousin et Périgord de Philippe Auguste aux derniers Capétiens. Agents, manifestations et rythmes de l'implantation du pouvoir royal dans le nord-est de l'Aquitaine de 1200 à 1328*, thèse de doctorat, université de Limoges 2000.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

découvre, à laquelle les administrés peuvent s'opposer: »l'administration comtale n'est pas un loup parmi les moutons« (p. 255). Par exemple, si les enquêtes mettent en lumière des cas d'extorsion et d'abus de la part des officiers, elles montrent que les plaignants commercent avec eux, leur versant de pots-de-vin afin de se les rendre favorables.

Le lecteur fera aussi connaissance avec un prince beaucoup moins monolithique que les prédécesseurs de Gaël Chenard ne le donnaient à voir. Ce dernier interroge et propose plusieurs pistes de réflexion sur la construction de l'État à travers le prisme de l'archivistique (le livre contient des pages lumineuses sur la production documentaire, sa conservation et son organisation), du droit, de la comptabilité, de l'histoire sociale et politique. Il inspire des directions de recherche, en particulier sur le rôle joué par les lignages locaux au service de l'intégration du Poitou à la constellation capétienne (p. 207). Bien plus qu'une biographie d'Alphonse de Poitiers ou qu'une histoire de son administration, Gaël Chenard nous offre un essai convaincant sur le gouvernement médiéval.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2018.2.48297](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48297)

Seite | page 5



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Franck Collard, La passion Jeanne d'Arc. Mémoires françaises de la Pucelle, Paris (Presses universitaires de France) 2017, 272 p., ISBN 978-2-13-063351-8, EUR 19,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Heribert Müller, Köln

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48298](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48298)

Seite | page 1

Nein, Langeweile kommt bei Franck Collard nicht auf, ist er doch Historiker des Gifts und der Leidenschaft. Seit seinem Werk »Le crime de poison au Moyen Âge«¹ greift er immer wieder das Problem des Einsatzes von Gift in der Welt des Spätmittelalters, vor allem im 15. Jahrhundert, auf; einem *Saeculum*, in dessen erster Hälfte – zumal in einem im Innern zerrissenen und vom Hundertjährigen Krieg heimgesuchten Frankreich – ebenso das Thema der »passions« eine zentrale Rolle spielt, dem er bereits 2015 die Studie »Politique des passions et anthropologie des pulsions à la cour de Charles VII«² widmete. Eine Annäherung an Jeanne d'Arc unter solches Vorzeichen zu stellen lag nahe, einmal aufgrund besagter »passions au sens de déchirements« im Königreich, sodann angesichts von Johanna »passion au sens d'exaltation affective et d'amour extrême« wie auch – mit Blick auf ihren Prozess und Tod in Rouen – wegen ihrer »passion ... au sens de souffrance sacrificielle« (S. 11).

Davon handelt Collard im ersten Teil seines Buchs. Im zweiten thematisiert er unter dem Titel »Jeanne d'Arc au miroir des passions françaises« all die Leidenschaften und mit Leidenschaft geführten Auseinandersetzungen, welche die Pucelle bei Anhängern und Gegnern bis in die Gegenwart hinein auslöste. Und ebendieses Leitmotiv rechtfertigt, so der Autor, »encore un livre sur Jeanne d'Arc« (S. 7), in dem er dann solcher Linie beharrlich folgt, wenn auch das Thema »passion(s)« vom 15. bis ins 20. Jahrhundert selbstredend nicht von gleichbleibender Intensität war. (Für unsere Zeit sieht Collard angesichts der Erosion traditioneller religiöser und politischer Werte in der Jungfrau gar nur noch »une vague référence un peu surannée« (S. 247). Doch will da nicht ein anderes, allein in diesem auf Frankreich fokussierten Buch unbehandeltes Thema, nämlich ihre heute weltweite, durch millionenfache Google-Einträge unterlegte, von Mangas bis zur Popmusik reichende mediale Präsenz als »global magical girl« berücksichtigt sein?)

Das Vorgehen des Autors ist, wie gesagt, konsequent, indes nicht unbedingt neu; so widmete sich etwa 1997 eine Sondernummer von

¹ Franck Collard, *Le crime de poison au Moyen Âge*, Paris 2003 (Le Nœud gordien); siehe auch: ders., *Pouvoir et poison. Histoire d'un crime politique de l'Antiquité à nos jours*, Paris 2007; ders., *Les écrits sur les poisons*, Turnhout 2016 (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, 88). Für deutschsprachige Leserinnen und Leser von besonderem Interesse: ders., *Gifteinsatz und politische Gewalt. Die Semantik der Gewalt mit Gift in der politischen Kultur des Mittelalters*, in: Martin Kintzinger u. a. (Hg.), *Gewalt und Widerstand in der politischen Kultur des späten Mittelalters*, Ostfildern 2015 (Vorträge und Forschungen, 80), S. 319–344.

² Franck Collard, *Politique des passions et anthropologie des pulsions à la cour de Charles VII*, in: Bernard Andenmatten u. a. (Hg.), *Passions et pulsions à la cour. Moyen Âge – Temps modernes*, Florenz 2015 (Micrologus Library, 68), S. 73–92.



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

»L'Histoire« ganz dem Thema »Jeanne d'Arc. Une passion française«. Wie überhaupt das Werk nicht mit grundstürzend neuen Einsichten überrascht, was bei einer seriösen Darstellung von Johannas Leben und Wirken wohl auch kaum mehr zu erwarten steht. Vielmehr wird eine das Motiv der »passion(s)« in den Vordergrund stellende – und manche Einzelheiten dabei schon aufgrund des beschränkten Umfangs aussparende – Darstellung auf der Höhe heutiger Forschung geboten, ohne dass diese im Anmerkungsapparat explizit ausgewiesen würde.

Dieser ist, wie auch das Literaturverzeichnis, recht knapp gehalten; lediglich im Text wörtlich zitierte Quellen finden sich des Öfteren belegt, während, um nur ein Beispiel anzuführen, in den stark auf Arbeiten von Gerd Krumeich beruhenden Ausführungen über eine Jeanne d'Arc im Widerstreit der Parteien des langen 19. Jahrhunderts (dazu übrigens S. 246: »Le siècle de Michelet et de Dupanloup se déchire autour de la Pucelle«) dessen Name nie auftaucht. Wer hierzu, vor allem zum zweiten Teil, genauere Referenzen wünscht, sei auf eine eigene Studie verwiesen³.

Collards Darstellung tendiert also in Richtung »haute vulgarisation«, lässt aber für mit der Materie Vertraute auch immer wieder eigene Akzente aufscheinen, ob es etwa um die Relevanz des Remigiuskults (S. 33), die Deutung von Johannas Erhebung in den Adelsstand (S. 95), die stillschweigende Billigung ihrer Kampagne im Frühjahr 1430 durch Karl VII. (S. 97), um Indizien für Bemühungen des Königs zu ihrer Befreiung aus burgundisch-englischer Gefangenschaft (S. 107 u. ö.) oder um die Wiederherstellung der Ehre Johannas und ihrer Familie, aber auch des Königs als zentrales Motiv für den Rehabilitations- bzw. Nullitätsprozess (S. 166, 168f.) geht.

Auch kritische Akzente beim Blick auf die Forschung fehlen nicht; so dürfte die Feststellung »Il y a trop d'audace à faire de la condamnée de 1431 un *alter Christus* au féminin« (S. 150) unter anderem auf eine ansonsten geschätzte Kollegin (und Vorgängerin des Verfassers an der Universität Paris-Nanterre) zielen⁴. Mithin kommen auch Vertreter der universitären »histoire établie« (vgl. dazu S. 241) bei der Lektüre auf ihre Kosten, was indes für das anvisierte breitere Publikum in einem Punkt nicht gilt: das Fehlen jeglicher Abbildung in einem immer wieder auf Gemälde, Statuen, Skulpturen, Plakate etc. rekurrierenden zweiten Teil ist schon misslich; die Mythografie bedarf der Anschauung.

Mit den meisten Einschätzungen und Wertungen des Guenée-Schülers Collard dürfte besagte »histoire établie« konform gehen, und dies zu Recht, denn sie beruhen auf guter Kenntnis der Materie. Lediglich die letzten Seiten durchzieht – wohlgemerkt nach meinem Dafürhalten – ein Hauch von Bekenntnischarakter, der Schlusssatz erinnert gar an einen Besinnungsaufsatz aus Schulzeiten. Zitiert sei er hier nicht, denn

³ Heribert Müller, Jeanne d'Arc, in: Johannes Fried, Olaf B. Rader (Hg.), Die Welt des Mittelalters. Erinnerungsorte eines Jahrtausends, München 2011, S. 276–291, 511–515.

⁴ Colette Beaune, Jeanne d'Arc, Paris 2004, S. 385: »La nouveauté était ... qu'une femme osât s'approprier le rôle du sauveur.« Wobei Beaune wohlgemerkt nicht in der Tradition jener johanneischen Passionspanegyriker vom Schlage des unseligen Jesuiten Jean-Baptiste Ayroles (1828–1921) steht, denen in einem jüngst erschienenen merkwürdigen Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc, hg. von Pascal-Raphaël Ambrogi, Dominique Le Tourneau, Paris 2017, breiter Raum gewährt wird. Ich will darauf demnächst in anderem Kontext eingehen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Leserinnen und Leser dieser Besprechung mögen, neugierig geworden, vielmehr (nicht nur) einen Blick ins Buch selbst werfen. Denn er lohnt sich durchaus, wie aber auch ein solcher in die wenige Monate zuvor erschienene Biografie Karls VII. von Philippe Contamine lohnt, die, selbst wenn Jeanne d'Arc darin nicht in einem eigenen Kapitel thematisiert wird, ebenso ausführlich wie meisterhaft von der Pucelle handelt. Es bleibt im Übrigen abzuwarten, welche Akzente Collard in seinem angekündigten Werk über ebendiesen Herrscher setzen wird. Nach dem hier angezeigten Buch und seiner eingangs erwähnten Studie würde eine neuerlich »passionierte« Sicht nicht überraschen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Peter Coss, Chris Dennis, Angelo Silvestri, Melissa Julian-Jones (ed.), Episcopal Power and Local Society in Medieval Europe. 1000–1400, Turnhout (Brepols) 2017, 280 p., 2 b/w ill. (Medieval Church Studies, 38), ISBN 978-2-503-57340-3, EUR 80,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Bruno Saint-Sorny, Chaville

Cet ouvrage livre 14 des 19 communications du premier colloque (qui se voulait biennal) sur le pouvoir de l'évêque organisé par l'université de Cardiff les 24–25 mai 2013.

Le caractère international est assuré par sept communications (dont aucune ne porte sur l'Allemagne): pouvoir épiscopal et société locale dans la région de Brescia au XIIe s. (Maria Chiara Succurro); l'autorité épiscopale et le chapitre cathédral de Sion vers 1300 (Melanie Brunner); le programme de l'évêque Zoen d'Avignon, 1241–1261 (Christine Axen); l'évolution des frontières du diocèse de Liège, Xe s.–XIIe s. (Jelle Lisson); les saints évêques et le discours épiscopal sous Gérard de Cambrai, 1012–1051 (Pieter Byttember); la reconstruction du pouvoir épiscopal dans le diocèse de Coutances après la conquête sous Geoffroy de Montbray (Chris Dennis); l'évêque Árni Þorláksson, 1269–1298, réformateur de l'Église islandaise (Heidi Anett Øvergård Beistad).

Six communications portent sur l'Angleterre: la promotion du culte de vieux saints évêques dans la nouvelle cathédrale de Durham à la fin du XIe s. (Charlotte Lewandowski); évêques, chroniques et historiens: le cas de Coventry au XIIe s. (Peter Coss); perceptions du pouvoir épiscopal de Robert Grosseteste à Lincoln au XIIIe s. (Angelo Silvestri); les sceaux des évêques d'Angleterre au XIIIe s. (Melissa Julian-Jones); perceptions populaires du pouvoir épiscopal à Hereford à la fin du XIIIe s.: Thomas de Cantilupe et l'affaire Christina Cray (Andrew Fleming); l'évêque John Grandisson d'Exeter, 1327–1369, et l'illusion du pouvoir épiscopal (John Jenkins).

À quoi s'ajoute une étude de droit canon classique sur les représentants de l'évêque et le pouvoir épiscopal (Aaron Hope).

Ces 14 communications sont distribuées (non sans quelque artifice) en trois parties: construire le pouvoir épiscopal; renforcer le pouvoir épiscopal (partie exclusivement non-anglaise) et exprimer le pouvoir épiscopal (partie exclusivement anglaise). Une introduction par les organisateurs (Coss, Dennis, Julian-Jones et Silvestri) présente la problématique générale avant de résumer chacune des communications, ce qui explique l'absence de conclusion. L'on regrettera en revanche celle d'un index.

L'absentéisme des évêques a été critiqué dès le Moyen Âge comme favorisant un déclin de la pratique religieuse, un recul de l'autorité ecclésiastique, voire un retour aux pratiques païennes (ainsi le chanoine Jean en son »Histoire des évêques de Coutances« à propos de la longue vacance du siège ca. 923–ca. 1013). Cependant, la nécessité d'administrer le diocèse en l'absence de l'évêque peut paradoxalement favoriser le développement d'institutions renforçant finalement l'autorité diocésaine: à la fin du XIe s., Geoffroy de Montbray crée l'office de doyen pour



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

gérer le diocèse lors de ses fréquents voyages et l'évêque de Durham Guillaume de Saint-Calais crée archidiacre le prieur Turgot avec toute la cure pastorale sur l'ensemble du diocèse, charge qui restera liée à l'office de prieur. Les canonistes du XIII^e s. généralisent le principe avec le vicaire général, apte à effectuer tous les actes juridictionnels de l'évêque, réflexion qui contribue à faire du diocèse un territoire exigeant une administration ferme aux mains de techniciens du droit.

La création de structures administratives est un moyen pour l'évêque d'affirmer son autorité dans une zone contestée (doyenné de Léau au diocèse de Liège en 1139). Un autre moyen est la mobilisation du culte des saints. La rédaction de la »Vita II Remacli« dans l'entourage de Notger (fin Xe s.) est l'occasion de gommer les droits de l'évêque de Metz autour de Léau. La dédicace d'une cathédrale permet à l'évêque d'effacer ses rivaux: Gérard de Cambrai organise en 1030 un concile spirituel plaçant saint Géry au centre des autres saints évêques du diocèse, dont saint Vaast. En 1104, l'évêque de Durham Ranulf Flambard tient à l'écart les moines de sa cathédrale lors de la translation des reliques de saint Cuthbert.

Cela participe du contrôle de l'espace sacré. À Brescia, diocèse avec un seul chapitre mais deux cathédrales, les chanoines défendent leur monopole juridictionnel sur celle de Valère (sonnerie de cloches, accès de l'évêque en sa *domus*). L'autorité de l'évêque peut inversement être renforcée par la construction de palais, de parcs (Coutances) ou le contrôle de l'accès à un site de pèlerinage (saisie du bac du prieuré de Bonpas par le bayle de l'évêque d'Avignon).

Le pouvoir temporel peut renforcer l'autorité épiscopale. D'abord quand on l'exerce soi-même (Liège, Sion-Valais): l'évêque de Liège contraint par son ban les fidèles à faire une procession annuelle à Saint-Trond (bancroix), première étape vers l'accaparement de cette abbaye. Ou quand on est proche du roi: Geoffroy de Montbray tire de son amitié avec Guillaume le Conquérant un patrimoine réparti dans quatorze comtés anglais qui lui permet de poursuivre à grande échelle la politique de restauration épiscopale de ses prédécesseurs; l'évêque Arní, dont la mission est d'intégrer l'Église islandaise à l'Église universelle dirigée par le pape, est proche conseiller du roi Magnus, qui cherche à incorporer l'Islande au royaume de Norvège: leur coopération intègre l'Islande au sein de la chrétienté occidentale. Cela peut se retourner contre l'évêque lors de la succession au trône (mort du Conquérant en 1087, de Magnus en 1280). Les évêques anglais du XIII^e s., souvent issus de familles de chevaliers serviteurs du roi, délaissent les sceaux de type ecclésiastique de leurs prédécesseurs au profit de sceaux aux armoiries de leurs familles, ce qui renforce autant leur propre insertion dans le tissu local que le prestige familial.

L'évêque a divers rivaux: pour Arní, les *goðar* (chefs de clans); pour l'évêque de Liège, celui de Metz, qui a des droits sur la région de Léau et l'abbaye Saint-Trond remontant probablement à Chrodegang; de vieilles et puissantes abbayes bénédictines, Saint-Vaast d'Arras pour Cambrai, Leno pour Brescia, ou un simple prieuré mais contrôlant un site stratégique (Bonpas pour Avignon); bien souvent son propre chapitre cathédral: moines à Coventry ou à Durham, chanoines séculiers à Sion. Dans ce dernier cas, le conflit n'est pas systématique: évêques et chanoines sont solidaires face au comte de Savoie Pierre II. Ces rivalités peuvent interférer avec le contexte politique général: lutte du Sacerdoce et de l'Empire (Brescia, Avignon), guerres civiles anglaises (Thomas de Cantilupe).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Elles conduisent à des enjeux de mémoire qui ont pu fourvoyer l'historiographie. Si Grandisson doit son image de prélat énergique, bâtisseur, mécène, réformateur au talent rhétorique qu'il déploie dans ses »Registres«, son intransigeance l'empêche en fait d'être efficace. Inversement, la mauvaise image des évêques de Coventry vient de sources monastiques hostiles à ces prélats séculiers, dont l'entourage a d'ailleurs mis en œuvre une contre-propagande antimonastique. Les démêlés que Thomas de Cantilupe a eus de son vivant avec le pouvoir royal laissent dans la mémoire populaire, avec sa canonisation, l'image d'un saint redresseur des torts de la justice royale (résurrection de Christina Cray, injustement condamnée à mort pour un simple vol de bétail).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Béatrice Dansette, Marie-Adélaïde Nielen (éd.), Le récit des voyages et pèlerinages de Jean de Tournai 1488–1489, Paris (CNRS Éditions) 2017, 386 p. (Sources d'histoire médiévale, 43), ISBN 978-2-271-11624-6, EUR 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Felicitas Schmieder, Hagen

Reiseberichte sind keine neue, aber immer wieder eine unerschöpfliche Quelle unseres Wissens über zahlreiche Bereiche des Lebens, der Wahrnehmung und des Wissens, hier des Spätmittelalters. Die Forschung hat im Laufe der Zeit schon viele Fragen gestellt und Antworten erhalten zu Praxis und sozialen Bedingungen des Reisens, zu Fremdheitserfahrung und Selbstspiegelung, zu Individualität und Topik, zu Weltwissen, Neugier, Konzeptionen von Weltreligionen und von anderen Christentümern.

Anzuzeigen ist hier die Edition des Berichts des flandrischen Kaufmanns Jean de Tournai aus Valenciennes, der ein Jahr lang zwischen dem 25. Februar 1487 und dem 7. März 1488 die drei großen und zahllose kleinere Pilgerziele der lateinischen Christenheit bereiste. Der Bericht ist in einer Handschrift zusammen mit zwei weiteren zeitgenössischen Pilger- bzw. Reiseberichten aus derselben Region (Georges Lengherand, *maire de Mons*, von seiner Reise nach Italien und ins Heilige Land, und Eustache de la Fosse aus Tournai von seinen Fahrten an der afrikanischen Westküste um 1480) überliefert – und er stammt aus einer Zeit, in der zahlreiche Pilger aus unterschiedlichen sozialen Schichten mehr oder weniger individuell geformte Berichte in erster Linie über ihre Pilgerschaft nach Jerusalem und zu den heiligsten Stätten der Christenheit im Vorderen Orient verfassten und auch bereits zum Druck brachten – am Beginn einer Epoche also, in der Reiseberichte generell zum Verkaufsschlager werden sollten.

Die Edition, die vor allem zur Vervollständigung des Corpus der gedruckt zugänglichen Pilgerberichte dienen soll, ist mit einer knappen Einleitung und mit wenigen Kommentaren, wo Erklärungen nötig und möglich schienen, versehen; dazu kommen – neben einer sehr knappen Bibliografie (*«Éléments de bibliographie»*) – ein Glossar für die schwierigsten mittelfranzösischen Worte und ein Index der Personen- und Ortsnamen. Der Bericht enthält, so die Editorinnen, neben den üblichen, aber eigens kontextualisierten Topoi oft individuell erscheinende, in der Ich-Form niedergelegte Beobachtungen zu Politik und sozialen Beziehungen (so der Kurie), zur »Stadt« (anhand der großen christlichen Städte am Weg, wie Rom, Neapel, Venedig) und nicht zuletzt zu ökonomischen Verhältnissen (das Glossar enthält dementsprechend eine eigene Abteilung zu Münz- und Rechengeld).

Vor allem zur Geschichte der Religiosität hat der Bericht Interessantes beizutragen: Nicht nur reflektiert Jean im Heiligen Land über die Ausbreitung nichtchristlicher Völker in der Welt, ein Thema, das sehr viele seiner Zeitgenossen umtrieb, und nicht nur schildert er beim Besuch der diversen Heiligen die Ausstattung der Kirchen mit Altären und Bildnissen verschiedenster Art und den Kult der Heiligen. Besonders auffallend ist auch die den Editorinnen zufolge bemerkenswert intensive und vielfältige Auseinandersetzung mit den unterschiedlichen Liturgien,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

an denen sich Jean de Tournai in Italien und im Heiligen Land beteiligte. Die besonders für einen Laien außergewöhnliche Beschäftigung spiegelt zeitgenössische Laienfrömmigkeit, für die der Kontext der *Devotio moderna* vorgeschlagen wird (vier andere Pilgerberichte aus der Zeit, die an diesem Punkt vergleichbar sind, sind eigens im Quellenverzeichnis zum Vergleich aufgeführt).

Ausgestattet ist der Band zudem mit sechs Karten der Teil-Itinerare von Valenciennes über Trient nach Rom und Venedig, von dort ins Heilige Land, zurück nach Bari und über Rom, den Großen Sankt Bernhard und das Rhône-tal nach Santiago, schließlich über Bordeaux und Paris zurück nach Valenciennes. Vorgelegt ist die wichtige Edition eines spannenden Textes, der auf dieser Grundlage sicher noch mehr von der Aufmerksamkeit, die er verdient und auch schon erhalten hat, bekommen wird.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Jay Diehl, Tjamke Snijders, Steven Vanderputten (ed.),
Medieval Liège at the Crossroads of Europe. Monastic
Society and Culture, 1000–1300, Turnhout (Brepols) 2016,
XXIII–377 p., 13 b/w ill., 8 b/w tab., 4 b/w maps (Medieval
Church Studies, 37), ISBN 978-2-503-54540-0, EUR 100,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jérôme Verdoot, Oxford/Bruxelles

Au Moyen Âge central, le diocèse de Liège se situait au carrefour de deux espaces culturels distincts qu'étaient l'Empire et la France. Néanmoins, pendant longtemps, les historiens ont négligé d'étudier ces influences croisées pour rattacher Liège soit à la France soit, plus souvent, à l'Allemagne. Au travers du présent ouvrage, Steven Vanderputten, Tjamke Snijders et Jay Diehl ont donc tenté de souligner la diversité des influences qui ont marqué la région et de comprendre comment les communautés monastiques liégeoises ont développé un profil spécifique, fruit d'une négociation constante avec les sphères d'influences qui les entouraient.

Le monachisme liégeois au Moyen Âge central est indissociable de deux mouvements qui en ont profondément marqué la culture: la querelle des Investitures et les réformes monastiques.

Depuis les travaux d'Alfred Cauchie à la fin du XIXe siècle, le diocèse de Liège est vu comme divisé en deux camps ennemis irréductibles, les impérialistes et les grégoriens. Dans un stimulant article du présent livre, Ortwin Huysmans démontre que le conflit n'était pas tant motivé par des questions idéologiques que par une hostilité aux politiques autocratiques des évêques de Liège (au premier rang desquels, Otbert). De plus, il souligne encore la prévalence du pragmatisme dans le chef des divers acteurs qui coopéraient fréquemment et étaient loin de cohabiter dans une atmosphère de tension constante.

Comment étudier la querelle des Investitures à Liège sans évoquer l'abbaye de Saint-Hubert et le «Cantatorium»? Deux auteurs s'intéressent à ce thème. Il s'agit d'abord de Brigitte Meijns qui corrobore le propos d'Ortwin Huysmans: étudiant le contexte de réception de la fameuse bulle de Grégoire VII de 1074 et ses implications, elle souligne que les lignes de fractures au sein du diocèse étaient plus pragmatiques qu'idéologiques. De son côté, Michel Margue étudie en profondeur le «Cantatorium» dont il réfute le caractère «grégorien». Selon lui, l'auteur du texte, Lambert le Jeune, était avant tout un homme pragmatique préoccupé par le bien-être de son établissement, plutôt qu'un idéologue.

Au Moyen Âge central, outre la querelle des Investitures, le diocèse de Liège fut marqué par un important mouvement de réformes monastiques. Dans un livre édité, entre autres, par Steven Vanderputten, l'étude de ce thème ne pouvait que participer au rejet des catégories trop rigides que sont les «ordres monastiques» au profit de la mise en avant de figures charismatiques intrinsèquement liées à ce vaste mouvement. Au-delà de figures telles que Richard de Verdun, Lambert le Jeune ou Poppon de Stavelot qui traversent l'ensemble du livre, certains articles abordent très spécifiquement ces mouvements réformateurs et les personnages qui l'incarnaient. Ainsi, Helena Vanommeslaeghe étudie l'idéal de *stabilitas*



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

loci dans un monde qui exigeait des abbés – notamment des grands abbés réformateurs – des déplacements constants. De son côté, Jay Diehl se penche sur le cas de Rupert de Deutz et son activité pédagogique.

Évidemment, aborder des hommes et des mouvements de réforme amène à s'interroger sur les réseaux au sein desquels étaient insérées les abbayes ainsi que les relations de celles-ci avec le monde extérieur. C'est ce à quoi s'est attelé Nicolas Schroeder qui montre combien l'importation d'institutions françaises sur les terres de l'abbaye de Stavelot-Malmedy a cassé les liens interpersonnels caractéristiques de la *familia* carolingienne et postcarolingienne. Tjamke Snijders étudie aussi les réseaux monastiques au travers de l'évaluation de la popularité de saints locaux, régionaux et interrégionaux au sein des abbayes de Basse-Lotharingie, ce qui lui permet d'estimer l'intensité des contacts entretenus par ces divers établissements.

Étudier les réseaux au sein desquels s'inséraient les abbayes conduit à aborder l'hagiographie comme moyen de déconstruire et reconstruire les relations abbayes-monde. Ces sujets sont spécifiquement abordés par Klaus Krönert qui concentre son attention sur la production hagiographique de l'archidiocèse de Trèves et son utilisation dans le cadre de la lutte qui opposait ce dernier à celui de Cologne pour la primauté dans l'Empire. Quant à Diane Reilly, elle montre l'intérêt que suscitait le »De bello Judaico« et les »Antiquitates« de Flavius Josèphe auprès du clergé liégeois au Moyen Âge central.

Enfin, l'étude des relations abbayes-monde a été poussée plus loin par les éditeurs de cet ouvrage qui ont fait appel à des spécialistes de la religiosité féminine incarnée par les *mulieres religiosae*. Sara Moens évalue la véracité d'un postulat depuis longtemps accepté selon lequel Hildegarde de Bingen serait une source d'inspiration majeure des *mulieres religiosae* liégeoises au XIII^e siècle au travers d'un article se concentrant surtout sur le monastère de Villers. John van Engen, quant à lui, aborde l'origine du mouvement des béguines aux Pays-Bas et dans la région du Rhin.

Ainsi, alors qu'il est toujours difficile de produire un ouvrage collectif qui ne soit pas qu'un patchwork informe d'articles abordant des sujets plus ou moins similaires sans réel fil rouge, les éditeurs de cet ouvrage sont parvenus à réunir une série d'articles variés en un tout cohérent et construit de façon logique et pertinente. Ce faisant, ils sont également parvenus à un intéressant équilibre entre divers niveaux d'analyse, allant des individus et de leurs réseaux personnels à des approches régionales et suprarégionales.

Comme l'a très justement souligné Alexis Wilkin dans la conclusion du livre, le diocèse de Liège était loin d'être le seul espace frontalier marqué par des influences multiples. En ce sens, »Medieval Liège at the Crossroads of Europe« servira, espérons-le, de fer de lance pour des recherches concentrées sur ce type de zones où la multiplicité des influences oblige à faire preuve de finesse dans l'analyse, ce qui permet d'appréhender avec davantage de précision la réalité monastique.

Bref, l'ouvrage est une véritable réussite, de son introduction à sa conclusion. On ne formulera que deux critiques mineures, toutes deux formelles. D'une part, même si on peut aisément comprendre qu'un recueil d'articles ne contienne pas d'index, on ne peut que regretter cette absence qui aurait rendu l'utilisation de l'ouvrage plus aisée. D'autre part, nous déplorons la relative incomplétude de la carte 1.1. qui »plante le décor«, mais qui, hélas, ne présente pas toutes les institutions de

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48301](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48301)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

la région, ni même toutes celles qui sont citées dans le volume (nous pensons à Aulne par exemple). Peut-être ces lacunes sont-elles dues à la nécessité d'accélérer la publication de l'ouvrage, ce qui expliquerait aussi que la contribution de Michel Margue n'ait pas été traduite en anglais. Quoi qu'il en soit, ces problèmes n'en sont pas vraiment et, répétons-le, l'ouvrage est une réussite.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

William O. Duba, *The Forge of Doctrine. The Academic Year 1330–31 and the Rise of Scotism at the University of Paris, Turnhout (Brepols) 2017, XII–444 p., 13 b/w ill., 20 b/w tab. (Studia Sententiarum, 2), ISBN 978-2-503-57327-4, EUR 85,00.*

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Verger, Paris

Ce livre est le second à paraître dans une nouvelle collection consacrée à l'histoire des livres des «Sentences» de Pierre Lombard qui furent, comme on le sait, le manuel fondamental pour l'enseignement de la théologie dans tous les *studia* religieux et les universités d'Occident du XIIIe au XVe siècle, voire au-delà.

Dans le cas présent, le point de départ de l'étude de William O. Duba est la «reportation» quasi intégrale des leçons sur les sentences données au cours de l'année universitaire 1330–1331 par Guillaume de Brienne, un bachelier du couvent des Cordeliers de Paris, couvent lui-même intégré depuis le XIIIe siècle à la faculté de théologie de l'université de cette ville, ce qui permettait aux étudiants de ce couvent, tout en enseignant à l'intérieur de celui-ci, de postuler aux grades universitaires les plus prestigieux, licence et maîtrise *in sacra pagina*. Cette reportation se trouve dans un manuscrit en papier qui fut le manuscrit original du *reportator* mais est aujourd'hui conservé à Prague, où il semble être parvenu dès le XIVe siècle, sous la cote MS. Praha NKCR VIII.F. 14.

Conformément aux statuts de la faculté et aux dispositions propres aux bacheliers des ordres mendiants, Guillaume de Brienne (personnage dont on ne sait par ailleurs pas grand chose) commenta en l'espace d'une année universitaire, d'octobre à juin, la totalité des quatre livres des «Sentences» puis fut rapidement autorisé à faire son *inceptio*, ce qui lui permit de devenir maître en théologie; il enseigna sans doute quelque temps à Paris puis disparaît de la documentation, échappant ainsi à l'historiographie ultérieure, tant franciscaine qu'universitaire. Le manuscrit soigneusement étudié ici par William O. Duba ne permet pas vraiment de combler cette lacune biographique, mais il n'en est pas moins d'un grand intérêt pour l'histoire universitaire et intellectuelle de la première moitié du XIVe siècle.

N'étant pas une copie mais l'exemplaire même du *reportator* (qui devait être lui-même un étudiant franciscain), le manuscrit de Prague illustre très directement la technique de la reportation: prise de notes rapide, au fil même de l'exposé oral du «sententiaire», au prix de quelques lacunes, imprécisions ou erreurs, puis corrections apportées au fur et à mesure par le reportateur, sans doute aidé par l'auteur lui-même, ce qui donnait *in fine* une certaine valeur officielle à la reportation et autorisait éventuellement à en diffuser des copies.

Une telle reportation donne naturellement, on le conçoit, un reflet aussi exact et vivant que possible de l'enseignement oral effectivement professé par Guillaume de Brienne. On y trouve à la fois les *principia*, leçons introductives à chacun des livres des «Sentences» (manque cependant le *principium* du livre IV), et les leçons ou *lectiones* (126 au total) qui leur faisaient suite et permettaient à l'auteur de parcourir



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

systématiquement toute l'œuvre du Lombard; chaque *lectio* consistait en fait en l'étude de quelques *quaestiones* (le plus souvent quatre), tirées du passage des »Sentences« lu ce jour-là. Un tel texte complète évidemment de manière précieuse l'image un peu abstraite que pouvaient donner les statuts de cette part essentielle de l'enseignement universitaire de la théologie que constituait la lecture des »Sentences« confiée à ces étudiants avancés qu'étaient les bacheliers »sententiaires«.

On constate par exemple que les *principia* n'étaient pas seulement des présentations générales des divers livres des sentences, mais qu'ils étaient pour les sententiaires l'occasion d'engager une discussion plus ou moins vive avec les autres bacheliers de la même promotion qu'eux (leurs *socii*): ayant entendu ou lu leurs *principia* respectifs, les uns et les autres ne se privaient pas, dans leurs propres *principia*, voire dans les leçons qui y faisaient suite, de critiquer parfois nommément telle ou telle position de leurs collègues, ce qui fait donc de ces *principia* de sententiaires, qu'on aurait pu supposer assez convenus, des sources précieuses pour l'histoire doctrinale.

Guillaume de Brienne s'en prend ainsi en particulier aux idées d'un dominicain nommé Durand d'Aurillac que William O. Duba propose d'identifier au Durandellus dont on connaissait déjà une réfutation de Durand de Saint-Pourçain (intitulée »Evidentiae contra Durandum« et éditée en 2003 par Prospero Stella). Quant aux *lectiones*, la reportation permet d'en connaître la structure (il ne s'agit pas d'un »commentaire« littéral, mais essentiellement »par questions«, les étudiants franciscains étant supposés avoir déjà pris connaissance du texte lui-même lors de leurs études dans les *studia* conventuels) et le rythme, forcément soutenu puisque tout le cours devait tenir en neuf mois: certaines questions sont traitées de manière approfondie, d'autres à peine abordées ou reportées à une leçon suivante; de manière prévisible, la part du lion revient au Prologue et au livre I des »Sentences«, qui occupent 61 des 126 leçons du cycle annuel; à l'inverse, le livre III est expédié en 13 leçons.

Cette analyse formelle de la reportation de Guillaume de Brienne est menée très minutieusement par William O. Duba, appuyée sur un grand nombre de références précises, illustrée de tableaux et comparée à celles menées pour quelques documents analogues, quoique généralement moins complets ou légèrement postérieurs, en particulier la lecture sur les »Sentences« d'un autre franciscain parisien, Pasteur de Sarrats, récemment éditée par William Courtenay.

L'intérêt du livre de William O. Duba ne se limite cependant pas à cette approche codicologique. L'auteur étudie également le contenu même du texte. Guillaume de Brienne n'a pas laissé le souvenir d'un théologien exceptionnel, mais sa doctrine, telle qu'elle ressort de sa lecture des »Sentences«, est cependant claire et ferme. Comme tous les franciscains parisiens de la première moitié du XIV^e siècle, il se situe clairement dans la filiation de Duns Scot dont il connaît bien les écrits, en particulier l'»Ordinatio«. À ce titre, il polémique évidemment volontiers avec les dominicains et autres tenants de la tradition thomiste. Mais le plus intéressant est surtout d'observer sa position par rapport aux autres théologiens franciscains contemporains, eux aussi héritiers de Duns Scot, spécialement François de Meyronnes.

Il l'a lu attentivement, mais prend volontiers ses distances vis-à-vis de ses positions, notamment sur la question de la distinction, formelle ou réelle (dont on sait les implications trinitaires et ontologiques), généralement dans le sens d'un retour aux pures thèses de Duns Scot



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

lui-même; il ne s'interdit cependant pas, de temps à autre, de proposer lui aussi, au moins quant aux formulations, quelques innovations par rapport aux écrits du *Doctor subtilis*. Tout cela est présenté fort en détails, de manière parfois un peu aride et au prix de longues digressions, notamment sur François de Meyronnes, par William O. Duba. Mais le propos de la démonstration est clair: il s'agit de saisir non pas de manière théorique, mais sur le vif, dans la réalité effective d'un enseignement oral (et de l'enregistrement plus ou moins fidèle qui en était fait par les *reportatores*), la constitution, dans les premières décennies du XIVe siècle, d'une «école scotiste» (*schola nostra*, comme disent tous les bacheliers du couvent des Cordeliers de Paris) qui vient renforcer, sur le plan doctrinal, l'identité franciscaine.

L'étude même des lectures sur les «Sentences» de Guillaume de Brienne, présentée en six chapitres précédés d'une introduction et d'une rapide conclusion, occupe 239 pages. Pourvus de notes abondantes, ces chapitres ne sont pas toujours de lecture aisée, compte tenu, nous l'avons dit, non seulement du caractère technique de l'analyse codicologique et de la nature assez austère des questions de théologie scolastique ici évoquées, mais aussi d'une certaine propension de l'auteur aux digressions qui rendent parfois difficile à suivre le fil de sa démonstration. Mais le plan d'ensemble est clair et l'apport scientifique du travail incontestable tant pour l'histoire de l'enseignement théologique au Moyen Âge que pour celle de la constitution du «scotisme» comme courant doctrinal et discipline scolaire constituée.

La suite du livre (p. 241–444), occupée par l'édition critique de huit pièces justificatives (appendices A à H), plus la bibliographie, assez resserrée, les index et quelques planches photographiques tirées du manuscrit de Prague, n'est pas moins importante. Les textes édités sont d'abord la liste des 126 leçons professées par Guillaume de Brienne, puis le texte de ses trois *principia* conservés; viennent ensuite quelques *lectiones* (3, 4, 26, 64 et 71) particulièrement importantes sur le plan doctrinal; William O. Duba les a complétées par le texte du *principium in theologia* de Guillaume de Brienne, connu, quant à lui, par un manuscrit du Vatican (B. A. V., Borgh. 105, f° 86v–88v): il s'agit de la leçon solennelle, sorte de sermon en l'honneur de l'Écriture sainte, que, selon l'usage, Guillaume de Brienne prononça, quelque temps après la fin de ses lectures de sententiaire, lors de son *inceptio* comme maître en théologie; l'éditeur ne cache d'ailleurs pas le caractère assez banal et décevant de cet exercice obligé, rédigé sans doute à la hâte et farci d'autorités tirées du «Manipulus florum» de Thomas d'Irlande: comme beaucoup de théologiens médiévaux, même franciscains, Guillaume de Brienne était sans doute plus enclin aux débats philosophico-théologiques qu'aux épanchements scripturaires.

In fine et à titre de comparaison, William O. Duba donne le texte d'une leçon sur le livre IV, q. 23, des «Sentences» due à François de la Marche (Franciscus de Marchia), un autre théologien franciscain du temps, moins connu que François de Meyronnes.

Tous ces matériaux retiendront évidemment l'attention des spécialistes et concourent à faire globalement de cet ouvrage une très utile contribution à l'histoire de la théologie, comme discipline enseignée et comme science, au XIVe siècle.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Marsha L. Dutton (ed.), A Companion to Aelred of Rievaulx (1110–1167), Leiden (Brill Academic Publishers) 2017, XIII–364 p. (Brill's Companions to the Christian Tradition, 76), ISBN 978-90-04-18355-1, EUR 179,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rainer Berndt, Frankfurt am Main

Ein ausführlicher Vorspann (S. V–XIII: »Contents, Acknowledgments, Abbreviations, Notes on Contributors«) führt ein in ein sympathisches Buch über einen englischen Zisterzienser der zweiten Generation, Aelred von Rievaulx (1110–1167). Im Übrigen umfast das Werk zwei Teile, denen die Herausgeberin eine Einleitung in drei Schritten vorangestellt hat. Der erste dieser drei Beiträge, aus ihrer eigenen Feder stammend, trägt den signifikanten Titel »Introduction« (S. 1–16) und umreißt die Forschungsgeschichte der letzten fünf Jahrzehnte zu Aelred; als maßgeblich für den erheblich vertieften und erweiterten Bekanntheitsgrad dieses Zisterziensers unterstreicht sie zurecht die im »Corpus Christianorum« erschienen kritischen Textausgaben. Ansonsten präsentiert sie die Autoren des vorliegenden Bandes im Spiegel ihrer Arbeiten zu Aelred sowie, allgemeiner, zur Geschichte des zisterziensischen Mönchtums.

Die beiden folgenden Abhandlungen aus der Feder der Herausgeberin (»Aelred of Rievaulx: Abbot, Teacher and Author«, S. 17–47) und derjenigen Daniel M. La Cortes (»Aelred on Abbatial Responsibilities«, S. 48–69) unterstehen keiner Überschrift, gehören deshalb formell zur Einleitung. Dutton benennt die verfügbaren mittelalterlichen Quellen, die Aelreds Biografie zu schreiben ermöglichen; neben der skizzierten Jugend des Protagonisten, seiner Bekehrung zum Mönchtum und seinem Leben als geistlicher Schriftsteller geht Dutton auf die in der Forschung seit geraumer Zeit formulierten Überlegungen zu Aelreds sexueller Orientierung ein, wobei sie methodologisch eine wohltuend zurückhaltende Position einnimmt. La Cortes Beitrag über die Abtspflichten arbeitet Aelreds Profil heraus anhand der Selbstcharakterisierungen Benedikts in der Regula Benedicti.

Die thematische Anordnung des Bandes ist übrigens denkbar einfach: »Aelred's Works« (Part 1) und »Aelred's Teaching« (Part 2). Der Abschnitt über die Werke besteht aus drei Kapiteln: Domenico Pezzini, »The Sermons of Aelred of Rievaulx« (S. 73–97) bietet eine interessante Studie von Aelreds »Sermones«. Zunächst erörtert er die Frage des Umfangs der Sammlung und stellt berechtigterweise die Bedeutung der Heiligen Schrift in den Vordergrund; seine Einschätzung auf S. 77 unten, die Auslegung gemäß einer Vielfalt von Schriftsinnen sei im Laufe der Zeit kanonisiert (»canonized«) worden, kann nicht anders als anachronistisch gewertet werden. Letztlich kann Pezzini seine These von einer ursprünglichen Zweiteiligkeit der »Sermones«, die später zugunsten einer Dreiteiligkeit gewichen sei, überzeugend begründen.

John R. Sommerfeldt, »Anthropology and Cosmology: The Foundational Principles of Aelred's Spirituality« (S. 98–112) legt Aelreds Anthropologie dar ausgehend von dessen Schöpfungsverständnis, dessen Mittelpunkt die nicht überraschende Einsicht von der maßgeblichen Gottesliebe darstellt. Mit »Glückseligkeit« arbeitet Sommerfeldt den



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Zentralbegriff aelredischer Anthropologie heraus, welche Gott in Person von ihrem sündhaften Verfall mittels der Gabe der Gnade in Jesus Christus neu ordnet. Elizabeth Freeman, »Aelred as a Historian among Historians« (S. 113–146) schreitet das Panorama des Historikers Aelred ab, indem sie seine Werke, seine historische Methode und sein historiografisches Interesse darlegt. Diese Blickweise alterniert mit Skizzen zur älteren Forschungslage, zur neueren gegenwärtigen Fragestellung und zu zukünftigen Forschungsaufgaben. Insgesamt erscheint der Beitrag als recht narrativ, sodass nicht ganz einsichtig wird, wie Aelreds Engagement für die Geschichte mit seiner Spiritualität, ja sogar – vielleicht – mit seiner Theologie zusammenhängen könnte.

Sechs Kapitel bilden dann den zweiten Teil des Buches: Marie Anne Mayeski, »At the Feet of His Dearest Mother: Aelred's Teaching on Mary in the Sermons of the First Clairvaux Collection« (S. 149–166) erzählt zunächst die mariologischen Gedanken, die sie in Aelreds Werk wahrgenommen hat, sodass sie zum Abschluss ihrer Einleitung meint unterstreichen zu sollen, wie schwierig es sei, Aelreds Mariologie systematisch zu erfassen. Insbesondere argumentiert die Autorin, Aelred begreife Maria in seinen Schriften als Typus (deutlich ab S. 154), eine Deutung, die manche Fragen an Aelred aufkommen lässt; beispielsweise diejenige nach der heilsgeschichtlichen Rolle Christi, als unterschieden von der Sendung Mariens.

Damien Boquet, »Affectivity in the Spiritual Writings of Aelred of Rievaulx« (S. 167–196) geht einem aktuellen Lieblingsthema der Mediävistik in Aelreds Œuvre nach. Literarisch basiertes Methodenbewusstsein immer vorausgesetzt, könnte man auch hier zurückfragen nach Aelreds Konzeption von Schöpfung im Unterschied zur Erlösung: Wie denkt Aelred genau Ursprung und Ziel von *affectus* im Glaubensakt? Pierre-André Burton, »Aelred of Rievaulx: An Illiterate, or a True Master of Spiritual Teaching?« (S. 197–220) unterstreicht den benediktinisch-zisterziensischen Cantus firmus des *nescienter nescius* und *sapienter indoctus*, der weithin die literarische Hinterlassenschaft des mittelalterlichen Mönchtums, insbesondere aber auch Aelreds schriftliches Erbe kennzeichnet. Beispielhaft zeigt Burton Aelreds magistrale Begabung anhand der Auslegung dessen Sermo 32, in dem er als den einzigen und wahren Lehrer Jesus apostrophiert, den schon die Gottesmutter in ihrem Ja als solchen erkannt hatte.

Domenico Pezzini, »Aelred's Doctrine of Charity and Friendship« (S. 221–245) analysiert zwei markante Werke Aelreds, das »Speculum caritatis« sowie »De spiritali amicitia«, und resümiert sein Ergebnis mit einem nicht weiter erläuterten Wort des englischen Dichters Gerard Manley Hopkins († 1889), Christus sei »the first, the fast and the last Friend«, das somit heilsgeschichtlich-theologisch präzise die aelredische Freundschaftslehre in der Spannung zwischen Schöpfung und Erlösung verwurzelt sieht.

Marsha L. Dutton trägt mit ihrem theologiegeschichtlich sehr anregenden Beitrag »The Sacramentality of Community in Aelred« (S. 246–267) zu einem tieferen Verständnis der vom Zweiten Vatikanischen Konzil erneuerten Lehre von der Kirche als Sakrament bei. Denn sie versteht es, indem Aelreds Schrift »De spiritali amicitia« im Licht ihrer biblischen Quellen erhellt wird, unter dem Begriff der Freundschaft eine eigene, monastische Note in unsere Wahrnehmung und Vorstellung von der Kirche im 12. Jahrhundert einzubringen. Katherine TePas Yohe, »Working Out One's Salvation in the World: Aelred and Lay



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Spirituality« (S. 268–294) bietet einen originellen Zugang zu Aelreds Theologie dar, da sie offensichtlich bedeutsame semantische Felder in seinen Werken erschließt, denn *labor* und *opus* springen, zusammen mit ihren Ableitungen, in der Tat jedem Aelred-Leser unübersehbar ins Auge.

Dem Band sind abrundend die Ergänzungen zur internationalen Aelred-Bibliografie beigegeben, welche, von Anselme Hoste – Editor der ersten Stunde der Werke Aelreds – im Jahre 1962 angestoßen, inzwischen von Pierre-André Burton fortgeführt worden sind, zunächst im Jahre 1996, nun aber hier zur Kenntnis gegeben werden (S. 295–324: »Bibliotheca aelrediana secunda: Supplementa«). Eine weitere Bibliografie, vermutlich diejenige des hier zu besprechenden Bandes, schließt sich an (S. 325–344). Drei Register (vormoderne sowie zeitgenössische Autoren; Sachen und Namen) beenden das Werk (S. 345–364).

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48303](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48303)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Thelma Fenster, Carolyn P. Collette (ed.), The French of Medieval England. Essays in Honour of Jocelyn Wogan-Browne, Woodbridge (The Boydell Press) 2017, 360 p., 5 ill., 1 map, ISBN 978-1-84384-459-4, USD 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Aude Mairey, Paris

Ce volume est un recueil de mélanges offert à Jocelyn Wogan-Browne (JWB), chercheuse pionnière, bien que non la seule, pour la réévaluation du «français d'Angleterre», expression qu'elle a proposée et qui est désormais souvent retenue, englobant «la francophonie de l'Angleterre médiévale formant un éventail de pratiques littéraires, sociales, politiques et commerciales durant presque quatre cent ans» (introduction, p. 1). Dans leur introduction, les éditrices retracent l'apport des travaux de JWB tout en le replaçant dans le cadre plus large de cette réévaluation grâce, notamment, à William Rothwell, David Trotter, Serge Lusignan ou encore Ardis Butterfield. En un sens, comme le souligne Robert Hanning dans sa postface, cet ouvrage se situe dans la continuité de celui édité par JWB en 2009¹.

La question du multilinguisme y est analysée comme un processus, impliquant des interactions complexes entre le latin et les deux langues vernaculaires – français et anglais – mais aussi entre ces dernières. Il rejoint également de récents travaux sur la traduction, ou plutôt sur la *translatio*, terme plus large que son équivalent moderne car bien plus souple et chargé tant culturellement que politiquement (ce que rappelle Emma Campbell dans son essai sur le «Bestiaire» de Philippe de Thaon et les «Lais» de Marie de France). Ainsi les enjeux communicationnels entre les groupes – sociaux, territoriaux, etc. – peuvent-ils être appréhendés autrement, dans une société profondément multilingue.

Pour l'essentiel, ce recueil dense est constitué d'études de cas minutieuses (qui ne pourront toutes être citées dans ce cadre) sur des sources variées, notamment littéraires (au sens large du terme) dont certaines apparaissent édités et traduits en annexes pour la première fois, ce qui n'est pas la moindre qualité de ce volume. Même si la plupart de ces sources sont en français, le multilinguisme est présent à tous les étages. Thomas O'Donnell, par exemple, dans son étude d'un fragment du «Comput» de Philippe de Thaon, un des premiers *computs* en français (avant 1120), analyse les gloses latines qui l'accompagnent et constituent un exemple unique à l'époque. Il montre que c'est bien ici le latin qui est la langue médiatrice, dans une Angleterre où nombreux, notamment les clercs, sont alors plus à l'aise avec son usage.

D'autres insistent sur l'importance de la différenciation des registres linguistiques, parfois à des fins politiques. Andrew Taylor suggère que la copie et la correction minutieuse d'une chanson de geste, la «Chanson d'Aspremont», au monastère bénédictin de St Augustin à Canterbury, entre les XII^e et XIII^e siècles, est une forme de réponse tant à



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Jocelyn Wogan-Browne, *Language and Culture in Medieval Britain. The French of England, c. 1100–c. 1500*, Woodbridge, Suffolk 2009.

l'attachement des Capétiens à Charlemagne qu'au développement d'une historiographie officielle, particulièrement à l'abbaye de Saint-Denis. Il suggère également que les rois d'Angleterre – Jean sans Terre, Henri III ou encore Édouard Ier – ont pu en faire différentes lectures qui les ont, peut-être, directement influencées.

Selon Fiona Somerset, des poèmes politiques français de la seconde moitié du XIII^e siècle et du début du XIV^e, parfois mêlés d'anglais, ont été composés par des clercs afin d'atteindre une audience plus large et de lui rappeler ses obligations morales concernant les péchés frappant le royaume. Quant à Richard Ingham, il revisite une version précoce des »South English Legendary«, un recueil hagiographique en anglais, pour montrer que de nombreux termes français caractéristiques, surtout dans les champs de la psychologie et de l'abstrait, ont très certainement été répandus d'abord à l'oral, au-delà des élites, dans le cadre de la politique pédagogique du clergé menée à la suite du concile de Latran IV (1215).

Le rôle des femmes dans l'éducation par le français est pour sa part à nouveau souligné par Thelma Fenster, qui analyse des œuvres distillant de nombreux stéréotypes sur les juifs, alors même que ceux-ci ont été expulsés en 1290. Cet article, comme d'autres – suivant un autre courant historiographique récent dans les études anglophones – insiste sur la complémentarité entre le texte, la matérialité du manuscrit et la mise en page (*ordinatio*) qui constitue parfois un défi à la stricte division entre écrit et oralité.

Certaines études de cas s'attachent non à des œuvres »littéraires« mais à des sources archivistiques parfois négligées. Serge Lusignan analyse les »Chancery Miscellanea Scotland«, ensemble de documents portant principalement sur la guerre anglo-écossaise entre 1296 et 1315. Il montre que le français, utilisé dans environ la moitié des documents, est bien une »langue voyageuse«, répandue dans le nord de l'Angleterre comme dans le sud de l'Écosse. Il distingue toutefois des fonctions différentes pour le français et le latin en suggérant que »le français était préféré pour le discours *informatif* tandis que le latin dominait dans les cas de discours *performatif*« (p. 124).

Les archives permettent également de revoir des opinions reçues sur l'immigration des Français (au sens large du terme, incluant les Normands, les Picards, les Flamands ...), en particulier durant la guerre de Cent Ans. Selon Mark Ormrod, certains Français, très bien intégrés, ont obtenu l'autorisation de rester parce qu'ils étaient fidèles au roi d'Angleterre – la loyauté constituant ainsi un critère d'appartenance valable à une communauté. De même, Maryanne Kowaleski, dans son étude sur les migrants dans le sud du Devon dans le deuxième quart du XV^e siècle, envisage la diversité de leur statut social: beaucoup sont d'origine humble et s'installent dans de petits villages ruraux, souvent en bord de mer, ce qui soulève la question de leur apprentissage de l'anglais oral et, inversement, de leurs apports linguistiques. Ces analyses de documents très variés permettent non seulement d'appréhender la complexité d'une société multilingue, mais remettent aussi en cause l'idée même de nation comme une construction simpliste appuyée sur un territoire et une langue, comme le souligne feu Robert Epstein dans sa contribution.

Nombre d'articles du recueil s'inscrivent donc dans des réflexions historiographiques récentes mais ont aussi pour objectif d'ouvrir de nouvelles pistes comme l'élargissement de la notion de *translatio* au domaine musical, que Monika Otter met en relation avec la contrafacture



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

(l'application d'un nouveau texte sur une mélodie existante); l'influence d'œuvres françaises sur des œuvres anglaises considérées comme canoniques – comme le montre Nicholas Watson sur l'usage du célèbre »Chateau d'Amour« de Robert Grosseteste par William Langland dans son poème allitératif »Pierre le Laboureur«, souvent considéré comme un des parangons de l'essor de la littérature anglaise à la fin du XIV^e siècle; ou encore l'extension chronologique et historiographique – Paul Cohen et Delbert Russell s'attachent à la représentation de l'anglais par les Français à l'époque moderne et contemporaine, remettant là encore en cause certaines certitudes sur les liens entre nation et monolinguisme, ou entre pression du gouvernement et développement d'une langue spécifique.

Ce recueil, à l'image de sa destinataire, est donc très riche et par ailleurs accompagné d'une bibliographie générale, de la liste des publications de JWB et d'un index. Il poursuit des voies ouvertes mais riches de potentiel sur la complexité des interactions entre langues et sociétés, tout en les élargissant pour dégager de nouvelles pistes de réflexion.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Alberto Ferreiro, The Visigoths in Gaul and Iberia (Update). A Supplemental Bibliography, 2013–2015, Leiden (Brill Academic Publishers) 2017, XXXIV–303 p. (The Medieval and Early Modern Iberian World, 63), ISBN 978-90-04-34113-5, EUR 109,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Christine Delaplace, Caen

Cet ouvrage est le sixième volume d'une bibliographie dont le premier volume a paru en 1988, »[The Visigoths in Gaul and Spain, A. D. 418–711: A Bibliography](#)«, publié par Brill. Celui-ci a été suivi de quatre volumes de compléments bibliographiques, également publiés par Brill, intitulés »The Visigoths in Gaul and Iberia (Update). A Supplemental Bibliography«, successivement édités en 2006 pour la période de recension 1984–2003, en 2008 pour la période de recension 2004–2006, en 2011 pour la période de recension 2007–2008, enfin en 2014 pour la période de recension 2010–2012.

Pour cette dernière recension des travaux publiés entre 2013 et 2015, Alberto Ferreiro a procédé à quelques modifications dans l'ordonnancement des rubriques utilisées dans les volumes précédents. Les travaux sur le Pseudo-Isidore ont été rangés dans la sous rubrique dévolue à la législation canonique et non plus dans celle consacrée à Isidore de Séville. La sous rubrique »études régionales« de l'entrée »Études générales« a été supprimée. Désormais, toutes les publications concernant l'Espagne apparaissent dans la rubrique »Hispania« à laquelle est dédiée la rubrique »Études générales« et toutes celles consacrées à la Gaule se retrouvent réunies dans la rubrique »Toulouse«.

Le dernier volume de ce prodigieux travail de recension bibliographique entrepris depuis plus de deux décennies par Alberto Ferreiro permet de se rendre compte de l'évolution globale des recherches dans le champ des études sur l'Espagne et la Gaule wisigothiques. À l'orée des années 2000, l'évolution exponentielle des publications a obligé l'auteur à publier les quatre derniers volumes en les consacrant chacun à deux années seulement de recensions. Le dernier volume témoigne également d'un phénomène plus récent: l'émergence, dans le monde entier, de nouveaux centres de recherches et de nouveaux groupes de chercheurs s'intéressant à l'histoire de l'Antiquité tardive et notamment à l'Espagne et à la Gaule wisigothiques.

Nous devons toute notre gratitude à Alberto Ferreiro d'avoir pris grand soin de recenser nombre de publications parues en dehors de l'Europe et de l'Amérique du Nord, notamment en Russie, au Brésil et en Argentine. Ce volume permet de constater l'augmentation des études comparatives, des travaux archéologiques menés en Espagne ces dernières années et leurs publications rapides, le maintien de l'intérêt porté à Isidore de Séville, à son œuvre et à son rôle dans l'histoire du royaume wisigothique, enfin une diminution sensible des travaux sur les Suèves et les invasions germaniques.

En revanche, beaucoup de travaux ont été consacrés à l'invasion musulmane (sept pages de publications) durant ces années 2013–2015. J'ai été personnellement sensible à plusieurs autres tendances



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

plus ténues mais qui peuvent dans l'avenir devenir plus prégnantes: les recherches linguistiques sur les langues germaniques semblent connaître un renouveau d'intérêt que l'on peut saluer favorablement et celles sur l'œuvre de Sidoine Apollinaire (13 pages de recensions) ont considérablement augmentées et nous avons été nombreux à contribuer à renouveler les perspectives de recherche littéraires et historiques que nous offre cet écrivain pour le Ve siècle. L'ampleur de la dernière partie de l'ouvrage consacrée aux publications collectives, colloques, congrès et aux *studiahonoraria* ne saurait surprendre: près de 300 publications y sont ainsi recensées mais cela reflète parfaitement les tendances actuelles de la recherche.

L'ouvrage offre une très utile recension de toutes les publications périodiques avec les abréviations de leurs titres et deux indices très commodes: un index des sujets et un index des auteurs. Je regretterai cependant le fait que la pagination ne figure pas sur l'ensemble des pages de l'ouvrage, ce qui oblige parfois à devoir se référer aux pages précédentes pour retrouver facilement une référence.

Beaucoup de chercheurs seraient heureux de posséder pour d'autres domaines un outil bibliographique d'une telle richesse et si indispensable aux chercheurs des mondes hispaniques et gaulois de l'Antiquité tardive. Aussi sommes-nous tous redevables à Alberto Ferreiro d'y avoir consacré un temps précieux durant ces deux décennies avec tant de savoir faire et d'abnégation. Il annonce qu'il s'agit du dernier volume sous forme papier de cette bibliographie. Espérons que son œuvre sera néanmoins poursuivie dans l'avenir.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48305](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48305)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jeffrey L. Forgeng (transl.), Pietro Monte's Collectanea. The Arms, Armour and Fighting Techniques of a Fifteenth-Century Soldier, Woodbridge (The Boydell Press) 2018, 313 p., 15 fig. (Armour and Weapons), ISBN 978-1-78327-275-4, GBP 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
David S. Bachrach, Durham, NH

For the military historian or the cultural historian of warfare, one of the greatest challenges is reconstructing the actual lived experience of men fighting on the battlefield in the pre-modern world. The enormous scholarly debate regarding the nature of combat between phalanxes in classical Greece is a case in point. Historians have drawn upon the widest possible array of sources by complementing the brief descriptions in classical Greek texts as well as limited pictorial depictions and archaeological finds of weapons with information drawn from modern world, such as the experience of men (and women) serving in massed phalanxes of riot police. Yet the actual nature of the phalanx battle remains a matter of great dispute, and is as elusive as ever.

The actual face of battle to use John Keegan's evocative phrase is equally difficult to discern in the warfare of the Roman Republic and Empire as well as Rome's western and eastern successor states in medieval Europe, the Byzantine Empire, and the Muslim Caliphate. To the narrative sources and weapons finds of the classical period, scholars investigating the Roman and post-Roman battlefield can add treatises on warfare, as well as the physical remains of combatants that illustrate the wide array of wounds that men suffered. And yet, it remains difficult, if not impossible, in most cases to gain a close understanding of the actual training of men for war, the specific ways in which they handled their weapons, and their behavior on the field, itself.

The one treatise that illuminates these questions for the late Roman Empire and the medieval West is Vegetius' »Epitome rei militaris«. This text, which was among the most frequently copied secular works in the Middle Ages, does provide detailed information about the training of men for combat, and there is clear evidence that Vegetius' commentary was understood and taken to heart by at least some of those men responsible for the training of soldiers in the early and high Middle Ages. Nevertheless, there remains considerable skepticism among many historians about both the bureaucrat Vegetius' understanding of warfare, and also the extent to which his work actually provided a model for the training of fighting men.

The popularity of Vegetius' text, if one measures this by both the number of surviving manuscripts and subsequent translations and printed editions, increased substantially during the late Middle Ages and the early modern period in the context of an explosion in the number of »modern« treatises dealing with the conduct of war. Unlike Vegetius' »Epitome« however, many of these texts were written by experienced soldiers, who sought to share their knowledge of all aspects of warfare, including the experience on the battlefield, with a wide audience, often taking advantage of the new medium of print. The growth of this genre



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

of manuals offering first hand accounts of what was involved in combat, which were written by men with both personal experience and a didactic intent has the potential to expand considerably the ability of military and cultural historians to investigate the real face of battle in the late pre-modern era. Indeed, it may also be possible to read backwards some of the insights gained from these late medieval and early modern texts into earlier periods as well. The new translation and commentary on the works of Pietro Monte by Jeffrey L. Forgeng, curator of arms and armor and medieval art at the Worcester Art Museum, is therefore particularly welcome, as it opens up for the first time to an English-reading audience the works of this prolific writer and *condottiere*.

Pietro Monte (1457–1509) was a soldier by profession, who also made a name for himself in Milan as one of the finest contemporary instructors in fencing, riding and training horses, as well as unarmed combat, including wrestling. Although Monte's origin and background are obscure, Forgeng argues that likely he was Spanish by birth, but spent most of his career in Italy. Monte made his way among the upper levels of Milanese society. He was an acquaintance, at least, of Leonardo da Vinci and is mentioned in Baldassare Castiglione's »The Book of the Courtier«, published in the early 16th century as one of the foremost instructors in the martial arts of his day. Forgeng's introduction details the little additional information that can be known about Monte's life, before turning to a description of the texts that are translated in this volume.

The translated works include the three books of Monte's »Collectanea«, and the fifth book of his »The Appraisal of Men«. All four of these books apparently were written originally by Pietro in Spanish and subsequently were expanded and translated by him into Latin. The purpose of this translation project was to make Pietro's training methods available to a wider audience. As Forgeng makes clear, up through the end of the 15th century, military manuals of this type predominantly came from Germany. Pietro Monte's works, therefore, represent an early expansion of this genre to the Mediterranean region.

In translating the collection of texts included in this volume, Forgeng made the proper decision, in my view, to attempt a sense for sense rather than a word for word rendition. Because Forgeng was undertaking what was, in effect, a translation of a translation, he had to take great care in untangling Monte's meaning, particularly in those cases when the text included Spanish and Italian as well as Latin terms. Moreover, the highly technical nature of much of Monte's work, including the details of how to hold a sword, train a horse for combat, and how to position the body properly to prepare for particular moves in a wrestling bout, all required Forgeng to adapt the specific phrases in a manner that would make them intelligible to a modern audience.

Forgeng does not, however, use explanatory footnotes in difficult or highly technical passages. As a consequence, a significant portion of the text will be difficult for readers without specialized knowledge of martial arts, horse training, and other complex topics treated by Monte. However, because Monte, himself, was interested in having his work serve a didactic purpose, he did provide a substantial apparatus of terms at the beginning of his »Collectanea«, which Forgeng matches by providing an even lengthier glossary at the end of the volume.

The texts, ably translated by Forgeng, include several hundred subsections that deal with an enormous range of martial and physical activities and are far too numerous and diverse to describe in detail or



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

even to summarize here. However, a careful reading of this work will provide specialists with a considerable number of insights regarding the views of a highly regarded soldier and teacher about the necessary preparation for and experience of the battle. Because many of the topics discussed by Monte also had relevance in earlier periods, such as training horses for combat, his detailed discussions may also provide insights regarding the preparation for battle in preceding centuries. Indeed, a comparison of Monte's work specifically on training men and animals for mounted combat with the discussions by Vegetius as well as the Roman general Arrian from the early 2nd century A. D. and the Athenian general Xenophon from the mid-4th century B. C. likely would prove highly enlightening.

In addition to his discussion of numerous aspects of the martial arts, Monte gives his readers important insights into his own understanding of human nature. To give just one example, in book three chapter 15, Monte comments on what a commander should do so that in time of need his men will obey his words. Monte observes that giving speeches was not his forte, but argues instead that a commander should be »a father, brother, comrade and friend toward the entire army« (p. 225) because if he does not act in this manner, the soldiers will hate him or see him as an outsider. Monte adds that if a commander calls up on his men as his brothers right before a battle but has never treated them in this manner before, they will not hear his words.

But, if the commander has shown concern and care for his men consistently, then when the time for battle comes, they will be prepared not only to listen to him, but to follow him even if it means following him to their deaths. Such a commentary would not be out of place in the instruction provided at military academies today or indeed of the training fields of the Roman Empire, where the Emperor Trajan (p. 98–117) emphasized to his officers the important value of *conmilitio*, that is sharing the lives of their soldiers.

In sum, Forgeng has provided a sufficient introduction for this translation to orient specialist readers, and has done an admirable job of turning a very difficult set of texts into highly readable English. It will be up to historians to take this translation and use it to develop a better understanding of the reality of battle in the later Middle Ages and perhaps earlier eras as well.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Evamaria Freienhofer, Verkörperungen von Herrschaft. Zorn und Macht in Texten des 12. Jahrhunderts, Berlin, Boston, MA (De Gruyter) 2016, 218 S. (Trends in Medieval Philology, 32), ISBN 978-3-11-047083-3, EUR 69,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Nicholas W. Youmans, Dresden

»Verkörperungen von Herrschaft« offers a fitting addition to the already robust »Trends in Medieval Philology« series. It has been a distinguishing feature of TMP that its contributions have dealt with questions of emotionality as seen for instance in »Codierungen von Emotionen im Mittelalter«¹, »Lachgemeinschaften«², and »Trauer und Identität«³ and more recently »Machtvolle Gefühle«⁴, »Scham und Schamlosigkeit«⁵, and »Lachen und Schweigen«⁶. The present study thus falls in line with the abundance of research emerging in the wake of the pivotal scholarship set forth by the field's originator and popularizer Barbara Rosenwein.

In addition to dealing with the history of emotions, however, the study treats matters of power and influence. These two worlds collide in an elegant and thoughtful manner in Freienhofer's book. The study represents the author's doctoral dissertation carried out under the auspices of the SFB 447 – Kulturen des Performativen at the FU Berlin, which she subsequently revisited and redacted for publication. In it, the author tersely lays out the scope, thesis, and trajectory of the study in a concisely formulated introduction. As she states, the author seeks to further develop the analysis of prior scholarship regarding the matter of anger with a somewhat more open approach (»mit einer offeneren Herangehensweise«, p. 4), thereby going beyond the dichotomy of combative anger (*Kampfzorn*) and that of a ruler or hero wishing to avoid violent conflict (*Herrscherzorn*). Her objective is thus to explore the different functions of anger as an emotional construct employed in the conceptualization of power and rulership as evidenced in primarily four twelfth-century texts; namely, »Policraticus«, »Rolandslied«, »Gesta

¹ C. Stephen Jaeger, Ingrid Kasten et al. (ed.), *Codierungen von Emotionen im Mittelalter/Emotions and Sensibilities in the Middle Ages*, Berlin, Boston 2003 (Trends in Medieval Philology, 1)

² Werner Röcke, Hans Rudolf Velten (ed.), *Lachgemeinschaften. Kulturelle Inszenierungen und soziale Wirkungen von Gelächter im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Berlin, Boston 2005 (Trends in Medieval Philology, 4).

³ Elke Koch, *Trauer und Identität. Inszenierungen von Emotionen in der deutschen Literatur des Mittelalters*, Berlin, Boston 2006 (Trends in Medieval Philology, 8).

⁴ Ingrid Kasten (ed.), *Machtvolle Gefühle*, Berlin, Boston 2010 (Trends in Medieval Philology, 24).

⁵ Katja Gvozdeva, Hans Rudolf Velten (ed.), *Scham und Schamlosigkeit. Grenzverletzungen in Literatur und Kultur der Vormoderne* (Trends in Medieval Philology, 21).

⁶ Werner Röcke, Hans Rudolf Velten (ed.), *Lachen und Schweigen, Grenzen und Lizenzen der Kommunikation in der Erzählliteratur des Mittelalters*, Berlin, Boston 2017 (Trends in Medieval Philology, 26).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Frederici«, and »König Rother«. The assortment of texts comprises a broad range of sources originating from various linguistic and cultural contexts. The textual diversity of her sources reflects the conceptual diversity regarding anger and literary functionalization that had previously gone unaccounted for in the academic literature, a disparity which ultimately prompted the author to conduct the study.

In particular, Freienhofer's monograph covers two spheres of examination, which are mutually complementary; namely, the relationship between anger and violence and that between anger and irrationality (or rationality). It does so by investigating the matter of anger vis-à-vis hierarchy as reflected in the literary genres of prose and narrative. John of Salisbury's »Policraticus«, in addition to presenting a sentential amalgam of ancient ideas from the Western philosophical tradition on the issue of anger, serves as a theoretical conduit for further analysis, as it renders explicit certain themes, which later come to the fore in the narrative sources, albeit in implicit fashion.

A marked feature of the study is the attention given to both processes of personal as well as institutional attribution regarding anger. Thematically, Salisbury's political treatise distinguishes itself from the narrative corpus in its fundamentally divergent position concerning the institutional significance of the anger embodied in an emoting subject. In the »Policraticus«, the ruler embodies the empire only when he acts in accordance with the cardinal virtues of justice and prudence, which is to say, only when he conducts himself in a manner completely unaffected by anger (*zornfrei*). Conversely, the texts of a narrative genre provide evidence of an emerging inclination, which portrays the emotion as a characteristic element of the embodiment of rulership, each in its own way, whether by means of gesture (»Rolandslied«), by metaphor (»Gesta Frederici«), or by literary figure (»König Rother«).

With the anger of the strong displayed in the examined texts also came the fear experienced by the effectively weaker individuals on the receiving end of the perceived threat, an experience long overlooked by scholars holding to the reductive model of emotion as a sign. Here arises a subtle dimension with regard for a ruler's sphere of influence, wherein a show of anger evoked in an emotive-symbolic act served not only as a threat of the use of power, but as an effective tool in exercising power itself (a point expressed perhaps too reservedly in the book). In what proves a core finding of the doctoral study, highly symbolic moments of anger were intentionally utilized by rulers and their courts to legitimize one's own suitability to rule and to de-legitimize that of the other, be they past or present, real or figurative. In such a way, the anger motif appears to have been instrumentalized as a deliberate and calculated political strategy to bolster the authority of the ruling order and its genealogy as well as to downplay rival claims to rule.

In this reviewer's opinion, the author convincingly achieves her proposed goal of analyzing the emotion of anger as a function of institutionalizing and personalizing literary motifs in select 12th century texts. The way in which she arrives at her goal is also commendable. The clarity of the study's style and tenor is one of its many strong suits. The book is accessible in its layout and reads well even for non-native German speakers. Its author writes in plain sentences without excessive subordinate clauses or compound phrases, and the content is rich and sound in method. Given that it is a truly (i. e. not only nominally)



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

interdisciplinary work, her study rotates on two axes, combining insights from various fields of history but also from the discipline of philology.

The publication navigates the textual terrain with relative ease, even as it undertakes serious analytical text work. Insights garnered particularly from both semasiological (the meaning of words) and onomasiological (the naming of concepts) considerations serve as her strongest tools in particular for the interpretation of gestures and structures of conflict and in effect permitted her to offer the close and attentive reading that she promised at the book's outset. With its expansive approach to a rather specialized topic, Freienhofer's book presents a challenge to disciplines such as the history of emotions, the history of power relations, ritual and performance studies, and the history of ideas. As such, it will be of interest even for non-specialists in the field of philology.

In hermeneutical terms, the book largely constitutes a »world within the text« study – involving the literary construction of history (*Geschichtskonstruktion*) – that could benefit from the incorporation of an enhanced view of the »world behind the text«. In particular, it may prove useful to look more into the link between the motifs operational in the above mentioned texts and their textual communities, as so much of the history of emotions takes its meaning from the development of emotional communities. Perhaps such publications as »Die Performanz der Mächtigen. Rangordnung und Idoneität in höfischen Gesellschaften des späten Mittelalters«⁷ or »Idoneität – Genealogie – Legitimation. Begründung und Akzeptanz von dynastischer Herrschaft im Mittelalter«⁸ may serve as an impetus for further research.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48307](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48307)

Seite | page 3

⁷ Klaus Oschema, Christina Andenna, Gert Melville, Jörg Peltzer (ed.), *Die Performanz der Mächtigen. Rangordnung und Idoneität in höfischen Gesellschaften des späten Mittelalters*, Ostfildern 2015 (RANK. Politisch-soziale Ordnungen im mittelalterlichen Europa, 5).

⁸ Cristina Andenna, Gert Melville (ed.), Kai Hering (collab.), *Idoneität – Genealogie – Legitimation. Begründung und Akzeptanz von dynastischer Herrschaft im Mittelalter*, Cologne, Weimar, Vienna 2015 (Norm und Struktur, 43).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Stephan Freund, Thomas Labusiak (Hg.), redaktionelle
Bearbeitung von Michael Belitz, Alena Reeb, Oliver
Schliephacke, Das dritte Stift. Forschungen zum
Quedlinburger Frauenstift, Essen (Klartext) 2017, 218
S. (Essener Forschungen zum Frauenstift, 14), ISBN
978-3-8375-1798-9, EUR 29,95.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Stephan Ridder, Berlin

Die Bedeutung Quedlinburgs für die mittelalterliche Geschichte des heutigen Deutschland steht außer Frage. Unter den Ottonen wurde hier ein Zentrum königlicher Herrschaftsinszenierung errichtet, dessen Strahlkraft weit über das nähere Umfeld hinausreichte. Entscheidend war in diesem Zusammenhang das 936 gegründete Damenstift, wo sich die zentralörtlichen Funktionen Quedlinburgs gleichsam manifestierten und sich ein Mittelpunkt der Erinnerungskultur herausbildete. Bisher stand das Quedlinburger Frauenstift aber – anders als die entsprechenden Einrichtungen in Gandersheim und Essen – nicht im Mittelpunkt der Forschung, wodurch auch der Titel des vorliegenden Sammelbandes erklärt wird. Er enthält Beiträge der verschiedensten Fachrichtungen (speziell Geschichtswissenschaft, Archäologie und Kunstgeschichte), was bei dem komplexen Sujet sicher als angemessen bezeichnet werden kann.

Leider hat sich im Inhaltsverzeichnis ein kleiner Fehler eingeschlichen, da der letzte Aufsatz darin zweimal genannt wird. Das Vorwort der Herausgeber (S. 7–9) nimmt kurz auf die Entstehungsgeschichte der Publikation, eine Tagung in Quedlinburg (2015), Bezug und ordnet sie in den Forschungskontext ein. Wichtig ist hier zuvorderst die Feststellung, dass man das Ganze »als Initialzündung für weitere Tagungen am historischen Ort« (S. 8) verstanden wissen möchte. Es handelt sich bei diesem interdisziplinären Sammelwerk also gleichsam um eine Bestandsaufnahme und einen Auftakt zu weiteren Untersuchungen.

Die einzelnen Aufsätze wissen durchaus zu überzeugen. Pierre Fütterer legt in seinem Beitrag zur Verkehrsgeografie Quedlinburgs (S. 11–31) überzeugend dar, dass der Ort im Nordharzvorland – entgegen älteren Annahmen – verkehrsgünstig gelegen war. Tatsächlich lässt sich für diese Region »eine weit fortgeschrittene Raumerschließung und herrschaftliche Durchdringung« (S. 31) fassen, was zweifelsohne ein wesentlicher Faktor für die beeindruckende Entwicklung Quedlinburgs unter den Ottonen war. Die archäologische Situation von Stadt und Stift Quedlinburg dokumentiert (für das 10. bis 13. Jahrhundert) Tobias Gärtner. Der Autor zeichnet dabei ein eindrückliches Bild der Befunde in den verschiedenen Stadtteilen und liefert eine treffende Skizze der methodischen Voraussetzungen für eine Rekonstruktion der Siedlungsgeschichte. Allerdings endet der Beitrag etwas unvermittelt; zumindest ein Ausblick wäre – als Anknüpfungspunkt für zukünftige Analysen – wünschenswert gewesen. Die Relevanz Quedlinburgs für die dynastische Herrschaftsrepräsentation führt Stephan Freund anhand der Schriftquellen plastisch vor Augen. Er kann dabei zeigen, dass Quedlinburg auch noch lange nach dem Ende der ottonischen Dynastie



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

für die herrschaftliche Gedächtniskultur, vor allem im Rahmen von Zeremonien, eine eminente Rolle spielte. Unter den Ottonen wurden hier also die Grundlagen für die folgenden Jahrhunderte geschaffen.

Der Rang des mittelalterlichen Quedlinburg lässt sich an zahlreichen weiteren Punkten ablesen. Zu nennen sind hier vornehmlich die Liturgie und die damit verbundene Schriftlichkeit (Katrinette Bodarwé, S. 87–109), ferner der Stuckdekor der Stiftskirche in der sogenannten »Confessio« (Elisabeth Rüber-Schütte, S. 111–131) sowie der berühmte Quedlinburger Domschatz (Hiltrud Westermann-Angerhausen, S. 133–163). Besonders hervorzuheben ist der Servatiusschrein, der in einem eigenen Aufsatz gewürdigt wird (Thomas Labusiak, S. 165–187). Auch in diesen eher kunsthistorischen Bereichen spielte die Gedenkkultur offensichtlich eine zentrale Rolle. An dieser Stelle seien die diversen, hochwertigen Fotografien lobend erwähnt, die den Band hervorragend illustrieren und die jeweiligen Ausführungen optimal ergänzen. Dass die Wichtigkeit Quedlinburgs für die dynastische Repräsentation sogar bis in die Frühe Neuzeit reichte, wird durch den abschließenden Beitrag zur Konkurrenz zwischen Wettinern und Welfen um das Reichsstift verdeutlicht (Clemens Bley, S. 189–211). Ein Register zu Namen, Orten und Kunstgegenständen schließt das Buch ab.

Insgesamt vermittelt die Neuerscheinung eine gute Vorstellung vom Stellenwert des mittelalterlichen (sowie frühneuzeitlichen) Quedlinburg und wird dem Anspruch, sowohl Fachleute als auch eine weitere Leserschaft anzusprechen, durchaus gerecht. Da sich das Werk bewusst als Beginn weiterer Forschungen versteht, darf man auf künftige Arbeiten zum Quedlinburger Stift gespannt sein. Dies umso mehr, als sich 2019 die Erhebung Heinrichs I. zum 1100. Mal jährt. Möglicherweise ist dann auch mit Überlegungen zur modernen Rezeptionsgeschichte der Ottonenzeit zu rechnen, insbesondere zur Instrumentalisierung des ersten ottonischen Königs während des Nationalsozialismus.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ildar Garipzanov, Caroline Goodson, Henry Maguire (ed.), *Graphic Signs of Identity, Faith, and Power in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Turnhout (Brepols) 2017, XVIII–392 p., 140 b/w fig. (Cursor Mundi, 27), ISBN 978-2-503-56724-2, EUR 100,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Brigitte M. Bedos-Rezak, New York, NY

Although Christians and non-Christians alike used graphic signs in late antiquity, the graphic signs considered in this volume are specifically the products of Christian cultures, both western and Byzantine. These include the staurograms, christograms (graphic signs consisting of letters from the name of Christ), monograms, and magic characters that appeared on late antique and early medieval manuscripts, coins, objects of daily life, cloth accessories, and public monuments.

Graphic signs, letter forms arranged into imagistic displays, invited literate, visual, and symbolic readings; essays in this volume particularly explore the ways that these signs operated as hybrid agents of communication, between men and men (as means of identification, signs of authority, and ornaments), between men and God (as pious means of invocation), and between men and supernatural forces (as signs with protective and intercessory properties). In the volume's introduction, the hybridity of graphic signs suggests a central argument, that the use of these signs, which were neither fully letters nor images, was part of a larger movement toward abstraction in visual communication. Ildar Garipzanov has tracked extensively the increasing manifestation of abstract information and its relationship to visual cognition in the early Middle Ages, embedding his analysis within the theoretical framework of graphicacy – the ability to make and to interpret maps and diagrams as proxies for concepts. From 2012 to 2017, he was the leader of a project supported by the Research Council of Norway, »Graphicacy and Authority in Early Europe: Graphic Signs of Power and Faith in the Early Middle Ages (c. 300–1000)«; the book here under review emerged from this project.

The first of the volume's three parts deals with the display of graphic designs in manuscripts. Larry Hurtado charts the *nomina sacra* as their abbreviated forms developed to display compositions of images and letters (2nd and 3rd centuries), in which he sees Christians' endeavors to give their faith iconographic expression. Michael Squire and Christopher Whitton are concerned with the intra-textual insertions of the chi-ro or chrismon within Latin poems Optatian (early 4th century) addressed to the emperor. They show that this motif articulated the distinction between drawing and writing, between Greek and Latin, and between Christological and imperial emblematics, thereby multiplying modes of signification and frames of references, and requiring audiences to shuttle between reading and seeing. In his study of the »Notitia dignitatum« (an early 5th century text known only as a 1551-copy), Beat Brenk notes a parallel between the listing of all ancient Roman offices, which never mentions incumbents by name, and abstract depictions of emblems and insignia, which eschew figural representations, arguing that both modes of representation articulated the concept of institutional continuity.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Departing somewhat from these essays and their emphasis on the visual, David Ganz's consideration of display script found in Latin books of the mid-9th century addresses writing in terms of its perception by the acoustic and palatable senses.

Graphic signs in archaeological contexts occupy the second part of the volume. James Crow discusses the unique and overtly sacred display of Christian symbols and invocative texts on the aqueduct bridge of Kursunlugerme in Thrace (early 5th century), a long-distance water conduit to Constantinople. Positioned so as to be visible and legible, this decorative program would have been expected to ensure the structural stability of the building against earthquakes, apotropaically, and liturgically by creating spaces for intercessory processions. In her essay, Ine Jacobs also addresses the liturgical and apotropaic dimension of the cross graffiti that were carved or painted on many pre-Christian components of urban public spaces in the eastern Mediterranean. She argues that these crosses, which were initially produced in the 4th century to mark pathways for ecclesiastical processions and to effect inclusion into a space under Christian control, continued to proliferate even after Christian hegemony was established to ensure safety against supernatural dangers. Henry Maguire demonstrates that early byzantine ornamental designs achieved talismanic power through specific patterns of arrangements – collections of several designs, emphasis on a single one, and reiteration or combination of multiple motifs –, all of which appeared on papyri, floor mosaics, and terracotta lamps. The christograms on terracotta oil lamps from late Roman North Africa receive an in-depth contextual analysis by Caroline Goodson, who concludes that their use, far from being exclusively official conveyors of imperial and ecclesiastical authority, signaled participation in an inclusive Christian community and remained impervious to military conquests, theological controversies, and charges of heresy.

The final section of the volume addresses the presence of graphic designs on material signs of status and authority. Christopher Eger's examination of late Roman and early Byzantine brooches, fibulae, and belt buckles raises questions similar to Goodson's about lamps, namely, the extent to which dress accessories decorated with Christian signs marked official status. At the time of their appearance in the late 4th century, Christian signs on dress fittings were small and ornamentally combined with profane motifs, and served as general protective devices; during the 6th century, they functioned as official badges of rank thereafter to be displaced by monograms bearing dignitaries' names. Ildar Garipzanov's study of monograms on 5th- to 7th-century coins from the Latin West and Byzantium, argues that the general connotation of monograms as signs of aristocratic rank prompted their appearance on imperial coins but impaired their development as specific signs of imperial authority, while offering a significant mark of status for the rulers and cities of Germanic kingdoms to display on their coinage. In the volume's final essay, devoted to Byzantine silks of the 6th to the 11th centuries, Anna Muthesius proposes a continuum between graphic (abstract) signs and metaphorical images on silks distributed to military and other officials or sent as diplomatic gifts to the west, arguing that such signs and images imbued the silks with imperial authority and with historical memory. Such memory served as an agent of communication, forging intercultural bonds among Christian rulers in keeping with

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48309](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48309)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Byzantium's concept of a Christian commonwealth, and formulating iconoclastic topoi aimed at idolatry and pagan worship.

A broad range of media displaying graphic signs is fully treated in this volume through historiographic review, abundant illustrations, detailed contextual analyses, and well developed arguments. Given the variety of artefacts considered and the many disciplines providing methodological frameworks for interpretation, one is struck by the homogeneity of the conclusions reached. These bear primarily about the nature of the evidence that graphic signs present of the spread of Christianity in Late Antiquity, about their roles as mediatic tools for the formation of a particularly Christian visual and material culture, and about their effectiveness in propitiating supernatural forces. There is also consensus that the meaning and agency of graphic signs expanded beyond the bestowing of rank, and the communication of imperial and church authority. This emphasis on the constructive impact of graphic signs on social and cultural formation broadens the volume's commitment to graphicacy. While the abstracted nature of graphic signs and their impact on cognition is generally addressed from the viewpoint of the visual, many essays also discuss the role of personal touch, for instance, in producing, wearing, and receiving graphically designed objects. In his essay, Maguire advocates that graphic signs not be approached solely as legible and conceptual designs but as actual operative devices yielding specific results. The present volume admirably showcases the performative dimension of material artefacts ornamented with graphic signs.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Christopher de Hamel, *The Medieval World at our Fingertips. Manuscript Illuminations from the Collection of Sandra Hindman. Introduction by James H. Marrow. Catalogue by Matthew J. Westerby, Turnhout (Brepols) 2018, 264 p., 1 b/w, 200 col. ill. (Studies in Medieval and Early Renaissance Art History. Cursor mundi, 27), ISBN 978-1-909400-88-7, EUR 75,00.*

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Alison Stones, New York, NY

This sumptuously produced volume celebrates the exhibition of 29 illuminated leaves, and the donation in 2017 of seven of them (n° 4, 7, 8, 11, 15, 18, 19) to the Art Institute of Chicago by Sandra Hindman. The exhibition and accompanying volume were a collaborative effort, with an introduction by James H. Marrow, an analytical essay on 20 items by Christopher de Hamel, a summary Catalogue by Matthew Westerby, and the participation of many others based at the Art Museum in Chicago and at Hindman's galleries Les Enluminures, based in Chicago with branches in New York and Paris. The collection was amassed over many years by Hindman, who taught at Johns Hopkins University and at Northwestern University before turning to commerce as a dealer in illuminated manuscripts and fragments, while de Hamel was for many years the chief manuscript specialist at Sotheby's, then Keeper at the Parker Library of Corpus Christi College Cambridge before joining Sandra Hindman as Vice-President of Les Enluminures. Commercial interests here join forces with erudition and patronage to produce a fascinating window on the social, cultural, and historical context of a cluster of cuttings from disparate medieval manuscripts.

De Hamel's engaging text situates each catalogue item in its broader framework, citing and reproducing other fragments from the same books and other manuscripts made by the same scribes and illuminators, while eloquently introducing a wide public to the function and use to which the various liturgical and secular texts were put in their respective periods. He draws extensively on the rich medieval and later collections of the Chicago Art Institute for comparative material, for instance the German panel of St Agnes to compare with the »Nonnenarbeit« of the same saint (n° 10), or items in metal and stone, such as the horseman's axe and close helmet, both in Chicago, to compare with the battle attire of the soldier in the miniatures of Christ before Annas (n° 11), or Chicago's Limoges reliquary casket to complement cuttings of saints (n° 3), and textiles depicting the Labours of the Months and Zodiac signs that relate to Hindman's calendar cuttings (n° 6).

De Hamel also draws upon well-known manuscripts or works of art housed elsewhere, referring to the »Très riches heures« to compare with Hindman's calendar cuttings (n° 6) or the opening page of Marco Polo's »View of Venice« which he compares to an English cutting relating the story of Old-Testament Joseph (n° 7). Events that shaped the life of manuscripts, like the Great Storm of Saturday Last (8 August 1846) recorded in the »Illustrated London News«, resulting in the defacement by flood waters of Jarman's manuscript collection, from which comes



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

the leaf of David and Nathan (n° 12). The pastiches made by Caleb Wing, which often passed as medieval originals, are reproduced alongside the relevant item in the catalogue (p. 138). The practice of copying and the transference of pictorial models are featured in discussing the striking Triumph of David by the Berlin Master of Mary of Burgundy (n° 13), while the composition of pigments and techniques of applying gold are mentioned on p. 27, 41.

The production of miniatures as single leaves from early times is discussed in relation to two miniatures now sewn onto a textile-covered backing (n° 16). Another case is the fascinating combination of miniatures and relics (p. 184–185). De Hamel weaves compelling narratives around these cuttings, many of which would scarcely otherwise command attention. He offers an exemplary model of how a single leaf can evoke and prompt penetrating reflections on a far larger cultural milieu. The summary catalogue is a useful complement to the essays as it includes reproductions of the backs of many of the leaves (n° 1, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 15, 16, 20).

I mention a couple of quibbles: Books of hours were in circulation well before 1300 (p. 76), as attested by New York, Morgan Library and Museum M. 92 (second quarter of the 13th c.); and the categorical statement that translations of the Bible into French were generally luxury manuscripts for the exclusive interest of the upper classes (p. 125) seems questionable to me. Occasionally one would like to know more, for instance about St Pirminius and the 3 scissor-fish (p. 130), printed by Günther Zainer in 1471. A couple of errors, Haganau for Hagenau (p. 131), M. Rowe for N. Rowe (p. 224). Overall the level of production is extremely high: no expense was spared.

For this reviewer the volume raises disquieting issues, unfortunately dissipated by the catalogue's surface glamour. If ethical questions concerning early 19th-century attitudes towards the dismemberment of manuscripts are briefly mentioned on p. 65 and 135, there is no attempt to consider the implications of such practices in more recent times. Let us cite for instance the Amiens/Soissons »Book of Hours« sold at Sotheby's (17.xii.1991, lot 76) and subsequently dismembered, from which the Life of St Margaret part was fortunately acquired intact by the University of Virginia (<https://search.lib.virginia.edu/catalog/u3907469#c=0&m=0&s=0&cv=0&xywh=-260%2C-208%2C3490%2C4311>, consulted 7 May 2018), but the rest of the book is now scattered to the winds through the sale of individual leaves at Kalamazoo and elsewhere. Occasionally a fragment re-emerging in a sale-room may be recognized and re-acquired by its original owner, such as part of an illuminated leaf torn before 1830 from Bodley Ashmole 828, which found its way home in 2017; or a cutting from a Pontifical made for an archbishop of Narbonne and housed in its cathedral treasury, purchased in 2013 by the Musée d'art et d'histoire de Narbonne, both thanks to the recognition of eagle-eyed scholars.

The words »at our fingertips« in the title of the book are certainly less crass than »within our grasp« or »in our hands« but they surely invite readers to engage directly with, and encourage them to acquire, the remaining 13 leaves owned by Hindman that were not offered to the Art Institute of Chicago and similar items in her collection. This impressive catalogue risks being viewed as a glorified and self-justifying sales pitch for the marketing of individual leaves of dismembered manuscripts, thus fostering the further deformation of precious material witnesses



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

of the past. If no-one were to purchase – or display – single leaves, this regrettable practice might at last come to an end.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2018.2.48310](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48310)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Carl I. Hammer, Huosiland: A Small Country in Carolingian Europe, Oxford (Archaeopress) 2018, VIII–249 p., ISBN 978-1-78491-759-3, GBP 30,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Adelheid Krah, Wien

Die Gradwanderung zwischen digitaler Welt und akademischer Seriosität ist eng. Das gilt insbesondere für den akademischen Unterricht und die Bildung engagierter Hobbyhistoriker. Wie ist die Streu vom Weizen zu trennen? Seiten von renommierten Projekten, wie sie etwa die Bayerische Landesbibliothek Online an der Bayerischen Staatsbibliothek anbietet, erfordern von ihren Benutzern und Lesern Vorwissen. Das gilt für das Lesen der Projektseiten wie für die Benützung der Begleittexte zu den online gestellten Quellen und insbesondere für Online-Quelleneditionen. Handelt es sich dabei gar um ein so extraordinäres Kulturdenkmal der Geschichte wie den »Cozroh-Codex«, das älteste Freisinger Traditionsbuch, dürfte schon die jedem Menschen innewohnende Intelligenz daran hindern, die online bereit gestellten Quellen als Steinbruch für eigene Ideen zu benützen und auszuschlachten – im vorliegenden Fall gar als gedachte Handreichung und Marktschlagerei für den akademischen Unterricht im englischsprachigen Raum.

Worum geht es? Das jüngste Buch von Carl I. Hammer ist der Versuch, eine der aus der Frühzeit der bayerischen Geschichte bekannten Siedlungskammern von Familiengruppierungen großflächig zu rekonstruieren, und zwar für die Huosi, die nur in einer einzigen Urkunde der Freisinger Traditionen genannt sind. Es handelt sich bei dieser Sippe um eine der fünf aus der »Lex Baioariorum« bekannten »Genealogiae«; die anderen vier tauchen namentlich im Traditionsbuch nicht auf. Ziel des Autors ist es, anhand von Dokumenten aus dem seit geraumer Zeit online zugänglichen »Cozroh-Codex« ein »Huosiland«, also eine von dieser Sippe angeblich großflächig beherrschte Landschaft zwischen Lech, Donau, Isar und dem südlichen Alpenvorland darzustellen.

Bei diesem Konstrukt fehlt die Reflexion des grundlegenden Aufsatzes von Ludwig Holzfurtner, Pagus Huosi und Huosigau, in: Andreas Kraus, Land und Reich, Stamm und Nation, München 1984, S. 287–324; er hat hierin die Urkunden mit Huosi-Nennungen genau analysiert und den Forschungsstand – zurückgehend bis auf Sigmund Riezler u. a. – erläutert. In dieser Studie, in der zunächst die verschiedenen tradierten Möglichkeiten von Pagus-Nennungen im Frühmittelalter und deren Wandel und Vermischung im Hochmittelalter erläutert werden, sind am Ende die wenigen Orte kartiert, die nachweislich von Mitgliedern der Huosi-Sippe besiedelt waren; es handelt sich dabei um die schon lange in der Forschung bekannten Nachbarorte Jesenwang und Landsberiet, nördlich des Ammersees, den Ort Tandern – zwischen den Klöstern Altomünster und Ilmmünster –, Haushausen, nördlich von Ilmmünster, und einen Ort Berg, vermutlich am Starnberger See zu lokalisieren oder südlich des Ammersees.

Ein Einflussbereich oder gar ein »Huosiland« südlich der kleinen Kernzone Jesenwang/Landsberiet und Tandern, zwischen Isar und Lech bis in den Raum des Klosters Scharnitz ist Fiktion. Gerade das aber will Hammer nun mit seinem Buch als gegeben darlegen. Dieser gesamte,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

gut besiedelte Raum des Augstgaues ist natürlich in den Freisinger Traditionen topografisch und demografisch belegt; allerdings handelt es sich dabei nicht um eine Adelsippe; aufgrund der Gleichnamigkeit von Personen wurden nämlich seit Langem verschiedene Personen fälschlicherweise als eine Person angesehen oder falsch identifiziert; so wurde etwa der Gründer des Klosters Scharnitz Reginpert mit dem gleichnamigen Abt von Moosburg an der Isar identifiziert und vieles mehr. Hammer argumentiert aus historisch-militärischer Perspektive und möchte im »Huosigau« einen von Karl dem Großen ab den Awarenzügen errichteten militärischen Pagus sehen.

Vieles wird aus der gängigen Literatur zur Geschichte der Franken zusammengetragen, doch fehlt die Erklärung, weshalb summarisch ein Siedlungsraum komplett nach einer Genealogie der »Lex Baiuvariorum« benannt wird und von dieser angeblich beherrscht wurde. Hat doch schon Wilhelm Störmer in einem separaten Kapitel seines Buches »Früher Adel: Studien zur politischen Führungsschicht im fränkisch-deutschen Reich vom 8. bis 11. Jahrhundert«, Bd. 1 (1973) darauf verwiesen, dass die Bezeichnung »Pagus« in den Freisinger Traditionen meist einen kleinen Siedlungsraum von zwei oder drei Orten meint, welcher von einer Sippe bewohnt und bewirtschaftet wurde. Auch wenn wir den »Huosigau« als Sonderfall ansehen, so ist doch zu konstatieren, dass damit keinesfalls der gesamte Lechraim von der Isarmündung bis in den Scharnitzer Raum gemeint war.

In der Einleitung weist der Verfasser kurz auf die Möglichkeit hin, den Codex und die Edition der Freisinger Traditionsurkunden von Theodor Bitterauf (1905) nunmehr auch online benützen zu können, und er erwähnt seine Vorstudie zu »Huosiland«, die er als Student in Toronto 1970 geschrieben habe. Diese Vorstudie mit den englischen Übersetzungen einzelner Urkundentexte aus den Freisinger Traditionen wurde nun von ihm bearbeitet und anhand der digital zugänglichen Quellentexte unterfüttert und erweitert. Die Übersetzungstexte bilden als »Part 4. Translations: Sources for Huosiland«, S. 94–238, den Hauptteil und sollen als Unterrichtsmaterial dienen. Weitere, mit dem Thema korrelierende Quellentexte sind auf den S. 88–94 vorangestellt, ebenfalls in englischer Übersetzung.

Bei der sehr eigenwilligen Vorgabe, studentische Übung zu updaten, übersieht Hammer völlig die im akademischen Unterricht bereits im ersten Semester zu erlernende Zitierweise; auch im angloamerikanischen Raum werden Quellen doch wohl ordentlich zitiert; dies gilt auch für Online-Quellen. Es hätte ihm auffallen müssen – was in Bayern jedem Heimatforscher gelingt –, dass die Freisinger Traditionen des »Cozroh-Codex« im Kooperationsprojekt »Freisinger Handschriften« des Bayerischen Hauptstaatsarchivs, also der Staatlichen Archive Bayern, mit der Bayerischen Staatsbibliothek (BSB), der Bayerischen Landesbibliothek Online (BLO) und dem Institut für Österreichische Geschichtsforschung als moderne Online-Edition neu bearbeitet, von der Rezensentin neu erschlossen und mit neuen Regesten versehen wurden, Link: <https://www.bayerische-landesbibliothek-online.de/cozroh> (25.05.2018).

Ferner enthält die Online-Edition des »Cozroh-Codex« auch eine umfängliche Bibliografie sowie Literaturhinweise auf der virtuellen Seite der Beschreibung der Handschrift auf Deutsch und auf Englisch; beides wäre zu benützen gewesen. Das alles fällt bei Hammer völlig weg. Warum?



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Auf der Seite von Brepols Publishers finden sich bei dem vom selben Autor 2012 publizierten Buch »From ducatus to regnum. Ruling Bavaria« folgende Angaben zu seiner Person: »Carl I. Hammer graduated from Amherst College (B. A.) and the University of Toronto (Ph.D.) and also studied at the universities of Munich, Chicago and Oxford. After a career in international business with Westinghouse and Daimler-Benz, he is now retired. He has published two other scholarly books on early-medieval Bavaria and numerous articles in academic journals in N. America and Europe. He lives in Pittsburgh.«

Hammer orientierte sich an englischsprachigen und anderen Werken zum Thema, die er ans Ende des Textteils seines Buches als »Part 3. Secondary References and Further Reading«, etwas willkürlich und ungeordnet zu seinen Ausführungen (ohne Fußnoten im Übrigen) zusammengestellt hat. Man gewinnt den Eindruck, dass hier ein Skriptum aus alter Studienzeit etwas aufgemotzt frischen Wind fangen und wirtschaftliche Konjunktur haben sollte. Aber entsteht so nicht für den englischsprachigen, akademischen Unterricht ein Niveauverlust, auch im internationalen Vergleich und Qualitätsranking? Die derzeitige Tendenz des Umschreibens und Umdenkens der mittelalterlichen Geschichte Europas auf dem Kontinent, vor allem der karolingischen und ottonisch-salischen Epochen, ins Englische soll hier nicht weiter angesprochen sein; es gibt beste Literatur auf Französisch, Deutsch, Italienisch oder Spanisch oder in den slawischen Sprachen.

Es fragt sich nur, ob auf der Basis von Studienarbeiten aus den 1970er Jahren an einer kanadischen Universität ein bayerisches Kulturdenkmal ersten Ranges zu Übungszwecken – nicht einmal auf Latein – popularisiert werden sollte? Natürlich sind die Ortsnamen der Quellentexte für das beigegebene Register den Regesten der Online-Edition entnommen, da diese bei der Bearbeitung durch die Rezensentin reflektiert und nach der bayerischen Gebietsreform aktualisiert sowie mit der Ortsdatenbank der BSB/BLO verlinkt wurden. Die Karte des »Huosiland« auf S. 243 weist die modernen Diözesangrenzen für Freising und Augsburg auf, die für das 8. und 9. Jahrhundert so natürlich nicht zutreffen. Ausgerechnet die beiden gut belegten Hauptorte der Huosi – Jesenwang und Landsberiet – fehlen bei den Eintragungen und wurden offenbar von Hammer übersehen.

Die moderne Karte ist vor allem für die von Hammer angenommene, fiktive Westgrenze der Diözese Freising zur Diözese Augsburg problematisch. Solches kommerzielle Machwerk sollte den Studierenden wohl nicht angeboten werden. Denn Studierende haben das Recht, an Originalen zu arbeiten und sollten die Online-Edition des »Cozroh-Codex« benützen und auf moderne Regesten zurückgreifen, auch im angloamerikanischen Raum. Für die Zeit der Karolinger bleibt das Latein die Sprache der Quellen, das bei Urkunden über Rechtsgeschäfte, die bekanntlich auf einer Formelsprache basieren, nicht schwer zu verstehen ist.

Für die Wissenschaft würde dieses, bestenfalls auf das Niveau einer mäßigen Masterarbeit einzustufende Buch im Eigenverlag des Verfassers keinen Nutzen bringen, denn der Ansatz ist verfehlt und berücksichtigt die einschlägigen Forschungsergebnisse nicht. Daher ist vor einer Verwendung im akademischen Unterricht eher zu warnen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Cordelia Hess, *The Absent Jews. Kurt Forstreuter and the Historiography of Medieval Prussia*, New York, Oxford (Berghahn) 2017, X–323 p., 2 maps, 1 tabl., ISBN 978-1-78533-492-4, GBP 85,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Arno Mentzel-Reuters, München

Insgesamt haben wir hier ein mit viel Mühe und auf gutem Quellenstudium basierendes Buch vor uns, dessen Ergebnisse dennoch spärlich sind, eben weil die Quellen keine Möglichkeit zu großen Schlussfolgerungen geben. Außerdem – und das wiegt schwer – ist das gesamte Unternehmen nicht von einem Wunsch nach besserem historischen Verstehen geprägt, sondern von dem Drang, den Historiker und Archivar Kurt Forstreuter (1897–1979) sowohl in seiner Biografie wie in seinen Forschungsergebnissen zu diskreditieren. In einem früheren Aufsatz hat Hess ihn bereits heftig angegriffen und als willigen Helfer bei Archivplünderung und Deportationen der jüdischen und polnischen Bevölkerung in den annektierten Ostgebieten bezeichnet¹. Im vorliegenden Buch geht sie immerhin bei der Verurteilung vorsichtiger vor; dafür werden jedoch als neuer Ansatz zwei Miszellen Forstreuters zur jüdischen Bevölkerung im mittelalterlichen Preußen ins Visier genommen, die dieser 1937–1938 veröffentlicht hat².

Hieraus erklärt sich die Zweiteilung des Buches oder, wie Hess es nennt, »two books in one«: Auf einen zeitgeschichtlichen Teil zu Forstreuters Biografie mit dem Fokus auf den ersten Kriegsjahren folgt ein zweiter Teil, der sich mit jüdischen Händlern und Konvertiten im Staatsgebiet des Deutschen Ordens befasst. Dieser zweite Teil, der eine unbedingt erforderliche und längst überfällige Revision der Forschung bringt, wäre, würde er für sich stehen, wirklich zu begrüßen, da er in einem dürftig belegten Bereich bislang unberücksichtigtes Quellenmaterial aufweist. Damit ist Forstreuters Ansatz vollkommen widerlegt und könnte als zeitgebundener Irrtum abgelegt werden. Die Verquickung mit der zeitgeschichtlichen Frage und der Eifer³, mit dem

¹ Cordelia Hess, »Some short business trips«. Kurt Forstreuter and the Looting of Archives in Poland and Lithuania, 1939–1942, in: *Yad Vashem Studies* 2014, S. 91–122. Eine ausführliche Entgegnung mit Quellenpublikation gibt Arno Mentzel-Reuters: NS-Archivschutz in Zichenau, in: *Preußenland N. F.* 6 (2015), S. 100–125.

² Kurt Forstreuter, Die ersten Juden in Ostpreußen, in: *Altpreußische Forschungen* 14 (1937), S. 42–48 (stark überarbeitete zweite Fassung: Die Juden im Deutschordenslande Preußen, in: *Wirkungen des Preußenlandes. Vierzig Beiträge*, Köln 1981, S. 270–280). Ders., Die Frage der Juden und Polen in Tolkemit, in: *Mitteilungen des Vereins für die Geschichte Ost- und Westpreußens* 13 (1938), S. 61–63.

³ Hess kann sich der Versuchung zur Diskriminierung nicht immer entziehen, auch wenn es mit plumper Geschichtsklitterung einhergeht, etwa wenn sie aus dem nationalromantischen Motto »Sanctus amor patriae dat animum«, das seit 1819 die Bände der *Monumenta Germaniae Historica* schmückt, direkte Bezüge zu Ernst Zitelmann herstellt, dem Generaldirektor der Preussischen Archive von 1936 bis 1945, der zu den gewissenlosesten Gefolgsleuten Hitlers zu zählen ist.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dies betrieben wird, entwertet diese Mühen, da am Ende keine wirklich belastbaren Anklagepunkte zutage treten.

Man muss Forstreuter weder bewundern noch persönlich schätzen, auch wenn seine Mitarbeiter im Göttinger Archivlager (wohin die Bestände des Königsberger Staatsarchivs nach 1945 verbracht worden waren) dies sicher nicht ohne Grund tun. Denn die katastrophale Niederlage von 1945 hat manche Wendung – in seltenen Fällen sogar Läuterung – hervorgebracht an Personen, die zuvor in die Verbrechen des kollektiven deutschen Größenwahns verstrickt waren. Der gebürtige Königsberger Hans Schneider wäre eine solche Person: bis 1945 Mitarbeiter im SS-Ahnenerbe, später unter neuem Namen als Hans Schwerte linksliberaler Rektor der RWTH Aachen Träger einer vorbildlichen Hochschulreform, als Germanist Erforscher der persönlichen Schuldverstrickung schlechthin (»Faust und das Faustische. Ein Kapitel deutscher Ideologie«, 1962). Klaus Leggewie hat diesen Fall in bewundernswerter Klarheit beleuchtet und in einem unbedingt lesenswerten Buch dargestellt⁴.

Was Hess aber nicht sieht oder nicht anerkennen will: Die Causa Forstreuter könnte ähnlich liegen wie jene von Schneider/Schwerte, auch wenn Forstreuter in seiner Nachkriegsexistenz sicher nicht als »linksliberal« einzustufen wäre. Das Hauptindiz für eine tiefere Verstrickung in nationalsozialistische Verbrechen ist Forstreuters Verbindung zur Publikationsstelle Berlin-Dahlem (PuSte), die zum Preußischen Staatsarchiv gehörte und vom Generaldirektor des Preußischen Staatsarchivs Albert Brackmann eingerichtet wurde. Ihr Name ist irreführend, weil sie weniger publizierte als Materialien zusammenstellte, die in den Generalplan Ost mündeten.

An der hier erstellten verbrecherischen »Denkschrift zur Eindeutschung Posens und Westpreußens und der damit zusammenhängenden Umsiedlungen« waren mit Theodor Schieder, Hermann Aubin und Walter Trillmich deutsche Historiker beteiligt, die auch nach 1945 eine bedeutende Rolle im Fach spielen konnten. Forstreuter gehörte aber ganz sicher nicht dazu. Hess kann ihm also nur einen Beitrag in der Zeitschrift »Jomsburg« vorhalten, die von der PuSte herausgegeben wurde. Ob Forstreuters 1937 ausgedrücktes Bedauern, nicht mehr für »Jomsburg« geliefert zu haben, echtes Bedauern ausdrückt oder den diplomatischen Versuch eines Rückziehers, wäre gründlicher zu prüfen, als es Hess S. 66f. erkennen lässt.

Wir können dennoch mutmaßen, dass Forstreuter den deutschen Größenphantasien, die in den Generalplan Ost mündeten, nicht so fern stand wie sein Königsberger Vorgesetzter Max Hein (1885–1940). Letzterer forderte 1933 schon nach der Machtergreifung für Deutsche und Polen »gutes Einvernehmen zusammen wohnender Nationen«⁵. Forstreuter hingegen hat – Hess geht befremdlicherweise recht achtlos über diesen Aufsatz hinweg – 1936 in ersten Jahrgang der Zeitschrift »Kyrios. Vierteljahresschrift für Kirchen- und Geistesgeschichte Osteuropas« über angebliche Pläne des Deutschen Ordens zur

⁴ Claus Leggewie, Von Schneider zu Schwerte. Das ungewöhnliche Leben eines Mannes, der aus der Geschichte lernen wollte, München 1998.

⁵ Max Hein, Ostpreußen, in: Albert Brackmann (Hg.), Deutschland und Polen. Beiträge zu ihren geschichtlichen Beziehungen, München, Berlin 1933, S. 123–134.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Eindeutschung Südosteuropas publiziert⁶. Insofern darf man, ja muss man aufschrecken, wenn derselbe Autor 1937 nachzuweisen sucht, der Deutsche Orden habe bereits 1309 alle Juden aus seinem Staatsgebiet ausgewiesen – was bis ins 16. Jahrhundert wirksam geblieben sei.

In beiden Aufsätzen werden keine zeitgeschichtlichen Postulate erhoben und niemand wird ernsthaft behaupten, Forstreuter habe bereits 1936/1937 gewusst, was Hitler oder der Kreis um Theodor Schieder planten. Aber Forstreuters Miszellen hätten nach 1939 durchaus als historische Legitimation der Verbrechen auf polnischem Territorium Verwendung finden können.

Dies geschah aber nicht, da andere Historiker weit radikaler vorpreschten. Forstreuters vergleichsweise bescheidene Karriere im Dritten Reich macht es unwahrscheinlich, dass er zu den fanatischen Anhängern der neuen Siedlungsraumpolitik gehörte, denn diesen standen das Reichssippenamt und das SS-Ahnenerbe offen. Seine von Hess minuziös, aber stets nach dem Grundsatz »in dubio contra reum«, nachgezeichneten Dienstreisen nach Posen, Plock und Kaunas zeigen ihn als möglicherweise willfährigen, aber nie enthusiastischen Archivar in einem von der Wehrmacht und der Gestapo verwüsteten Land, in dem er auftragsgemäß verwaiste Archivalien sicherstellt und dabei mehr von den Verbrechen sieht als (zumindest nach Himmlers Vorstellungen) die deutschen Bevölkerung sehen sollte. Am Ende, wieder in Königsberg, erleidet er einen vollkommenen Zusammenbruch (den Hess marginalisiert), wird zum Problem und dann nach Jugoslawien an die Front geschickt, wo er in Gefangenschaft gerät.

Das Lebensbild des Archivars und Historikers Forstreuter gibt also bis 1945 manches, was über Verstrickung und Irrtum der deutschen Intelligenzia nachdenken ließe; Forstreuter ist dabei, wie Schneider/Schwerte und viele andere – um es einmal grob zu formulieren – ein Underdog. Es gelingt Hess nicht, die Geschichte dieses letztlich Gescheiterten zu einem beklemmenden Portrait der NS-Zeit zu verdichten, sie bleibt in dem naiven Versuch stecken, ihm mehr nachzuweisen, als er begangen hat. Kurz: Alles, was Leggewie über Schwerte lesenswert macht, fehlt dieser Monografie.

Als sich Forstreuter 1936 der jüdischen Bevölkerung im mittelalterlichen Preußen zuwandte, war die allseits anerkannte Forschungsmeinung, dass es im Staat des Deutschen Ordens zwischen Danzig und Memel keine Juden gegeben hatte. Erst 1538, so gab es schon 1867 Heinrich Jolowicz vor, nahm das Herzogtum Preußen einige wenige jüdische Siedler auf. Als Grund für die Vakanz nimmt Forstreuter an, dass infolge einer 1309 erlassenen Landordnung alle Juden des Landes verwiesen worden seien. Die Quelle ist eine zu Beginn des 16. Jahrhunderts von dem als »Lügenmönch« beschimpften Chronisten Simon Grunau präsentierte »Landordnung« von 1309. Sie ist allerdings schon 1876 von Max Perlbach als Fälschung entlarvt worden: Grunau gibt den nur leicht veränderten Wortlaut der Landordnung von 1503 wieder, in die die Erwähnung von Juden auch noch interpoliert wurde⁷. Hess geht dem noch einmal akribisch nach (S. 154–164), kann aber trotz aller



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

⁶ Kurt Forstreuter, Der Deutsche Orden und Südosteuropa, in: Kyrios 1 (1936), S. 245–272.

⁷ Max Perlbach (ed.), Simon Grunau's preußische Chronik, Bd. 1, Leipzig 1876 (Die preußischen Geschichtsschreiber des 16. und 17. Jahrhunderts, 1), S. 474, Anm. 2.

Detailfreude keine neuen Ergebnisse präsentieren. Zwar zeigt sie, dass die falsche Landordnung im 16. Jahrhundert weit verbreitet war, kann aber keine plausible Erklärung liefern, was vor allem daran liegen dürfte, dass die so genannte »Danziger Chronistik«, zu der Grunau gehört, bis heute nicht zufriedenstellend entwirrt werden konnte.

Dass es mit einer Vertreibung 1309 nicht weit her gewesen sein kann, wäre bei gründlichem Literaturstudium also zu bemerken gewesen. Auch hat – was Forstreuter wie Hess entgangen ist – schon 1902 der Germanist Karl Helm darauf hingewiesen, dass die Vereinbarung zwischen dem Deutschen Orden und den preußischen Städten vom 23.10.1435 *nach alder gewonheit* allen Juden den Handel in Preußen untersagte – was ja irgendwie voraussetzt, dass ein solcher Handel zwischenzeitlich stattgefunden hat. Hess kehrt mit gutem Recht diesen Recess gegen Forstreuter und kann die Rahmenbedingungen zu dieser nur scheinbar singulären Beobachtung aufdecken: Der Städtetag sollte den »Ewigen Frieden« zwischen dem Orden und dem polnischen König bestätigen, der einen Schlussstrich unter den »Großen Krieg« und seine kleineren Folgekriege seit 1410 ziehen sollte.

Nach der Niederlage von Tannenberg hatte der Orden große Teile seines Gebietes an den polnischen König verloren, darunter Thorn und Danzig. Sie wurden ihm zwar zurückgegeben, aber Hess kann glaubhaft machen, dass sich die Städte in der Zwischenzeit im Sinne des Königs für jüdische, aber auch englische und polnische Händler geöffnet hatten (S. 242f.) Von da an lassen sich immer wieder Hinweise auf durchreisende Händler finden, die von polnischem Staatsgebiet in die Hansestädte Danzig und Königsberg ziehen und dabei ausgeraubt wurden.

Nicht ganz zu klären, aber signifikant, sind Danziger Ortsbezeichnungen wie die »Judengasse« in der Danziger Altstadt und ein »Judenberg« außerhalb der Stadtmauern (S. 249f.) Konkrete belastbare Quellen fehlen jedoch. Hess vermutet, dass die jüdischen Händler unter die gleichen abweisenden Bestimmungen fielen, die z. B. gegen britische Händler geltend gemacht wurden (S. 250), und verortet sie vor allem in »Altschottland«, einer ursprünglich für schottische Weber eingerichteten Freiheit außerhalb der Stadt. Nachweisen kann man dort Juden aber erst ab dem 18. Jahrhundert, wo sich die ehemalige Freiheit längst in ein reguläres Stadtviertel verwandelt hatte (S. 251).

Das Ergebnis der mühsamen Suche ist plausibel, wenngleich dürftig: Es hat zumindest ab dem 15. Jahrhundert jüdische Händler im Ordensstaat gegeben, allerdings spricht nichts dafür, dass es sich um eine größere Anzahl handelte, noch dass sie anders behandelt wurden als alle »fremden« Händler, also solche, die nicht aus dem Ordensstaat selbst, dem Reich oder einer Hansestadt kamen. An früherer Stelle konnte Hess Hinweise auf Konvertiten aufdecken (S. 194–199). Auch das ist überzeugend.

Leider lässt es Hess damit nicht bewenden und verirrt sich in literaturgeschichtliche Abgründe, wobei sie die einschlägige Fachliteratur manipulativ heranzieht. Gab es Antisemitismus im Deutschen Orden? Da die Satzungen und Verordnungen nichts hergeben, soll die so genannte »Deutschordensliteratur« befragt werden. Aus deren abertausend Versen tritt das Werk Heinrichs von Hesler hervor. Hess weist zu Recht darauf hin, dass sich Heinrich, ein Angehöriger des thüringischen niederen Adels (dessen Familie erst später in Kontakt zum Deutschen Orden trat) am Ende des 12. Jahrhunderts in seinen beiden gereimten Lehrdichtungen (einem Apokalypsenkommentar und einer



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Nachdichtung des »Evangelium Nicodemi« zu üblen antisemitischen Äußerungen hinreißen lässt. Nicht richtig ist jedoch, beide Dichtungen als »Deutschordensliteratur« zu vereinnahmen, auch wenn dies in der bis weit in die 1990er Jahre stagnierenden Forschung als ausgemacht galt. Inzwischen wissen wir: Es ist viel komplizierter⁸. Die »Apokalypse« ist, soweit hat Hess Recht, in drei repräsentativen Handschriften aus dem Ordensgebiet überliefert. Dass an dem monumentalen Gedicht aber nun ausgerechnet die immer wieder eingestreuten antisemitischen Verse bei den Ordensbrüdern auf Interesse stießen, ist nicht zu beweisen. Anders verhält es sich mit dem »Evangelium Nicodemi«. Es versteigt sich am Schluss zu einem regelrechten Sermo contra Iudeos, aber erstens es ist im Ordensstaat überhaupt nicht nachzuweisen und zweitens kürzen die meisten Handschriften diesen antisemitischen Schlusstraktat oder lassen ihn ganz weg. Für einen Antisemitismus in Preußen muss Heinrich von Hesler damit ausscheiden (und es bleibt ein Phänomen besonderer Art, dass nach der Rolle der beiden antisemitischen Dichtungen in Thüringen, wo sie hingehören, weder hier noch sonst gefragt wird). Hess spekuliert und irrt also, wenn sie sagt, das Werk des politisch einflusslosen Thüringers Heinrich von Hesler »constitutes a step from religious and theoretical to practical anti-Judaism on a discursive level and might well have served as an argument for the expulsion of Jews from Prussia or for a ban on their settlement« (S. 183).

Konkreter wird eine Legende, die der Ordenschronist Peter von Dusburg anführt (III 284, Hess S. 184 gibt die Stelle nicht an); der sterbende Komtur von Ragnit Henricus de Cunce soll im Jahr 1303 in einer Vision von einem disputierenden Juden aufgefordert worden sein, sich dem jüdischen Glauben anzuschließen, was er aber durch das Aufsagen des Glaubensbekenntnisses verweigert habe. Auch hier ist der konkrete Bezug vage. Der Verführungsversuch des Juden ist lächerlich (*Henrice audisti nunc, quia fides tua te salvum facere non potest, crede ergo fidem Judeorum*) und setzt nicht voraus, dass sich Juden in Preußen aufhielten (auch dieser Henricus stammte übrigens aus Thüringen) – sicher ist nur, dass hier die Macht des Glaubensbekenntnisses in der Todesstunde illustriert wird.

Ebenfalls nur Wunderepisode und ohne jede preußische Komponente ist eine Erzählung über die Konversion eines Juden in Toledo, die Peter von Dusburg in den »Incidentien« für 1232 berichtet. Man fragt sich bei der Lektüre, worauf Hess eigentlich hinaus will. All das steht, das muss man ihr zugestehen, »in a tradition of Christian polemical writing«, und selbst wenn wir gelten lassen, dass es dazu dient »to establish Judaism as a religion that is at least deemed worthy of a dialogue with Christianity« (S. 190): Was belegen diese Florilegien eigentlich anderes, als dass die Chroniken des Deutschen Ordens keine Ressentiments gegen Juden zeigen, eigentlich nicht einmal Interesse? Das gilt auch angesichts der Anrufung der Makkabäer als Vorbild des Ordens, die Hess aus der »Jüngerer Hochmeisterchronik« zitiert. Sie findet sich schon lange vorher in der Präambel zu den Statuten des Ordens und ist als biblischer Topos



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

⁸ Arno Mentzel-Reuters, Heinrich von Hesler – von Thüringen nach Preußen: Facetten deutschsprachiger Bibeldichtung 1250–1350, in: Thomas T. Müller (Hg.), Der deutsche Orden und Thüringen. Aspekte einer 800-jährigen Geschichte, Petersberg 2014 (Mühlhauser Museen. Forschungen und Studien, 4), S. 43–74.

in der christlichen Literatur ubiquitär. Einen Bezug zu den im Abendland lebenden zeitgenössischen Juden hat daraus niemand hergestellt⁹.

»Two books in one« – zumindest das erste davon darf als misslungen gelten. Trotz hoher Ambitionen bleibt die Causa Forstreuter in Unterstellungen stecken. Alternativ, wenn es denn um die ost- und westpreußische Landesforschung gehen sollte, wäre Erich Keyser mit seiner »ausgesprochen völkisch eingestellten Geschichtsauffassung«¹⁰ angreifbar, der 1950 trotz seiner Belastung die Historische Kommission für Ost- und Westpreußische Landesforschung neu ins Leben rief. Noch erfolgversprechender wäre eine gründliche Untersuchung der Publikationsstelle Berlin-Dahlem mit ihrem Geflecht von Historikern und Archivaren, die nur zu bereitwillig und ohne auch nur vor sich selbst Rechenschaft abzulegen dem Verbrechen des Generalplans Ost zuarbeiteten und in den meisten Fällen das Ende des Dritten Reichs ungestraft überstanden und in der Bundesrepublik zu neuem Ansehen kamen. Warum also Kurt Forstreuter? Die Autorin verrät es nicht. Dabei erreicht ihr Bannstrahl den Antipoden Forstreuter nicht einmal mehr – aber die Frühgeschichte der preußischen Juden, die wir der Autorin gerne danken würden, hätte in einem würdigeren Kontext als in einer Fehde voller Missgunst und Ressentiments entwickelt werden müssen. So mag man daraus eigentlich nicht zitieren.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand

⁹ Jean Dunbabin, The Maccabees as Exemplars in the Tenth and Eleventh Centuries, in: Katherine Walsh u. a. (Hg.), The Bible in the Medieval World. Essays in Memory of Beryl Smalley, Oxford 1985 (Studies in Church History. Subsidia, 4), S. 31–41.

¹⁰ Erich Keyser, Bevölkerungsgeschichte Deutschlands, Leipzig³1943, S. IV.

Michael Jones, Philippe Charon (éd.), Comptes du duché de Bretagne. Les comptes, inventaires et exécution des testaments ducaux, 1262–1352, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2017, 501 p., 30 ill. (Sources médiévales de l'histoire de Bretagne, 7), ISBN 978-2-7535-5138-1, EUR 39,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Vincent Launay, Rennes

Septième volume de la collection des »Sources médiévales de l'histoire de Bretagne«, les »Comptes du duché de Bretagne« édités par Michael Jones et Philippe Charon ont pour ambition de présenter, dans leur intégralité, tous les comptes du duché de Bretagne conservés entre 1260 et la guerre de Succession de Bretagne (1341–1364). S'inscrivant dans la lignée des travaux de Robert Fawtier, l'objectif fixé est largement atteint en rendant lisible des documents dont la complexité et l'éparpillement rendaient la consultation et l'analyse difficile.

Dans son introduction, Michael Jones rappelle l'existence d'éditions antérieures, toujours fragmentaires, à mettre au crédit des mauristes au XVIII^e siècle, et d'Arthur de La Borderie au siècle suivant, avant de pointer du doigt leurs nombreuses lacunes. Au cours du XX^e siècle, Barthélémy Pocquet du Haut-Jussé et Yves Renaudin ont apporté une précieuse contribution à l'édition de ces comptes. Toutefois, dans la mesure où les travaux de ce dernier ont été élaborés dans le cadre d'une thèse d'École des chartes, ils restent difficiles d'accès. Il est évident qu'une reprise complète de la documentation financière s'avérerait nécessaire. Malgré son caractère disparate, son analyse permet à Michael Jones d'aborder les différentes étapes qui amènent à une bureaucratisation des pratiques comptables, sans toutefois aller jusqu'à la création d'une chambre des comptes qui ne verra le jour que durant le règne de Jean IV (1364–1399).

Regrettant le manque de sources, il entreprend malgré tout une analyse du personnel ducal chargé des finances et des pratiques comptables mises en œuvre. Globalement, Michael Jones suggère que la création d'institutions financières dans le duché a suivi avec retard le schéma adopté par le pouvoir capétien. Enfin, après avoir présenté les sources de façon méthodique, l'éditeur rend compte avec précision des conventions d'édition adoptées, conformes à celles préconisées par l'École des chartes.

À la suite de l'introduction, des cartes apportent un regard territorial tout à fait stimulant. Ces outils, tirés en grande partie du dossier d'habilitation à diriger des recherches d'Yves Coativy¹, permettent de contextualiser les lieux du pouvoir ducal et l'organisation administrative du duché aux XIII^e et XIV^e siècles. D'autres documents (fac-similés d'extraits de comptes, gisants, sceaux ducaux ...) viennent utilement compléter le dossier.

Ce sont au total 39 comptes, dont 28 totalement inédits, qui font ici l'objet d'une édition soignée. Chaque compte est doté d'une mise



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Coativy, Yves, Servir le duc de Bretagne (1213-1342), Brest 2012.

en perspective et d'un tableau de la tradition. Les notes de bas de page permettent une identification aisée des acteurs cités, de préciser la chronologie et de rendre compte de l'état initial du texte restitué par l'éditeur. Dans un premier temps, les premiers comptes présentés sont composés de fragments rédigés en latin et datés entre 1262 et 1275, au cours du règne de Jean I^{er} (I à XVII). Malgré leur caractère fragmentaire, ils constituent un ensemble cohérent qui permet de mettre des noms sur de nombreux officiers ducaux et sur des lieux où le duc dispose de droits fiscaux. La suite est plus hétéroclite, entre inventaires de monnaies et de biens appartenant aux ducs Jean II et Jean III (XXI et XXXVII), comptes liés aux exécutions testamentaires de Jean I^{er} (XVIII) et Jean II (XXIII–XXXVI), créances et recettes dues à Jean II, entre 1300 et 1303 (XXII).

Les comptes dressés par Aubert de Baudement à l'occasion du voyage effectué en 1305 par le duc Jean II à Lyon pour assister au couronnement du pape Clément V avaient été édités séparément par Arthur de La Borderie. Michael Jones les réunit et redonne toute sa cohérence à un dossier célèbre dans la mesure où Jean II trouve la mort à cette occasion (XXII). Ce compte permet à l'éditeur de cartographier avec précision l'itinéraire suivi par le duc et son hôtel, de Suscinio jusqu'à Lyon, puis de sa dépouille, enterrée à Ploërmel (p. VII). Un compte daté de 1334–1347 vient rappeler que la vicomté de Limoges relève du duc de Bretagne (XXXVIII). Enfin, un dernier compte, établi pour les années 1348–1352 par Alain Guillemot, qui tient la seigneurie de Toffou au nom de Charles de Blois, livre un éclairage marquant sur la gestion de la forêt ducale (XXXIX).

Un tel ouvrage pourrait s'avérer d'un usage complexe. Les auteurs ont tenté d'y remédier, avec succès, en proposant un glossaire des termes rares et deux index, l'un des noms de lieux et de personnes, l'autre des matières.

Cette édition des «Comptes des ducs de Bretagne» s'avère donc indispensable à tout historien s'intéressant à la vie matérielle et aux institutions de la fin du Moyen Âge breton. Sa consultation doit être systématique pour qui veut enrichir sa recherche. Elle permet de dresser le tableau d'un pouvoir ducal qui se dote, peu à peu, d'instruments administratifs et financiers de plus en plus opérants. Elle offre également la possibilité d'observer avec une certaine finesse l'entourage ducal.

De plus cet ouvrage s'insère dans un champ de la recherche particulièrement dynamique, notamment pour la période couverte par l'édition proposée par Michael Jones. Il faut citer ici les récents travaux de Gaël Chenard sur la comptabilité capétienne au XIII^e siècle². L'édition proposée par Michael Jones et Philippe Charon offre donc la perspective de comparaisons fructueuses sur une période au cours de laquelle l'État capétien se structure et cherche à s'imposer aux principautés du royaume.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

² Voir, en dernier lieu: Gaël Chenard, *La comptabilité capétienne au XIII^e siècle*, dans: Thierry Pécourt (dir.), *De l'autel à l'écritoire. Genèse des comptabilités princières en Occident (XII^e-XIV^e siècle)*, Paris 2017, p. 347-368.

Philippe Josserand, Jerzy Pysiak (dir.), À la rencontre de l'Autre au Moyen Âge. In memoriam Jacques Le Goff. Actes des premières assises franco-polonaises d'histoire médiévale, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2017, 246 p. (enquêtes + documents, 58), ISBN 978-2-7535-5679-9, EUR 23,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gaëlle Bosseman, Paris

La parution de l'ouvrage «À la rencontre de l'Autre au Moyen Âge» fait suite aux premières Assises franco-polonaises qui avaient réuni à Paris en juin 2014 dix chercheurs français et polonais autour d'un thème choisi pour dialoguer avec les travaux de Jacques Le Goff, la rencontre de l'autre au Moyen Âge. Publié en hommage au grand médiéviste décédé peu avant la tenue de cette rencontre, le volume n'est pas une simple publication des actes de ces Assises mais un projet remanié, enrichi des contributions de plusieurs médiévistes du laboratoire CRHIA (université de Nantes) engagés dans une recherche sur l'altérité.

L'ouvrage se compose de dix contributions thématiques précédées de deux textes introductifs de Jean-Claude Schmitt. Couvrant un spectre large, du haut Moyen Âge au XVII^e siècle, les contributions permettent d'esquisser une histoire du rapport à l'autre dans le long Moyen Âge cher à Jacques Le Goff en confrontant divers lieux de rencontre – péninsule Ibérique, Italie, marges de l'Empire carolingien et ottonien, Empire byzantin et royaume bulgare, frontières de la chrétienté et, enfin, Afrique. Il s'agit également de faire dialoguer les méthodes et les pratiques de deux traditions historiographiques, française et polonaise, autour d'une thématique qui interroge plus que jamais les sociétés contemporaines.

Jean-Claude Schmitt rappelle à travers un hommage à Jacques Le Goff ce que les notions de l'autre et de l'altérité doivent à ce dernier pour qui l'autre fut d'abord une «affaire de méthode» (p. 13); il note également son rôle dans le développement des relations scientifiques franco-polonaises depuis 1958, dont il retrace l'histoire dans un deuxième texte. La première étude thématique du volume, celle d'Henrik Samsonowicz, présente de manière synthétique l'évolution des conditions de la rencontre de l'autre dans les sociétés médiévales. En adoptant une approche comparative, il s'agit de s'intéresser aux motivations qui ont présidé aux contacts et donc à la rencontre de l'autre et à la manière dont celui-ci apparaît désigné dans les sources. La contribution d'Annick Peters-Custot consacrée à la situation des Grecs de l'Italie méridionale byzantine poursuit à partir d'un cas précis la réflexion engagée sur la désignation de l'autre en partant de l'emploi paradoxal du terme *graecus* dans les sources italiennes. Annick Peters-Custot entreprend de préciser ce que recouvre l'appellation et d'en comprendre l'emploi soulignant au passage la nécessité de prendre en compte les logiques de ces sources, notamment polémiques ou idéologiques. Elle explore ainsi les liens entre altérité et identité, notion dont elle souligne en premier lieu la dimension problématique pour le médiéviste.

Deux contributions explorent la rencontre de l'autre dans les sociétés ibériques du haut Moyen Âge; Mateusz Wilk s'intéresse plus précisément



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

à la question de la figure de l'autre religieux, ici l'islam, dans les sources chrétiennes abordant la fin des temps en s'interrogeant sur son évolution dans les textes ibériques des VIII^e–IX^e siècles. En se concentrant sur la situation de Cordoue, capitale des Omeyyades en 756, Christine Mazzoli-Guintard propose quant à elle de »décentrer le regard en le tournant vers les marqueurs de l'altérité« dans un espace spécifique, celui de la ville, appréhendée dans le temps long des VIII^e–XIII^e siècles. Mettant en perspective l'altérité religieuse, l'auteure aborde la ville comme »l'espace d'expérience de l'autre«, étudiant la manière dont l'altérité est pensée et représentée d'abord à travers le lexique, puis dont elle s'exprime à l'égard du féminin, dans la topographie, et à partir de la langue.

Poursuivant l'interrogation autour de l'altérité religieuse, Roman Michałowski aborde le cas de la perception du paganisme depuis la perspective chrétienne à partir de plusieurs sources narratives carolingiennes et ottoniennes. La construction et les usages de l'image de l'autre sont à la suite analysés par Nicolas Drocourt à partir des sources diplomatiques byzantines du Moyen Âge central. Ce dernier montre comment dans les correspondances entre la chancellerie impériale et le tsar bulgare Syméon, Sarrasins et Perses sont à l'occasion donnés comme des modèles à suivre, dépassant l'opposition traditionnelle entre »Byzantins« et »Barbares«.

Les contributions de Philippe Josserand et John Tolan mettent également en valeur la nécessité de relire les relations à l'autre, en particulier l'autre religieux, et d'en souligner la complexité et les nuances: Philippe Josserand, en soulignant comment aux marges de la chrétienté latine les ordres militaires ont construit des relations complexes avec les populations locales tant dans la défense même de la frontière que dans les phases de négociation de paix ou de reconstruction et de colonisation; John Tolan, en montrant comment Mahomet et le Coran sont relus dans le contexte des polémiques chrétiennes de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne à la lumière de nouveaux rapprochements, loin de l'altérité radicale construite au Moyen Âge central. Ainsi, si le sentiment d'altérité demeure, une étude des rapports à l'autre met en lumière des pratiques et des discours bien éloignés de la simple confrontation animée par la haine religieuse ou raciale. Michał Tymowski fait apparaître des procédés de déconstruction de l'altérité similaires dans son étude de l'évolution des perceptions européennes des Africains depuis les premiers contacts avec les Africains dans les années 1430 au début du XVI^e siècle. Au fur et à mesure que les contacts se multiplient et que la connaissance de l'autre progresse, les représentations héritées des Anciens et l'image du Barbare font le pas à des perceptions nuancées et dynamiques, sources de questionnement sur la nature et la définition de la communauté humaine.

Enfin, Patrick Boucheron conclut le volume par une étude de la dialectique de l'autre et du familier au cœur des représentations des voyageurs médiévaux partis à la découverte du monde dans les derniers siècles du Moyen Âge. Reprenant une hypothèse de Jacques Le Goff auquel il rend un hommage appuyé, il examine à travers quelques exemples le devenir du rêve et du merveilleux face à la progression des explorations géographiques. Il montre également que pour le voyageur médiéval, »l'angoisse de l'altérité« (p. 222) était mise en tension avec la présence de cadres ou de repères familiers.

Au terme de ce volume, c'est toute la complexité de l'appréhension médiévale de l'altérité et des attitudes envers l'autre qui est présentée



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

au lecteur. En plaçant au cœur de leur réflexion la notion d'altérité, les assises renouaient avec une thématique de recherche ancienne dont l'actualité au regard des défis contemporains en justifiait la reprise. Grâce à l'effort de conceptualisation développé dans certaines contributions et à l'alternance d'études de cas précises et fouillées, cet ouvrage collectif donnera une idée claire de la manière dont les sociétés médiévales ont pu concevoir, créer et définir l'altérité à un moment où, comme l'écrit Jean-Claude Schmitt, nos sociétés contemporaines sont traversées par la question de plus en plus problématique du rapport à l'autre.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2018.2.48314](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48314)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jean-Loup Lemaitre (éd.), Les obituaires du chapitre cathédral Saint-Étienne de Limoges, Paris (Académie des inscriptions et belles-lettres) 2017, 512 p. (Recueil des historiens de la France. Obituaires. Série in-8, 16), ISBN 978-2-87754-350-7, EUR 50,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Franz Neiske, Münster

Wie kein zweiter französischer Historiker hat sich Jean-Loup Lemaitre in seinen Arbeiten um die Erschließung der mittelalterlichen Gedenküberlieferung verdient gemacht, wie sie in zahlreichen, vorrangig necrologischen Handschriften erhalten ist. Nach dem im europäischen Umkreis immer noch einzigartigen »Répertoire des documents nécrologiques français« aus dem Jahr 1980 hat Lemaitre in vielen Beiträgen einzelne Aspekte der Entstehung und Überlieferung dieser als schwierig geltenden Quellengattung herausgearbeitet.

Darüber hinaus ist es ihm gelungen, die zu Beginn des letzten Jahrhunderts im Rahmen des »Recueil des historiens de la France« initiierte Reihe der »Obituaires« in entscheidend besserer Editionsqualität wieder zum Leben zu erwecken. Deren ältere großformatige sechs Bände (1901/02, 1906, 1909, 1923, 1933, 1966) genügten kaum den Erfordernissen einer kritischen Erforschung, da die Totenbücher zumeist nur in knappen Auszügen (z. B. Würdenträger) abgedruckt wurden. Lemaitre konnte bereits 1985 mit »[Les documents nécrologiques de l'abbaye Saint-Pierre de Solignac](#)« den ersten Band einer nicht nur im Format neuen und qualitativ volleren Reihe publizieren, die dem verstärkten Interesse an den mittelalterlichen Gedenkquellen eine adäquate quellenkritische Basis liefert. Die Festschreibung neuer, dafür geeigneter Editionsriterien, die Lemaitre in Zusammenarbeit auch mit deutschen Spezialisten entwickelte, bildet die Grundlage dieses Corpus. Der hier zu besprechende 16. Band der Reihe wurde von Lemaitre selbst verantwortet.

Ausgangspunkt der Edition sind ein Domnecrolog des 13. und ein Einkunftsverzeichnis des 14. Jahrhunderts (beide original erhalten) sowie mehrere aus frühneuzeitlichen Abschriften rekonstruierte Memorialquellen, die der Herausgeber bereits in seinem »Répertoire« beschrieben hat (Répertoire, Nr. 2711–2721), und die hier in folgenden Abteilungen ediert werden:

1. Le martyrologe-obituaire (BNF ms. lat. 17116; BNF coll. Baluze 41). 2. L'obituaire du XIIIe siècle (AD de la Haute-Vienne, 3 G 511). 3. L'obituaire de 1308. Le »codex G« (AD de la Haute-Vienne, I SEM 13 [1]; BNF ms. lat. 9193). 4. Le »codex L« (Limoges, Bibl. francophone multimedia 12; AD de la Haute-Vienne, I SEM 13 [1]; BNF ms. lat. 9193; BNF coll. Baluze 41). 5. Le terrier de la baylie des anniversaires (AD de la Haute-Vienne, 3 G 512).

Die Handschriften werden S. 49–72 ausführlich beschrieben.

Der Band bietet mit dieser Auswahl erstmals über die Bischofslisten hinausgehende Vorarbeiten zu einer Prosopografie der Kathedrale von Limoges. Die gemeinsame Präsentation von Necrologien mit der Martyrologüberlieferung in der Edition ist sinnvoll, da die Kanoniker



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

– wie in vielen Institutionen üblich – die Namen der Verstorbenen in schon vorhandene Heiligenkalender eintrugen; durch diese »Ordnung der Memoria« erhielt der Gedenkeintrag an der Seite der Heiligen eine heilsversprechende Funktion. Der Gedenküberlieferung vorangestellt sind ein *mémoire* mit den in verschiedenen Epochen zum Domkapitel gehörenden Ämtern (S. 19–27) und ein Auszug aus den Statuten der Kathedrale mit den Abschnitten zum Totengedenken (S. 28–31). Die in der Edition benutzten traditionellen Bezeichnungen der einzelnen Quellen sind nicht sehr präzise gewählt, denn z. B. das sog. *obituaire* des 13. Jahrhunderts ist in Wirklichkeit auch ein Martyrolog-Necrolog oder zumindest ein Heiligenkalender mit necrologischen Ergänzungen.

Die Einträge (rund 1500) werden im gesamten Band fortlaufend gezählt und ermöglichen damit ein sinnvolles Verweissystem. Da die so präsentierte Memorialüberlieferung aber zum großen Teil aus parallelen Nennungen besteht und viele Verstorbene mit mehreren Stiftungen vertreten sind, bzw. Schenkungen von mehreren Personen vorgenommen wurden, ist die Anzahl der Personen im Ergebnis kleiner als die Anzahl der Einträge. Auch erscheint die Entscheidung, ob Heiligenfeste eine eigene Nummer erhalten, häufig willkürlich getroffen zu sein. Die Texte bezeugen vor allem ausführlich beschriebene Stiftungen zugunsten des Domkapitels, einige Vorschriften erstrecken sich über mehrere Druckseiten.

Der erfasste Personenkreis reicht über merowingische und karolingische Könige und Heinrich den Jüngeren (Plantagenêt) von England sowie Bischöfe und Kanoniker der Domkirche bis hin zu Adeligen der Umgebung von Limoges und Bürgern der Stadt selbst. Beziehungen zu anderen kirchlichen Institutionen werden kaum sichtbar. Vorrang haben immer die Stifter und Wohltäter des Kapitels, vor allem, wenn diese in der Kathedrale begraben wurden. In den Anmerkungen kann ein Großteil der Personen identifiziert werden; nicht immer wird ergänzend auf die parallelen Einträge in den anderen Editionsteilen verwiesen.

Die in den frühneuzeitlichen Kopien enthaltenen Bemerkungen zur chronologischen Einordnung der Namen der Originalhandschrift (*manua alia*, *manu recenti*, *carctere recenti*) werden übernommen und bei der Identifizierung berücksichtigt. Neben den Personen sind auch liturgische Bemerkungen und Anweisungen interpretiert. Diese erschließt zusammen mit anderen Sachbegriffen eine »Table des principales matières« (S. 491–507).

Ansatzweise werden in den identifizierenden Anmerkungen allgemeine prosopografische Überlegungen angestellt, aber eine zusammenfassende Interpretation des in den edierten Quellen kommemorierten Bestandes gibt es nicht. Wie auch in anderen hochmittelalterlichen Memorialquellen beschränkt sich die hier getroffene Auswahl auf herausragende, bekannte Persönlichkeiten und Wohltäter. So sind Childebert I. und Pippin II. vermerkt, aber nur wenige frühe Bischöfe von Limoges. Der überwiegende Teil der Kanoniker scheint nur deshalb eingetragen worden zu sein, weil mit ihren Namen Stiftungen verbunden waren.

Die im Anhang abgedruckte Liste (S. 407–426) der Bischöfe von Limoges mit dem Nachweis ihrer Präsenz in älteren handschriftlichen oder gedruckten Listenwerken kann als ein erster Schritt zur Analyse der im Hochmittelalter in der Kathedrale gepflegten Memorialtradition angesehen werden. Von den rund 35 zwischen dem 9. und 14. Jahrhundert nachzuweisenden Bischöfen der *cathedra Lemovicensis* sind



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

demnach 21 hier mit necrologischen Einträgen erwähnt. Nicht vermerkt sind in dieser Liste die als heilig verehrten Bischöfe von Limoges, deren Festtage nur die Martyrologüberlieferung nennt (z. B.: Asclepius, S. 78 und S. 101; Lupus, S. 85 und S. 347 [beide 7. Jahrhundert]; Cessator, S. 99 [8. Jahrhundert]). Ihre Namen erscheinen stattdessen, teils mit, teils ohne Identifizierung, im »Index hagiographique«. Die verdienstvolle Identifizierung der Personen wirkt durch solche Inkonsistenzen unsicher.

Kleinere Versehen schmälern nicht die immense Leistung dieser Editions kompilation. 16 Tafeln (S. 33–48) präsentieren Bilder und Pläne zur Baugeschichte der Kathedralkirche, Grabmonumente und Epitaphien sowie einige Seiten aus den publizierten Handschriften. Letztere ermöglichen den direkten Vergleich mit der Edition und zeigen z. B. Fehler bei der Wiedergabe der römischen Ziffern auf S. 137 (Tafel 13, zum 12. und 13. Mai). Der Eintrag von Guillermus Boerii, *magister in artibus* und *in utroque jure licentiat*, von 1465 (S. 222 f., Nr. 636) fällt auf durch die aus Urkunden bekannte Poenformel: *qui premissa hec ex libro deleverit [...] ejus nomen de liber viventium deleatur in eternum*. Er müsste im Register (S. 478) allerdings statt Saint-Sulpice-les-Feuilles (Haute-Vienne) richtig Saint-Sulpice-le-Donzeil (Creuse) zugeordnet werden (S. 223: *de sancto Sulpicio domicelli oriundus*).

Der schon erwähnte König Heinrich der Jüngere ist im Register in den in Limoges verwendeten Formen *Ahenricus* und *Henricus* zu finden, ohne dass die Schreibvarianten an dieser Stelle miteinander verknüpft werden. *Odo* verweist auf ein Lemma *Hodo*, das es nicht gibt. Die Lemmata *Anglia* oder *Francia* fehlen im Index der Personen und Orte. Belege zu den Königen tauchen zusammengefasst erst im Sachregister unter *rex* auf, ebenso wird erst dort unter *imperator* und *papa* auf die entsprechenden Amtsinhaber verwiesen.

Dem Herausgeber ist vor allem zu danken für die weitgehend als synoptische Edition anzusehende Zusammenfassung der unterschiedlichen prosopografischen Quellen aus Limoges. Sie bietet eine hervorragende Möglichkeit zur Untersuchung der personellen und sozialen Zusammensetzung des Domkapitels und seiner Förderer, vor allem im 13. und 14. Jahrhundert.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jozef Van Loon, Lo, Donk, Horst. Taalkunde als sleutel tot de vroege middeleeuwen, Leuven (Leuven University Press) 2017, XVIII–364 p. (Studies op het gebied van de Nederlandse taalkunde, 4), ISBN 978-90-7247-497-1, EUR 59,50.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Lauran Toorians, Loon op Zand

Jozef Van Loon is emeritus professor of the linguistics of German and Dutch at the University of Antwerp. He published a considerable number of books and articles on a wide variety of subjects related to the history of these languages, frequently in relation to onomastics. In the book under review he sets out to gain a better understanding of three place-name elements and to put this understanding to use in interpreting some early medieval historical sources concerning the Southern Netherlands.

The aim of the book is ambitious to say the least. Even though there is a long standing agreement on the general meaning of the words *lo* (»open space in a wood«), *donk* (»river dune, elevated place in a wet area«) and *horst* (»elevated place grown with trees or scrubs«), their etymologies and exact meaning as place-name elements is still debated. Van Loon not only sets out to put an end to these discussions, but attempts to show that his proposals solve historical problems as well. To my mind, he does not succeed. An elementary problem with this book is that the author sets out with a set of answers in his mind and works towards these. Interpretations which do not fit his ideas are set aside without much ado and what is a suggestion or a possibility on one page frequently appears as a fact on the next. Van Loon's use of sources and earlier publications is eclectic to say the least and he seems to rely on (out)dated literature far more than on recent work. It seems telling that he refers to publications from the 1950's as »recent«.

With regard to *lo* (Old High German *lôh*, Old English *lēah*) it is generally agreed that it is cognate with Latin *lucus* »open clearing, holy grove«. The Germanic forms had similar meanings and developed to mean »open ground« and (in English) »meadow«. In Old High German the religious meaning, although infrequently, still occurs but – as Green put it – »with the evidence of place-names it is [...] difficult to tell whether they refer to an earlier religious site«¹. Van Loon brushes aside this objection and poses »holy grove« as the basic, original meaning of *lo*. Thus, he contents, place-names containing this element must refer to pagan cult sites. The caveat as phrased by Green and the many questions raised by archaeologists and historians alike fall on deaf ears and with Tacitus in hands Van Loon proceeds to introduce Wodan (not mentioned by Tacitus) and other deities from both geographical and chronological removed sources to substantiate his point. From there we are led to the enigmatic place-name *Hereualdolugo*, mentioned in 745 as a place near Roksem (Western-



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Quote and paraphrase from Dennis Howard Green, *Language and History in the Early Germanic World* Cambridge, New York, NY; Oakleigh, Melbourne 1998, p. 26. This work is not referred to by Van Loon.

Flanders, Belgium). After a lengthy discussion Van Loon concludes that the place-name means *lucus* [open air sanctuary] of the Lord of Hosts' in which this »Lord« is supposed to have been Wodan. Later, Van Loon reasons, the site was Christianised.

It is fascinating to see how almost in passing Van Loon concludes that this toponym shows »Proto-Romance flexion«. This does not lead him to the obvious conclusion that in post-Roman and early medieval times the area may well have been Latin speaking. Immigrants introduced Germanic names, but may well have acculturated quickly to become speakers of late Latin, just like the Franks did in France (and like much later the Normans in Normandy acquired French). Revealing on this subject is the work by Peter Schrijver, another author Van Loon does not refer to².

The second part of the book is devoted to the place-name element *donk* (German *Dung*), which is contrasted with *horst*. These two elements appear to be similar in meaning (»elevation«) and occur in – on the whole – mutually exclusive areas. In fact, *donk* is the main subject of this section and despite the general acceptance of the meaning »river dune, natural elevation in a wet area« Van Loon disagrees and argues – to my mind unconvincing – that originally *donk* must have referred to a man-made, artificial island in a river-bed which »around 600–700« came to refer to noble dwellings. As with *lo* he generalises the more specific meaning to be the oldest one which is methodologically very *hazardoustodo*. It is obvious that where people settled on a river dune or a dry hillock in a wetland they may well have enlarged this »island« over time and strengthened its sides to prevent it from being washed away. This human activity does not make the »donk«, it only changes its physical appearance. Furthermore, his evidence for a meaning »noble dwelling« is far from waterproof.

A general problem with *donk* is that the word does not have a clear and generally accepted etymology. Because German *Dung* can also mean »half underground room«, with associations of »pit-house« (*Grubenhaus*) as well as *dungeon*, this has led several authors to understand *donk* not as »elevation«, but as »pit«. Van Loon seems to find it hard to make up his mind on this matter, even though he himself – again in passing – remarks that from the outside a pit-house with a turf roof appears as an elevation. The association with manure (*dung*) as already found with Tacitus can be understood if one considers that over a very long period walls and roofs could be plastered (daubed) with wet soil, clay, sand, animal dung and straw to make them wind- and watertight.

With his new interpretation of *donk* Van Loon sets out to tackle two historical problems: first the earliest history and geography of Ghent and second the same concerning the town of Lier (east of Antwerp). The whole discussion fills over two thirds of the book in which the argument gets lost in the details. When looking for other literature to come to grips with the historical geography of Ghent, which indeed is complex, it becomes clear again how selective Van Loon uses the work of his predecessors. One of the points the author wishes to make, is that early medieval saints' lives can be valuable sources of historical information. How this can be done has recently been shown in various publications, but again Van Loon in his enthusiasm appears to lose sight of the important *caveat* that saints'



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

² Peter Schrijver, *Language Contact and the Origins of the Germanic Languages*, London 2014.

lives inform us about the period in which they were written, which in most cases is not the time in which the particular saint lived³.

Details raise questions as well. An illustrative example is footnote 130 concerning the medieval name *Beila* for a forest in (probably) the present-day province Limburg in Belgium. Admitting that the recent toponymical dictionary »Vlaamse Gemeentenamen« (Brussels, Leuven 2010) does not agree, Van Loon links this name to the place-name *Bilzen* and further suggests a possible relation with »the Old Irish name for holy trees *bile*«. Why all of a sudden an Irish word might be of relevance here remains totally unexplained. Moreover, the etymology of *bile* is unclear and the meaning is »tree, tree-trunk« and in special contexts also »ancient and venerated tree«. Thus, the footnote is superfluous and misleading.

In this book Van Loon raises many interesting points which might lead to further research in all kinds of directions, be it linguistic, onomastic or historical. On the other hand, his answer driven approach forces the reader to question every suggestion and to constantly look for alternatives (what may be stimulating in itself). The eclectic way in which the author uses his material is aptly shown in the bibliography. Why, for instance, frequent reference to Vincent, »Toponymie de la France« (Brussels 1937) but not to more recent work on place-names in France? And why no reference to the important article by A. C. F. Koch, »Gent in de 9de en 10de eeuw. Enkele benaderingen« (reprinted in id., »Tussen Vlaanderen en Saksen« [Hilversum 1992])? Remarkable are the references to David Ellis Evans, »Gaulish Personal Names« (Oxford 1967) and Adalbert Bezzenberger, Whitley Stokes, »Wortschatz der keltischen Spracheinheit« (Göttingen 1894, reprint 1979) as the only sources for Old Irish and Celtic in general and to Karls Brugmann, Berthold Delbrück, »Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen« (Strasbourg 1897–1916) for (Proto-)Indo-European. These are monumental works in their kind, but not the most recent in disciplines which are as lively as any other.

³ Recent examples are Arnoud-Jan Bijsterveld, Odrada, Oda, Odulfus: de drie middeleeuwse heiligen van Noord-Brabant, in: John M. Goris (ed.), Heiligen in de Kempen, Turnhout 2001 (Publicaties van het Centrum voor de Studie van Land en Volk van de Kempen, 14), p. 9–31; various contributions in Arnoud-Jan Bijsterveld, Véronique Roelvink (ed.), Rondom Sint-Oedenrode. Macht, religie en cultuur in de Meierij, Woudrichem 2016; and Laurant Toorians, Communiquer met een heiligenleven: Lebuinus en de lezer, Madoc. Tijdschrift over de Middeleeuwen 26 (2012), p. 241–249.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Vito Loré, Geneviève Bühner-Thierry, Régine Le Jan (dir.),
Acquérir, prélever, contrôler. Les ressources en compétition
(400–1100), Turnhout (Brepols) 2017, 366 p., 2 ill. en n/b, 1 ill.
en coul. (Haut Moyen Âge, 25), ISBN 978-2-503-56959-8, EUR
75,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Nils Bock, Münster

Konkurrenz in mittelalterlichen Gesellschaften (400–1000): Diese Thematik steht im Mittelpunkt einer eng mit Régine Le Jan und Geneviève Bühner-Thierry (Université de Paris 1 – Panthéon-Sorbonne) verbundenen internationalen Tagungsreihe, die bereits zwei Sammelbände in der Reihe »Haut Moyen Âge« zu »Agôn, La compétition, Ve–XII^e siècle« (2012)¹ und »Compétition et sacré au haut Moyen Âge: entre médiation et exclusion« (2015)² hervorgebracht hat – der Band der zweiten Tagung in der Reihe zu »Genre et compétition dans les sociétés occidentales du haut Moyen Âge (IV^e–XI^e siècle)« ist für Juli 2018 angekündigt.

Nach den drei genannten Tagungen bietet der vorliegende Band die von Vito Loré, Geneviève Bühner-Thierry und Régine Le Jan herausgegebenen Ergebnisse des vierten Treffens innerhalb der Tagungsreihe, das 2013 in Rom unter Beteiligung französischer und italienischer Universitäten sowie Institute stattgefunden hat. Der Sammelband vereint italienische, französische und englische Beiträge, die sich im Spannungsfeld von materiellen Ressourcen und politischer Konkurrenz im Früh- und Hochmittelalter bewegen, wobei die Beiträge mit Nord- und Zentralitalien einen Schwerpunkt ausbilden, dann aber auch West- und Nordwesteuropa untersuchen und schließlich sogar das Königreich Norwegen berühren.

Die zentrale Überlegung der Tagung, nämlich die Bedeutung materieller Ressourcen in Konkurrenzsituationen in mittelalterlichen Gesellschaften, wird in der Einleitung von Vito Loré vorgestellt und weiter ausgeführt. So führen Konkurrenzsituationen entweder dazu, materielle Ressourcen zu mobilisieren oder diese Konstellationen durch die Knappheit bzw. das Fehlen materieller Ressourcen zu beeinflussen. In diesem Zusammenhang schlägt Vito Loré vor, neben den Entwicklungslinien der Konkurrenzsituation, nach dem Verhältnis zwischen der Verfügbarkeit materieller Ressourcen, Herkunft dieser Ressourcen und Formen der Konkurrenz zu fragen. Innerhalb dieser Situationen steht der Adel häufig im Mittelpunkt, wobei dieser Fokus nicht absichtlich gewählt ist, er häufig eine Frage der Überlieferungschance ist, weshalb auch andere Akteure in den Blick genommen werden. Mit Bezug auf Karl Polanyi fragt Loré gleichzeitig



Herausgegeben vom Deutschen
 Historischen Institut Paris | publiée
 par l'Institut historique allemand

¹ François Bougard, Régine Le Jan, Thomas Lienhard (Hg.), *Agôn. La compétition, Ve–XII^e siècle*, Turnhout 2012 (Haut Moyen Âge, 17).

² Philippe Depreux, François Bougard, Régine Le Jan (Hg.), *Compétition et sacré au haut Moyen Âge. Entre médiation et exclusion*, Turnhout 2015 (Haut Moyen Âge, 21).

nach kulturgestützten Formen der Mobilisierung, Verteilung und Kontrolle von Ressourcen.

Nun würde man die Vorstellung der ersten Sektion oder des ersten Kapitels erwarten. Aus unbekannten Gründen wurden die Sektionen der Tagung nicht in die Gliederung des Sammelbands zur besseren thematischen Erschließung der Beiträge übernommen³. Dies kann eigentlich nicht mit der geringen Anzahl jener Beiträge zu tun haben, die auf der Tagung zwar vorgetragen, jedoch nicht in den Sammelband aufgenommen wurden. Zur besseren Orientierung der Leserinnen bzw. Leser werden deshalb die ursprünglichen Sektionstitel eingefügt.

Die erste Sektion trug den Titel »Héritages« (Erbe) und wird im Sammelband durch zwei Beiträge repräsentiert. Cristina La Rocca und Ignazio Tantillo analysieren auf der Basis der »Variae« von Cassiodor die Konkurrenz um das Verfügungs- und Schutzrecht über familiäre Grabbeigaben zwischen herrschaftlichen und bischöflichen Autoritäten in der Regierungszeit des Ostgotenkönigs Theoderich. Rund 200 Jahre später unter dem Langobardenkönig Liutprand beobachtet Tiziana Lazzari die hinter der Gesetzgebung stehenden Konflikte um die Erbrechte von Frauen und kann die Dynamik der königlichen Gesetzgebung zeigen, mittels welcher der König die Erbrechte stärkte bzw. verschiedene Praktiken (unter anderem die Morgengabe) in der Weise regulierte, dass er der Konzentration von Besitz entgegenwirkte. Einen Schritt weiter geht Tiziana Lazzari, indem sie nachweist, wie die königliche Politik der folgenden Jahre durch das Zusammenspiel von Aktionen des Königs und Reaktionen der betroffenen Väter und Brüder beeinflusst wurde.

Es folgt die zweite Sektion »Pouvoir politique: les enjeux« (Politische Macht: die Streitgegenstände) mit vier Beiträgen. Familiären Besitz kennen wir bereits aus der ersten Sektion. Im Beitrag von Giuseppe Albertoni handelt es sich vorwiegend um Land- und Forstbesitz in den Alpen zwischen Südtirol und Slowenien, der lokalen Gemeinschaften gehörte und den sich Eliten aneignen wollten. Diese Auseinandersetzung vermag Giuseppe Albertoni anhand der sogenannten *libri traditionum* nachzuvollziehen. Dabei wird die dominierende Stellung von Klöstern und Bischöfen deutlich, die dadurch erklärt werden kann, dass sie sich sowohl um den Besitz bemühten als auch die Rolle von Vermittlern innerhalb der Rechtsgeschäfte übernahmen – eine Asymmetrie, die sie zu ihren Gunsten ausnutzten.

Im Zentrum des Beitrags von Matthias Hardt steht die Ausfuhr von Sklaven in muslimische und asiatische Reiche als Ressource für Einkommen und Edelmetalle slawischer Fürsten des Früh- und Hochmittelalters, die wiederum um die Ressourcen konkurrierten bzw. sie als Mittel im Machtkampf nutzten. Adrien Bayard führt den Leser bzw. die Leserin in die soziale Konkurrenzsituation und den politischen Machtkampf zwischen den lokalen Eliten der Auvergne des 9. und 10. Jahrhunderts ein. Den Hügelsiedlungen kommen dabei wichtige Rollen in der Ausübung von Herrschaft, der Akkumulation von Ressourcen und in der Darstellung sozialen Prestiges zu. Mit der Weber'schen Kategorie



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

³ Das Programm ist online einsehbar unter: <http://www.medieval-competition.eu/files/Programme%20Ressources%203-5%20octobre%202013.pdf> http://criham.labo.univ-poitiers.fr/wp-content/uploads/sites/85/2016/01/2013_coll_Ressources.pdf (05.02.2018).

der »Ständen« (sic) – hier liegt ein Fehler in der Übertragung aus der französischsprachigen Edition von Webers »Wirtschaft und Gesellschaft« vor – versucht Adrien Bayard die Beobachtungen konzeptuell zu verankern. Sicherlich wäre es sehr aufschlussreich gewesen, statt auf den Standesbegriff zurückzugreifen, der erstens stark auf die »Standesehre« abhebt und zweitens eine politische Konstitution voraussetzt, die im vorliegenden Fall sicherlich nicht zu beobachten ist, zu beschreiben, welche gemeinsamen Vorstellungen und Werte den mittels der Ressourcen dargestellten »Lebensstil« des Adels zwischen 800 und 900 ausmachen, das als Set vorausgesetzt, aber nicht weiter ausgeführt wird.

Es folgt der Beitrag von Lucie Malbos, die den Machtkampf zwischen König Olaf II. von Norwegen und Knut dem Großen um das norwegische Königreich behandelt. Es mag modern anmuten, dass Olaf versuchte, mittels der durch Kooperationen mit Mittelsmännern erreichten Mobilisierung bzw. Kontrolle von Ressourcen, insbesondere des Getreides, den Machtkampf für sich zu entscheiden. Allerdings fällt in diesem Zusammenhang die Kontrolle über die soziale Ressource der Gefolgschaft weit stärker ins Gewicht, über die Knut in viel größerem Maße verfügt und den Machtkampf somit auf politischem und militärischem Feld entscheiden kann.

Die dritte Sektion. »Le pouvoir politique: les règles« (Die politische Macht: die Regeln) schließt thematisch an die vorherige in der Weise an, dass nun nach den Regeln der politischen Macht gefragt wird. Mit dem sogenannten *aurum pagense* behandelt Jean-François Boyer eine Form von Fiskalgeld in den merowingischen Königreichen, das nicht mit Blick auf den Handel, wie in der Forschung zu lesen sei, sondern als Mittel der Steuererhebung und -eintreibung entworfen wurde. Durch seinen Einfluss auf das Fiskalsystem konditionierte es nicht nur die Regierungsführung und Machtausübung, sondern wurde auch zum Objekt eines Wettbewerbs um seine Kontrolle nicht nur durch die Könige, sondern auch auf einer subalternen Ebene durch lokale Gruppen und Individuen.

Im folgenden Beitrag wird um das Fiskalgut im Königreich von Italien in der Regierungszeit Hugos von Arles gestritten, da letzterer es zur Ausstattung seiner Gefolgsleute nutzte. Analysiert werden die Vorgänge von Giacomo Vignodelli, der das »Politicum quod appellatur Perpendicularum« des Atto von Vercelli gleichsam als Modell zur Analyse der genutzten Instrumente zur Kontrolle des Fiskalguts und des politischen Kontexts Oberitaliens im 10. Jahrhundert nutzt, das partiell durch die Karrieren zweier *fideles* des Hugo von Arles bestätigt wird.

Der Beitrag von Giovanna Bianchi und Simone M. Collavini versteht sich vor allem als Aufruf, Schriftquellen und materielle Quellen besser zu integrieren. Konkret geht es um die Überprüfung des historiografischen Modells der Etablierung der Grundherrschaft (*signoria rurale*) in der Toskana – auf die gleichzeitige Debatte in der französischsprachigen Forschung über die sogenannte *révolution féodale* verweisen die Autoren explizit. So können archäologische Befunde das Modell zwar in den Grundzügen bestätigen, aber die zeitliche Entwicklung der mit der Grundherrschaft verbundenen wirtschaftlichen Transformation muss modifiziert werden. Die Befunde können zeigen, dass bereits im 11. Jahrhundert die Produktionsweisen verändert wurden, bevor sich die Grundherrschaft etablieren konnte, die dann die Regeln der Produktion und Verteilung neu definierte.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Die vierte Sektion »Églises« zu Kirchen bildet den umfänglichsten Bereich. Auf den Bedeutungswandel von Burgen geht Alessio Fiore ein. Von 900 bis in die 1060er Jahre dienten sie dem Adel zur Kontrolle und Schutz ihres Landbesitzes. Im Zuge des Investiturstreits und der ausbrechenden Konflikte auf der italienischen Halbinsel ändert sich aber die Rolle der Burgen, die von Plätzen des Schutzes (*incastellamento*) zu Orten der Herrschaft und der Rechtsprechung über ländliche Gebiete werden. Die adlige Bannherrschaft (*seigneurie banale*) bedeutet in diesem Zusammenhang, dass ein Gebiet nicht physisch beherrscht werden muss, um auf Einnahmen aus weltlichem wie kirchlichem Gut aufgrund von Rechten Zugriff zu erhalten.

Die neue Einnahmensituation spiegelt sich im Ausbau der Burgen in Steinbauweise wider, was als äußeres Zeichen der neuen politischen und ökonomischen Rolle der Burgen gewertet werden kann, so Fiore. Im Folgenden stehen weniger die Ressourcen kirchlichen Gutes als die Institutionen selbst im Zentrum konkurrierender Ansprüche, welche die Ressourcen verwalten. Dabei handelt es sich um die Abteien Saint-Vaas in Arras und Sankt Servatius in Maastricht, deren Besitzgeschichte Horst Löfflein für die Zeit Karls III. des Einfältigen vorstellt. Im Fall von Saint-Vaast wurden die königlichen Ansprüche gegen Graf Balduin von Flandern verteidigt, der es auf den räumlich vorteilhaft verteilten Besitz der Abtei abgesehen hatte. Demgegenüber stellt Sankt Servatius von Maastricht ein Objekt dar, auf das Karl III. als Gunsterweis immer wieder zurückgriff, um Gefolgsleute anzuwerben und sie im Konkurrenzkampf mit seinen Rivalen an sich zu binden.

Den Wettbewerb um die Ressourcen von Kirchen und Abteien in der Toskana untersucht Marco Stoffella, wobei er vier Phasen unterscheidet: Ausweitung des Besitzes zwischen dem 8. und der zweiten Hälfte des 9. Jahrhunderts, erhöhter Wettbewerb um den Besitz der Institutionen, zunehmender Rückgang in den ersten Jahrzehnten des 10. Jahrhunderts, der sich im 10. und bis zum Beginn des 11. Jahrhunderts fortsetzt. Akteure des Wettbewerbs waren vor allem die Mitglieder des mittleren und höheren Adels, die sich um die Zuschreibung von kirchlichen Einkünften und Zehntzahlungen bemühten.

Auf welche Weise diese Besitzübertragung möglich war, vermag Marco Stoffella zu veranschaulichen, indem er nachweisen kann, dass häufig ein Bischof einen Pfarrer als Platzhalter einsetzte, der sogleich den Besitz der übertragenden Pfarrei ganz oder in Teilen an einen vom Bischof ausgewählten Adligen zu überschreiben hatte. Diesem institutionellen Besitzverlust stehen gleichzeitig einzelne Ausgleichsprozesse in Form von Renten oder gräflichen Stiftungen an geistliche Institutionen entgegen, die sich im 11. Jahrhundert fortsetzen.

Einem spezifischen Mittel des Besitzerwerbs im kirchlichen Kontext hat Émilie Kurdziel ihren Beitrag gewidmet. Auf der Überlieferungsbasis von vier Domkapiteln im nördlichen Italien kann sie zeigen, dass gefälschte Urkunden im 11. und 12. Jahrhundert nicht nur im Zuge der Kirchenreform und der politischen Veränderungen der Zeit, sondern auch im Kontext des Wettbewerbs zwischen kirchlichen Akteuren – dessen Existenz jedoch durch andere Quellen als die Urkunden selbst erschlossen werden muss – verstärkt genutzt wurden, um nicht nur einen Beweis des legalen Anspruchs zu führen, sondern auch den Gegner in der weiteren Auseinandersetzung unter Druck zu setzen. Wurden die Fälschungen nicht rechtzeitig erkannt und konnten Rechtsansprüche darauf aufgebaut werden, spielte die Zeit eher zugunsten der Fälscher,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

da sich die Bestätigungen ihrer gefälschten Texte im Verlauf des 12. und 13. Jahrhunderts akkumulierten und sie ihnen in der Sache damit Recht gaben. Von der normativen Ebene der Urkunden führt Thomas Kohl im letzten Beitrag der Sektion in die »narrativen Figuren« ein, welche die um Landbesitz und Rechte im Anjou des 11. Jahrhunderts konkurrierenden Klöster nutzten. Hier unterscheidet Kohl zwischen den Figuren des Vertragsarguments, des Lehnsarguments, des Arguments des Kirchengutes und des Arguments der bischöflichen Kontrolle, die genutzt wurden, um geistliche oder weltliche Entscheidungsträger vom jeweiligen Rechtsanspruch zu überzeugen. Ihre Übernahme in die urkundlichen *narrationes* ist vor diesem Hintergrund sicherlich kein Zufall. Äußert sich die Auseinandersetzung um Ressourcen durch konkurrierende Narrative, sichern neugefundene Narrative jenen Zustand ab, der durch eine Einigung in dem Streit gefunden wurde.

Die letzten beiden Beiträge des Sammelbandes standen während der Tagung unter der Überschrift »Échanges« (Austausch/Handel). Christopher Loveluck als Spezialist für die Archäologie von Häfen und Küstenlandschaften des Frühmittelalters kann zeigen, dass nicht nur der in den meisten vorherigen Beiträgen vertretene Adel, sondern auch die Landbevölkerung durch den frühmittelalterlichen Seehandel, bspw. mit Salz, große Mengen an beweglichen Besitz und Wertgegenstände akkumulieren konnte, welche die Basis für eine eigene Dynamik des ökonomischen und sozialen Wettbewerbs innerhalb der Landbevölkerung darstellte. Ähnliches lässt sich für die Schicht der Händler in den größeren Küstenemporien beobachten, die sich erst ab der Mitte des 10. Jahrhunderts von der materiellen Kultur beweglicher Wertgegenstände abwandte, um in einen Wettbewerb mit den unteren Rängen des landbesitzenden Adels einzutreten, mit denen sich die Händler ab dem 11. Jahrhundert eine aktive Konkurrenz leisteten.

Schließlich widmet sich Alessia Rovellie der Rolle des Geldes in politischen Konkurrenzsituationen des Frühmittelalters. Dabei bietet sie in einem großen chronologischen und geografischen Bogen einen Überblick über die Münzprägungen auf der italienischen Halbinsel. Geleitet wird sie von der Frage, welche Faktoren die Quantitäten und Qualitäten der Prägung sowie ihre epigrafische und ikonografische Ausgestaltung beeinflusst haben. Anhand ausgewählter Kontexte von Tributzahlungen, militärischen Ausgaben sowie politischer und wirtschaftlicher Konkurrenz weist sie auf die hohe Funktionalität von Geld als materiellem und kommunikativem Medium in Situationen von Konkurrenz und *coopétition* hin⁴.

Die Zusammenfassung des Bandes wurde von Laurent Feller, Spezialist für die mittelalterliche Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, verfasst. Darin weist Feller auf den anthropologischen Ansatz der Beiträge hin, die (trotz einer der Wirtschaftsgeschichte nahestehenden Wortwahl der Herausgeber) den Begriff »Ressourcen« nicht in einer ökonomischen Lesart *stricto sensu* gebraucht haben. Es geht gerade nicht um Handel, Arbeit oder ökonomische Werte. Die behandelten



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand

⁴ Zu diesem Konzept wurde 2015 die fünfte Veranstaltung innerhalb des zuvor genannten Tagungszyklus organisiert. Siehe das Programm online unter: https://lamop.univ-paris1.fr/fileadmin/lamop/colloque_2015/rivaliser_cooperer_mars_2015.pdf https://lamop.univ-paris1.fr/fileadmin/lamop/colloque_2015/rivaliser_cooperer_mars_2015.pdf (05.02.2018).

Ressourcen sind zunächst materieller, dann aber auch symbolischer, religiöser und politischer Art. Sichtbar werden sie, weil sie zu Macht und Herrschaft beitragen. Vor diesem Hintergrund erscheint es Feller bedauerlich, dass die Rolle des Krieges in Prozessen des Erwerbs, der Erhebung und der Kontrolle von Ressourcen nicht stärker hervorgehoben bzw. untersucht wurde.

Nach diesen einführenden Bemerkungen nimmt Feller eine Einordnung der Beiträge in vier Themenbereiche vor, die er wie folgt benennt: »1. L'inscription des transactions, la mémoire, l'histoire« (Gedächtnis und Geschichte); »2. Biens symboliques et biens sacrés« (Symbolische und heilige Güter); »3. Échange marchand, échange non marchand et coopération« (Marktförmiger und nichtmarktförmiger Austausch sowie Kooperation); »4. Monnaies et moyens de paiement« (Geld und Zahlungsmittel); »5. Compétitions pour le territoire et transformations sociales« (Konkurrenz um Land und soziale Transformationen). In diesen neuen Anordnungen erhalten die Ergebnisse der Beiträge nicht nur eine neue konzeptuelle Ausrichtung, sondern werden mit Blick auf bestehende Forschungsdebatten synchronisiert, sodass die Ergebnisse die Debatten erneut zu befeuern vermögen, so z. B. *la mutation féodale*, *incastellamento*. Schließlich weist Feller auf das heuristische Potenzial des von den Herausgebern vorgestellten Konzepts des »Wettbewerbs« (*compétition*) hin, das zum einen den Blick auf seine Formen in mittelalterlichen Gesellschaften und die im Zentrum stehenden Objekte öffnet und zum anderen die Frage nach seinen Antonymen (Kooperation) oder alternativen Lösungen (*coopétition*) stellt (S. 348).

Abschließend bleibt zu sagen, dass man den Sammelband mit großem Gewinn liest. Das mag vor allem daran liegen, dass mit dem Konzept »Konkurrenz« nach Gewinnern und Verlierern in Auseinandersetzungen um Ressourcen gefragt wird, um die es doch eigentlich kaum Konkurrenz und vor allem nicht in dieser Form geben dürfte. Würde man doch nach hergebrachter Sicht denken, dass normative Ordnungen, wie das »Lehnswesen« oder herrschliche Gunst, den Großteil der Erwerbs- und Tauschtransaktionen bestimmen sollten. Dieses Bild wurde erst in jüngerer Zeit von der Forschung revidiert, die auf ganz unterschiedliche Transaktionsarten und ihre flexible Handhabung durch die Zeitgenossen des Früh- und Hochmittelalters hinwies⁵.

Das internationale Forschungsprogramm »Les élites au haut Moyen Âge«, mit dem der vorliegende Sammelband personell verbunden ist, hat für diese neue Sichtweise entscheidende Grundlagen gelegt. Die Beiträge des Bandes haben es wiederum geschafft, die durch Konkurrenz in Gang gekommenen Prozesse in verschiedenen Kontexten zu identifizieren und sehr unterschiedliche Praktiken (Erbschaft, Schenkung, Leihe, Fälschung, Erwerb, Vermittlung, Tausch) in ihren Dynamiken zu beschreiben. Diese Situationen allein auf das Konzept der Konkurrenz zu verengen, wurde durch die Übernahme der drei Modi von Konkurrenz, Kooperation und *coopétition* vermieden.

Gleichzeitig kommen diese Auseinandersetzungen nicht ohne kooperative Strukturen aus, in die die Akteure eingebunden sind – Familie, Kirche, Hof. Das Verhältnis zwischen den die



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

⁵ Siehe den Überblick bei Steffen Patzold, *Das Lehnswesen, München 2012* (Beck'sche Reihe, 2745. C. H. Beck Wissen).

Konkurrenzsituationen umgebenen Strukturen und den Konventionen, welche die Situationen absichern, aber auch befeuern, erscheint wesentlich, um die Handlungsmodi nicht als immer vorhanden, sondern als historisches Phänomen zu erfassen. Gerade Macht, Prestige und Respekt, die vielen Beiträgen zugrunde liegen, sind ja nur in sozialen Beziehungen realisierbar und bedürfen einer kontinuierlichen Beziehungsarbeit, welche die ebenfalls deutlich hervortretende kontinuierliche Suche nach und die ständigen Auseinandersetzungen um Ressourcen erklären kann.

Kann aber der schon von Weber festgestellte Drang der sozialen Eliten nach Gütern, insbesondere Luxusgütern, als »eminentes Machinstrument zur Behauptung der Herrenstellung« schnell zum sozialen und ökonomischen »Amoklauf« werden⁶, so ist mit Feller darauf hinzuweisen, dass die Konkurrenz nur in den seltensten Fällen die vollständige Vernichtung des Gegners in Konkurrenzsituationen zur Folge hatte, da diese durch Spielregeln abgesichert waren (S. 346).

Mit dem der französischen Forschung inhärenten weiten Blickwinkel auf Besitz nicht nur als Ausdruck eines Rechtssystems, sondern als Indikator für sozialen Wandel hat der Sammelband ein dynamisches und komplexes Bild von Erwerb- und Besitzverhältnissen des Früh- und Hochmittelalters gezeichnet, das sehr gut in das aktuelle Bild der Forschung passt und die Sicht unterstützt, wonach die im 12. Jahrhundert entstehenden Ordnungsvorstellungen eine Möglichkeit boten, die komplexen Besitzverhältnisse der Zeit zu systematisieren⁷.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

⁶ Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriß der verstehenden Soziologie*, 5. rev. Aufl., Tübingen 1972, S. 651.

⁷ Siehe den Überblick bei Patzold, *Das Lehnswesen* (wie Anm. 5), S. 91–94.

Julia McClure, *The Franciscan Invention of the New World*, Basingstoke, Hampshire (Palgrave Macmillan) 2017, XIV–229 p. (The New Middle Ages), ISBN 978-3-319-43022-5, EUR 96,29.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Patrick Gautier Dalché, Paris

L'historiographie a depuis longtemps noté le rôle des Mineurs dans l'appropriation du Nouveau Monde. Le but de cet ambitieux petit ouvrage est de montrer que les stratégies de violence et de domination qui ont présidé à ce processus ne sont pas propres à l'époque moderne, mais trouvent leurs racines dans le Moyen Âge, et qu'elles sont associées à des »constructions symboliques« justifiant la conquête. En cinq chapitres touchant des aspects différents de la réflexion des franciscains sur le monde, de l'histoire de l'ordre et de sa présence en Amérique, l'auteur s'attache à démontrer une évidence souvent mal perçue du fait du découpage en périodes chronologiques entraînant des spécialisations simplificatrices.

Le chapitre second (il n'y a pas de chapitre premier) examine la façon dont la doctrine franciscaine de la pauvreté aboutit à la création d'une »philosophie de l'espace particulière«; les disputes médiévales sur ce point sont interprétées comme des conflits ayant pour objet le contrôle de l'identité de l'espace. Ces dernières notions - elles abondent dans l'ouvrage - sont justifiées selon l'auteur parce que les débats questionnent ce qui est réel en ce monde: les faits (l'usage ou le non usage des biens), ou bien les droits (la propriété qui en légitime l'usage)? L'auteur opine que ces disputes ont permis aux franciscains de justifier la prise de possession d'une contrée dont les populations ne connaissaient pas ces droits.

Le chapitre suivant pose la façon particulière »in which they knew the world« avant leur intervention dans le Nouveau Monde. Les franciscains voyagent; de plus, ethnographes avant la lettre, ils s'intéressent aux peuples, comme Plan Carpin et Rubrouck cherchant à connaître les mœurs des Mongols – le second envoyé en mission de renseignement par un souverain. Ils ont donc »joué un rôle important dans l'histoire de l'imagination spatiale«. Sans doute – comme d'autres; mais il est bizarre de présenter ces personnages comme le »premier groupe« qui ait forgé des stratégies pour entrer en contact avec les non-chrétiens. Comme le montre l'œuvre de Roger Bacon, ces intérêts géographiques et ethnographiques sont mis au service d'une vision spirituelle du monde qui mobilise aussi des disciplines controversées, telle l'astrologie. En quoi y a-t-il là une »philosophie de l'espace«? Il existe probablement une perception de l'espace et des réalités matérielles (parmi lesquelles les processus économiques, absents du champ de l'auteur) propre aux Mineurs, mais l'auteur n'a pas utilisé les travaux souvent français et italiens qui auraient permis de dépasser les idées générales.

Les franciscains ont participé à la colonisation des Canaries à partir du début du XV^e siècle, »chapitre nouveau du rapport entre connaissance, espace et pouvoir« qui préfigure la conquête du Nouveau Monde non seulement dans les faits mais aussi par la formation d'un nouveau genre littéraire: le récit de »découverte« qui offre un paradigme propre à être utilisé pour toute nouvelle prise de possession d'un espace. Est



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

cité à ce sujet le «Libro del conocimiento de todos los reynos [...]» que l'auteur continue d'attribuer à un franciscain alors que c'est l'œuvre d'un héraut d'armes, sans tenir compte en outre du fait que le texte ne décrit pas un voyage réel, mais un itinéraire fictif élaboré à partir d'une carte marine¹. Cette «connaissance globale» ne pose pas de frontière entre science, religion et observation empirique. Certes, mais en quoi ces caractéristiques propres à toutes les productions médiévales distinguent-elles les Mineurs?

Les chapitres quatrième et cinquième poursuivent le récit de l'installation franciscaine dans les îles de l'Atlantique, sur les côtes qui le bordent, notamment en Espagne où Colomb reçut le soutien des franciscains de La Rabida, puis en Amérique. Une certaine tendance à la surinterprétation se révèle souvent. Ainsi, que certains frères aient été obligés de filer des tissus pour ne pas aller nus et de manger des serpents pour ne pas mourir de faim «relierait les voyages franciscains aux temps bibliques, devenant plus proches de l'âge de l'innocence» (p. 98): mangeait-on du serpent au paradis? Plus sérieusement, l'auteur s'interroge sur le rôle des franciscains dans la «colonialité», terme désignant non seulement le processus même de l'appropriation par les Européens, mais encore la formation d'une «subjectivité coloniale» entraînant le contrôle de l'identité et de la mémoire des populations.

C'est là que naît selon l'auteur le «paradoxe franciscain»: leur participation à la domination provient de leurs propres pratiques spirituelles marquées par la «violence» à l'égard de leur propre corps qui légitimerait la violence envers les populations. On trouve un utile tableau des opérations menées par les franciscains pour forger un monde nouveau: rédaction de textes descriptifs et historiques destinés à influencer la vision des Amériques, comme les œuvres de Diego de Landa; systèmes d'éducation imposés aux populations; apprentissage des langues afin de christianiser; contribution à l'Inquisition et anéantissement des pratiques religieuses des populations.

La présence franciscaine dans le Nouveau Monde est enfin caractérisée par une vision eschatologique provenant, là encore, du Moyen Âge. Les écrits de Joachim de Fiore, très commentés dans l'ordre, furent interprétés comme l'annonce du royaume millénariste que la conquête donna l'occasion de créer. Les *virī spirituales* de Joachim (parfois appelés *spirituali* par l'auteur) sont évidemment pour eux des Mineurs, François est le nouveau Christ et les premiers missionnaires aux Amériques sont de nouveaux apôtres. Ainsi, selon Ubertino da Casale interprété par l'auteur, ils seraient historiquement destinés à contrôler le monde par la pauvreté évangélique.

Fruit d'un travail notable, comme le montre l'abondante bibliographie (malgré les manques qui ont été signalés), cet ouvrage n'évite ni les généralités, ni les répétitions (les mêmes phrases, ou à peu près, sont souvent reproduites à quelques lignes ou pages d'intervalle, par exemple p. 171 et 172), ni les erreurs de transcription dans les rares termes latins cités. Il prend l'aspect fastidieux d'un catalogue des opinions d'historiens

¹ L'édition récente n'est pas connue: María Jesús Lacarra, María del Carmen Lacarra Ducay, Alberto Montaner (éd.), *Libro del conocimiento de todos los reynos et tierras et señoríos que son por el mundo, et de las señales et armas que han, edición facsimilar del manuscrito Z* (Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Cod. hisp. 150), Saragossa 1999.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

contemporains, alors que les documents originaux ne sont pas donnés (par exemple, p. 95). Les textes latins sont toujours cités en traduction, sans que le lecteur puisse vérifier sur l'original. L'auteur semble avoir voulu confirmer quelques lignes très générales d'un philosophe français notoire dans les universités du monde anglophone sur les rapports supposés (du moins sous cette forme simpliste) entre connaissance, espace et pouvoir; ces lignes sont citées en introduction et en conclusion, et l'idée est fréquemment répétée dans le cours du livre, sans toutefois que la démonstration soit faite de façon totalement satisfaisante: le choix d'une telle méthode ne paraît pas adapté.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48318](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48318)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Georg Mölich, Norbert Nußbaum, Harald Wolter-von dem Knesebeck (Hg.), Die Zisterzienser im Mittelalter, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2017, 393 S., 135 Abb., ISBN 978-3-412-50718-3, EUR 50,00; LVR-LandesMuseum Bonn (Hg.), Die Zisterzienser. Das Europa der Klöster. Begleitbuch zur Ausstellung »Die Zisterzienser – Das Europa der Klöster«. LVR-LandesMuseum Bonn 29. Juni 2017 bis 28. Januar 2018, Stuttgart (Konrad Theiss Verlag) 2017, 368 S., 380 Abb., ISBN 978-3-8062-3492-3, EUR 29,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Björn Gebert, Weimar

Beinahe 40 Jahre nach der letzten großen Zisterzienserausstellung (Aachen 1980) zeigte nun das LVR-LandesMuseum Bonn vom 29. Juni 2017 bis zum 28. Januar 2018 »Die Zisterzienser – Das Europa der Klöster« (vgl. die Ausstellungsbesprechung von Hanne Griefsmann: <https://mittelalter.hypotheses.org/12201>, 25.05.2018). Neben einem Kinderheft und Begleitbooklet, die beide aktuell noch über die Homepage (http://www.landesmuseum-bonn.lvr.de/de/ausstellungen/die_zisterzienser/die_zisterzienser.html, 25.05.2018) kostenfrei digital verfügbar sind, erschienen ein Ausstellungskatalog und ein Aufsatzband, die es hier beide zu besprechen gilt.

Obgleich äußerlich nicht miteinander in Beziehung gesetzt und auch bei verschiedenen Verlagen erschienen, sind beide Bücher inhaltlich stark miteinander verbunden. So weisen die jeweiligen Einleitungen starke Parallelen zueinander auf und stammen auch von fast identischen Verfassern, nämlich den Herausgebern des Aufsatzbandes, die gleichzeitig die Ausstellung kuratierten und mit Lothar Altringer als viertem Kurator auch den Katalogband einleiteten. Sechs Autoren lieferten Aufsätze für beide Bände, wobei Gert Melvilles Beitrag in beiden Bänden identisch ist.

Der Aufsatzband geht auf ein Kölner Kolloquium im November 2015 zurück und ist damit erfreulich zügig nach den dort gehaltenen Vorträgen erschienen. Er umfasst nach der Einleitung 18 Beiträge, die in fünf Rubriken gegliedert sind.

Im ersten Teil »Schulen des Herrn« – Erfolgsgeschichten einer Idee?« stellt Gert Melville zunächst die Frage nach dem Erfolg der Zisterzienser. Die Antwort liegt nach ihm in der Kombination von der Berufung auf die als Norm monastischen Lebens etablierte Benediktsregel und der Inanspruchnahme der Gewissensfreiheit mit der Schaffung eines innovativen Organisationssystems bei prospektiv gesetztem und ständig fortgeschriebenem Eigenrecht. Hinzu kommt ein personales Moment durch den Charismatiker Bernhard von Clairvaux, das Melville als notwendig für die Verstetigung der »transpersonale[n] Rationalität der Ordenssatzung« (S. 26) ansieht. Die Frage nach der erfolgreichen Wahrung der Identität der ersten Zisterzienser in einem mit der Zeit europaweit agierenden Orden mit Hunderten von Klöstern, der Jörg Oberste im Folgenden nachgeht, indem er etwa die Weiterentwicklung des zentralen »Verfassungstextes« bis zur *Carta Caritatis posterior*



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

und Konflikte zwischen dem Abt von Cîteaux und den Primaräbten untersucht, beantwortet er schließlich mit dem Verweis auf eine flexible und effiziente Organisation und eine »aktive Erinnerungspolitik« (S. 41) an die Anfänge und die Gründerväter. Maximilian Sternberg widmet sich der Rezeption zisterziensischer Klosterbauten hauptsächlich im Bauhaus und bei Le Corbusier und entlarvt das »Bild der Zisterzienser als Vorreiter der Moderne« (S. 60) als Mythos des vergangenen Jahrhunderts, der mit der Konzentration auf das Kontemplative die vielfältigen Interaktionen mit der Welt weitgehend ausklammerte, obwohl diese für die Funktionalität der Architektur von großer Bedeutung waren.

Matthias Untermann eröffnet den zweiten Teil »Manifestationen in Architektur und Bildlichkeit« mit einem Beitrag zur *forma ordinis* und belegt anhand der Beispiele Maulbronn, Bronnbach und Otterberg eine gewisse Experimentierfreudigkeit mit neuen Bautypen schon bald nach einem von konventionellen Formen geprägten Baubeginn – mit dem Ziel, Raum für eine steigende Zahl von Nebenaltären zu gewinnen. Kristin Dohmen zeigt an den Beispielen Hoven, Bürvenich, Eppinghoven und Graefenthal sehr verschiedene Baukonzepte für Frauenzisterzen, wobei allen gemein ist, dass bauliche Entscheidungen mit dem Ziel der Inkorporation, aber auch unter Berücksichtigung lokaler Gebrauchserfordernisse – etwa eine Doppelfunktion als Pfarr- und Klosterkirche – sowie baulicher Voraussetzungen getroffen wurden und zu innovativen Lösungen führten.

Mit Buchilluminationen für Zisterzienserinnen und ihren Funktionen für *lectio divina* und Liturgie beschäftigt sich Nigel Palmer, mit der Bildpolitik der Zisterzienser, Widersprüchen und Missverständnissen Jens Rüffer, wobei Letzterer auf Lücken in den normativen Vorgaben hinsichtlich Grabmalen, Reliquiaren und Wandmalerei aufmerksam macht. Tobias Schöneweis dekonstruiert in seinem Aufsatz zur Architektur zisterziensischer Wirtschaftsbauten unter anderem die »Schmiede« von Fontenay« (S. 160) und schlägt stattdessen eine Deutung des betreffenden Gebäudes der Burgunder Abtei als Brau- und Backhaus vor.

Den »Erscheinungsformen in Schrift und Liturgie« widmet sich im dritten Teil zunächst Fabian Kolb und er beschäftigt sich dabei unter anderem mit der Kodifizierung von Musik über Notation(en), mit den (vermeintlichen) Quellen zisterziensischer Hymnen und Antiphonen sowie mit »musiktheoretische[r] Rationalisierung und Systematisierung« (S. 180) im Zuge des Ordensideals der Einheitlichkeit. Beate Braun-Niehr untersucht detailliert den »Codex Gisle«, ein Graduale aus Rulle, in Hinblick auf seine Konformität mit der geforderten *uniformitas* der Bücher für den Gottesdienst, die sie grundsätzlich positiv bescheidet. Susanne Wittekind untersucht die Ausgestaltung von Freiheiten in Legendaren, die sich den Zisterziensern auf Grund von – nach Ansicht der Verfasserin – gezielt unterlassenen Regelungen in den normativen Texten eröffneten. Dabei vergleicht sie zisterziensische Legendare auch mit solchen anderer Reformkreise oder Klosterverbände und stellt dabei eine Anpassungsfähigkeit der Zisterzienser an regionale, aktuelle oder Reform-Kontexte heraus.

Im mit »Monastisches Wirtschaftshandeln« überschriebenen vierten Teil stellt zunächst Guido Gassmann die vielfältigen Aufgaben von Konversen dar, die dafür zum Teil über einen nicht zu unterschätzenden Bildungsgrad und Spezialwissen verfügen mussten. Christian Hillen untersucht die Wirtschaftsgeschichte des Klosters Marienstatt,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

wozu auch eine überraschende Betätigung als Kreditgeber gehörte. Magdalena Maria Rückert zeichnet die wirtschaftliche Entwicklung des Männerklosters Schöntal an der Jagst nach und stellt dabei unter anderem die erfolgreiche, längerfristige Intervention und Kontrolle der Mutterabtei nach einer finanziellen Krise dar, die in Verbindung mit der systematischen Vermehrung von Einnahmequellen zur wirtschaftlichen Stabilisierung führte. Julia Bruch zeigt durch den Vergleich Schöntals mit dem Frauenkloster Niederschönenfeld eine große Ähnlichkeit der jeweils gemischten Wirtschaftssysteme beider Klöster und verweist auf ihre Untersuchung weiterer Männer- und Frauenzisterzen, die diesen Befund bestätigten. Sie beobachtete zwar auch, dass Konversen in Frauenklöstern einen größeren Aktionsspielraum hatten, unterstreicht jedoch die Gehorsamspflicht der Konversen gegenüber den Äbtissinnen.

Im letzten Teil »Orden und Herrschaft« widmet sich zuerst Markus Thome dem Zusammenhang von Begräbnispolitik und Kirchenbau im Spätmittelalter, wo er bei der Anpassung der Zisterzienserarchitektur an das verstärkte Bedürfnis nach Herrschermemoria das Bestreben der Mönche aufzeigt, dennoch eine gewisse *forma ordinis* zu wahren. Im Anschluss stellen Georg Mölich und Joachim Oepen erste Ergebnisse des (noch nicht abgeschlossenen) »Nordrheinischen Klosterbuchs« vor und Jiří Kuthan untersucht königliche Klöster verschiedener Orden unter Karl IV., wobei er Verbindungen des Baustils mit kaisernahen Prestigebauten der Zeit – etwa der Nürnberger Frauenkirche und dem Prager Veitsdom – aufzeigt.

Kurzporträts der Autorinnen und Autoren, Bildnachweise und ein Orts- und Handschriftenregister runden den reich bebilderten, gebundenen und sogar mit einem Lesebändchen versehenen Band ab.

Dem großformatigen, ebenfalls gebundenen Katalog, dessen durchgehend ansprechende Gestaltung hervorzuheben ist, sind ein Grußwort, das aus aktuellem Anlass das gemeinsame kulturelle Erbe Europas über Nationen und Ländergrenzen hinweg betont, ein Vorwort und eine kurze Einleitung vorangestellt.

Es folgt ein mit »Essays« überschriebener Teil von neun Aufsätzen, die sich Grundsatzfragen des zisterziensischen Kloster- und Ordenslebens widmen. An dieser Stelle soll nur auf zwei Beiträge eingegangen werden. Markus Thome beschäftigt sich unter dem Titel »Einheit und Einfachheit« mit Raumkonzepten und Architektur. Er stellt heraus, dass die starken Parallelen bei zahlreichen zisterziensischen Klosteranlagen nicht von Idealplänen oder Bauvorschriften herrühren, sondern normierten Handlungsabläufen im einheitlichen Klosteralltag des Ordens geschuldet sind. Unter dem Aspekt der Funktion und Bedeutung für den klösterlichen Tagesablauf durchschreitet Thomes Text dann die einzelnen Teile eines Zisterzienserklosters. Ausführungen zu den mit dem Klosterbau verbundenen Akteuren und Netzwerken sowie zu den Entscheidungsprozessen über konkrete Baumaßnahmen schließen den Beitrag ab. Nigel Palmer betrachtet mittelalterliche Handschriften des Ordens unter dem Titel »Vorreiter der Schriftlichkeit«. Dabei stellt er zunächst das Panorama an Manuskripten, die Aufbewahrung und Verwendung der Handschriften und die notwendige Spezialisierung von Schreibern auf unterschiedliche Codices dar. Nach der Vorstellung von Bibelhandschriften, Manuskripten mit Werken der Kirchenväter und liturgischen Codices thematisiert Palmer die Beteiligung von Frauen an der Handschriftenproduktion, wobei er den hohen Grad an Bildung und Lateinkenntnissen der schreibenden Zisterzienserinnen unterstreicht.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Den Abschluss bildet ein Hinweis auf die erst langsam in den Fokus der Forschung geratenden Orationalien, also kleinen, für den Privatgebrauch hergestellten Gebetbüchern, aus Medingen. Ob aber ausgerechnet Medingen, das nicht in den Orden inkorporiert war, als »wichtiges Beispiel« für ein »Zisterzienserinnenkloster« dienen kann, in dem sich die Nonnen unter anderem »in ihren privaten Andachten [...] und durch ihre handwerklichen Tätigkeiten als Schreiberinnen auch um das Heil der christlichen Gemeinschaft außerhalb der Klostermauern kümmerten« (S. 98), sei dahingestellt.

Unter der Rubrik »Aus der aktuellen Forschung« folgen vier Beiträge zu einzelnen Ausstellungsobjekten oder Klöstern, aus denen Exponate für die Ausstellung stammten. Während Ulrike Bergmann, Katharina Liebetrau und Doris Oltrogge die Ergebnisse einer kunsttechnologischen Untersuchung der »Marienstatter Tafeln« vorstellen und ihr ursprüngliches Aussehen nicht zuletzt mit Hilfe einer Infrarotaufnahme rekonstruieren, präsentiert Sabine Lepsky Grabungsergebnisse von der Altenberger Klosteranlage, anhand derer sie die Baugeschichte der Abtei schildern kann.

Reinhard Karrenbrock spürt der mittelalterlichen Ausstattung der Kamper Abteikirche nach, deren Teile sich vielfach in anderen Kirchen erhalten haben. Teil der Ausführungen ist die überzeugende Argumentation, dass das seit Ende des 15. Jahrhunderts in der (ehemaligen) Kartäuserkirche in Weddern bei Dülmen befindliche Chorgestühl aus Kamp stammen dürfte. Abschließend widmet sich Rudolf Bergmann vier Grangien des Klosters Hardehausen und geht im Detail auf Rozedehusen ein, wo in archäologischen Untersuchungen nachgewiesen werden konnte, dass die Grangie nicht nur ein Agrarbetrieb war, sondern auch über Anlagen zur Eisenverarbeitung verfügte.

Der sich anschließende Katalog besteht aus elf unterschiedlich umfangreichen Teilen, die jeweils nach einer zweiseitigen Einführung in einen Themenbereich die diesem zugeordneten Objekte vorstellen – wobei die Einführungen nur ansatzweise die jeweils folgenden Exponate verknüpfen. Mit Literaturangaben darf man hier zwar großzügiger sein, doch wenigstens wörtliche Zitate hätten eindeutig belegt werden müssen (z. B. auf S. 269f. und 295f.). Die Unterteilung auf Basis des Weges durch ein Kloster, »der erst den inneren Mikrokosmos der mittelalterlichen Lebenswelt der Mönche und Nonnen, dann den Makrokosmos außerhalb des Klosters« (S. 11) erschließen soll, wirkt in Hinblick auf die zugeordneten Objekte mitunter konstruiert: Deutlichstes Beispiel dafür ist die Unterteilung in »Konversen« und »Wirtschaft«, zumal zum ersten Teil auch nur exakt ein Objekt zählt. Zu fast allen Exponaten liegen Abbildungen vor, um die sich grafisch gelungen die Beschreibungstexte fügen.

Am Schluss des Katalogs folgen Kurzporträts der Abteien, aus deren ehemaligem oder aktuellem Besitz die Ausstellungsobjekte stammten, durch Christoph Keller, denen sich eine Karte der Klöster anschließt (S. 328). Vier Anhänge beschließen den Band. Während das Literaturverzeichnis, eine Liste der Leihgeber und ein Bildnachweis zum Katalogstandard gehören, ist das Glossar ein begrüßenswerter Bonus.

Die beiden reich ausgestatteten und vergleichsweise günstig zu erwerbenden Bände sind zu empfehlen. Sie vereinen aktuelle Forschungen zum Zisterzienserorden, die zu einem guten Teil Ergebnisse aus kürzlich abgeschlossenen oder veröffentlichten Dissertationen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

zusammenfassen und Erkenntnisse aus praxisnahen Lehrveranstaltungen sowie von kunsthistorischen, archäologischen und bauforscherischen Arbeiten jüngerer Zeit publik machen. Der Katalogband verewigt überdies die Abbildungen und Beschreibungen der Objekte aus der nun vergangenen Bonner Zisterzienserausstellung.

Wenige Monita gilt es dennoch zu benennen. Der Untertitel »Das Europa der Klöster« ist, in Hinblick auf die Objekte, etwas hochgegriffen, allenfalls von einem »Mitteleuropa der Klöster« könnte man sprechen: Die Karte zur Visualisierung der Herkunft der Leihgaben zeigt einen starken Schwerpunkt im heutigen Deutschland und östlichen Frankreich – Irland, Süditalien sowie große Teile der Iberischen Halbinsel sind nicht einmal abgebildet und von der Insel Großbritannien stammt kein einziges Objekt.

Die Frage der Inkorporation von Frauenklöstern ist nicht hinreichend problematisiert worden, im Falle des Kurzporträts von Wienhausen (Katalog S. 326) wird gar eine formelle Aufnahme des Klosters in den Orden behauptet, obwohl der als Literatur angegebene Artikel im Niedersächsischen Klosterbuch dies klar verneint. Überraschend sind ferner Ungenauigkeiten in der Terminologie: So ist zweimal von einem »Armutsgeübde« (Aufsatzband S. 135f.) die Rede, obgleich Armut in der Profess lediglich implizit als Teil des zweiten monastischen Gelübdes, der *conversatio morum*, keinesfalls aber explizit versprochen wird.

Ebenso falsch ist die Bezeichnung des Reformkreises von Hirsau als »Orden« (Aufsatzband S. 242) und die Definition für »Primarabteien« im Glossar des Katalogs (S. 334), da er auf Cîteaux ausgedehnt wird, während in der Forschung grundsätzlich nur die vier ersten Gründungen von Cîteaux – La Ferté, Pontigny, Clairvaux und Morimond – als Primarabteien und ihre Oberen als Primaräbte bezeichnet werden.

Doch dies sind Marginalia, die den positiven Gesamteindruck nicht nachhaltig trüben. Es bleibt zu hoffen, dass die Ausstellung und ihre Publikationen eine ähnliche Nachwirkung wie seinerzeit die Aachener Zisterzienserschau entfalten und über lange Zeit zu neuen, kritischen und grundlegenden Arbeiten zur Geschichte des Ordens anregen werden.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Stefan Morent, Silke Leopold, Joachim Steinheuer (Hg.), Europäische Musikkultur im Kontext des Konstanzer Konzils, Ostfildern (Jan Thorbecke Verlag) 2017, 265 S., 30 Abb. (Konstanzer Geschichts- und Rechtsquellen, 47), ISBN 978-3-7995-6847-0, EUR 45,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Valeska Koal, Hannover

Das Konstanzer Konzil (1414–1418) als eine der bedeutendsten, wenn auch nicht längsten Versammlungen von geistlichen und weltlichen Fürsten im Spätmittelalter gilt nicht nur als historischer Wendepunkt in der Kirchengeschichte Europas, sondern auch als musikalisches Ereignis. Denn im Gefolge von Päpsten, Kardinälen, Bischöfen, Königen und weltlichen Herren reisten die Komponisten und Musiker der päpstlichen und höfischen Kapellen mit ihren länderspezifischen Repertoires. So trafen in Konstanz »in einmaliger Weise und Dichte und teilweise zum ersten Mal verschiedene musikalische Stile und Traditionen aufeinander, deren Interaktion sowohl durch gegenseitige Beeinflussung als auch durch jeweilige Profilierung und Abgrenzung gekennzeichnet ist«, wie die Herausgeber und die Herausgeberin des vorliegenden Sammelbandes Joachim Steinheuer (Heidelberg), Stefan Morent (Tübingen) und Silke Leopold (Heidelberg) betonen.

Musikalische Anlässe, wie sie die maßgebliche Konzilschronik des Ulrich von Richental (1360–1437) schildert, gab es auf der Versammlung reichlich: Einzüge weltlicher und geistlicher Herren, Prozessionen, vokal begleitete Dank- und Bittgänge sowie liturgische Musik zu feierlichen Anlässen wie die Eröffnung des Konzils, aber auch die Darbietungen von Spielern und Gauklern rund um das Konzilsgeschehen lassen eine vielfältige Klangkulisse erahnen, die allerdings nur unzureichend erschlossen ist. Das gilt auch für die Anwesenheit von Musikern auf dem Konzil, da nur die Teilnahme des Minnedichters Oswald von Wolkenstein bislang zweifelsfrei erwiesen ist.

Die insgesamt 13 Aufsätze – zuzüglich Vorwort, Orts-, Personen-, Werk- und Sachregister – haben sich daher zum Ziel gesetzt, die musikgeschichtlichen Implikationen des Konstanzer Konzils in sozialer, geografischer, religiöser und musiksoziologischer Hinsicht zu erforschen und zugleich einen Anstoß zur Aufarbeitung von Quellenkorpora des frühen 15. Jahrhunderts zu geben. Ausgangspunkt war ein im Juni 2014 abgehaltenes internationales Symposium über »Europäische Musikkultur im Kontext des Konstanzer Konzils«, das einen thematischen Bogen zur zeitgleichen Jubiläums-Ausstellung des Landes Baden-Württemberg schlug, musikalisch umrahmt durch das Konzert-Festival »Europäische Avantgarde um 1400«.

Doch was bedeutet »Europäische Avantgarde« um 1400? Reinhard Strohm (Oxford) erläutert einleitend die musikästhetischen Umbrüche in der mehrstimmigen Vokalmusik zwischen 1400 bis 1420, die vom französischen Kompositionsstil der *Ars subtilior* hin zu einer »neuen Einfachheit« polyphoner Strukturen führen.

Klaus Oschema (Bochum) analysiert aus historischer Perspektive die maßgeblichen Probleme und Debatten des Konstanzer Konzils,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

wobei er kritisch die Frage nach dessen heutiger Kontextualisierung als »europäisches Ereignis« beleuchtet. Konstanz erscheint ihm als Signum für das Spannungsfeld zwischen einer immer noch universal gedachten Christenheit und den »national« gefassten Reichen Europas als reale Bezugsgröße.

Ansgar Frenken (Ulm) lenkt den Blick auf den entscheidenden Grund für die Einberufung des Konzils, die Beilegung des Großen Abendländischen Schismas (1378–1417). Frenken konstatiert, dass das Konzil neben der *Causa unionis* mit der Erwartung einer grundlegenden Erneuerung der korrumpierten und im Niedergang begriffenen Römischen Kirche verbunden war (*Causa reformationis*), in der konkreten Umsetzung von langfristig wirksamen Reformen aber in Absichtsbekundungen und programmatischen Erklärungen stecken blieb.

Anette Löffler (Frankfurt am Main) belegt den hohen Anteil liturgischer Handschriften in den Bibliotheksverzeichnissen der Avignoneser Päpste Urban V., Gregor XI. und vor allem Benedikt XIII., was Rückschlüsse auf die Gestaltung von Messe und Offizium zur Zeit des Konstanzer Konzils ermöglicht.

Stefan Morent (Tübingen) weist in seinem Beitrag auf ca. 300 bislang unausgewertete liturgisch-musikalische Handschriftenfragmente aus dem Stadtarchiv Konstanz hin, die dazu beitragen könnten, kaum belegte Choraltraditionen lokaler Klostersgemeinschaften im deutschen Südwesten zu erschließen. Aus dem Korpus ließen sich so weitere Erkenntnisse über die auf dem Konzil erklingende Musik gewinnen.

Thomas Martin Buck (Freiburg i. Br.) plädiert in seinem Beitrag für die Auswertung der Namen- und Teilnehmerlisten aus der Konstanzer Konzilschronik Ulrich Richentals. Dabei lenkt er den Blick auf die protokollierte Anwesenheit von 1700 Musikern und Komponisten, die in der handschriftlichen Überlieferung als eigener Berufsstand fassbar sind. Eine Auswertung der nicht nach rein statistischen Gesichtspunkten angelegten Namenlisten ermögliche daher wesentliche Aufschlüsse über die personale Zusammensetzung des Konzils sowie weiterführend über größere soziale und auch musikalische Netzwerke.

Marc Lewon (Basel/Oxford) untersucht die Produktivität Oswald von Wolkensteins in der Zeit des Konstanzer Konzils. Ausgangspunkt bilden die beiden großen Liederhandschriften des Komponisten, die zahlreiche Andeutungen auf die konziliaren Ereignisse enthalten sowie Kontrafakturen von französischsprachigen Chansons im neuen »internationalen« bzw. »burgundischen« Stil überliefern, mit dem Wolkenstein möglicherweise erstmals auf dem Konzil in Berührung kam.

Maricarmen Gómez Muntané (Barcelona) bereichert unser Wissen um musikalische Traditionen und Entwicklungen auf der Iberischen Halbinsel zwischen 1400 und 1420, wobei sie an ausgewählten Manuskripten unter anderem der Bibliothek von Catalunya (Codex 853 c/d) den langfristig prägenden Einfluss französischer Repertoires im Stil der *Ars Nova* nachweisen kann.

Margaret Bent (Oxford) führt die seit den 1420er Jahren zu beobachtende Rezeption englischer Musik auf dem europäischen Festland auf Transferleistungen des Konstanzer Konzils zurück. So zeigen z. B. die Kompositionen des Franko-Flamen Guillaume Dufay aus diesen Jahren deutliche stilistische Einflüsse des englischen Komponisten John Dunstable.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Signe Rotter-Broman (Berlin) analysiert Multilingualität in italienischen Musikhandschriften aus der Zeit des Konstanzer Konzils und kommt zu dem Schluss, dass sich der von der älteren Forschung postulierte Gegensatz von italienischem Trecento-Stil und französischer *Ars Nova* nicht aufrecht erhalten lässt. Sie belegt dies an ausgewählten Kodizes aus dem Veneto (Mailand/Pisa), die nicht nur französische Kompositionen im sogenannten internationalen Stil, sondern auch traditionell komponierte polyphone, italienisch textierte Liedsätze enthalten, was sie zu der Erkenntnis führt, dass es sich um simultan genutzte musikalische Repertoires handelt. Eine wichtige Schlussfolgerung: Multilingualität als ein Signum des Konstanzer Konzils ist somit kein Sonderfall, sondern stellt sich auch bezogen auf die musikalischen »Sprachen« des frühen 15. Jahrhunderts als Normalfall dar.

Francesco Zimei (L'Aquila) untersucht stilistische Besonderheiten in weltlichen und geistlichen Kompositionen des in Diensten Gregors XII. und Johannes' XXIII. stehenden italienischen Komponisten Antonio Zacara da Teramo. Die Zeitgebundenheit seiner Texte im Kontext des Schismas erkläre auch deren fehlende Rezeption auf dem Konstanzer Konzil.

Jason Stoessl (Armidale) erkennt in französischsprachigen Kompositionen der Nach-Konstanzer Zeit stilistische Verschiebungen und Veränderungen im Repertoire: politisierende Chansons und Motetten der Schisma-Zeit im Stil der *Ars Subtilior* verschwinden; stattdessen zeigen die neuen Kompositionen z. B. von Jean Cesaris, Pierre Fontaine und Nicholas Grenon ein Aufbrechen des polyphonen Idioms, was auf breitere Rezeptionsschichten in Europa hindeutet. Insofern könnte dem Konstanzer Konzil hier eine konkrete transformative Bedeutung zukommen.

Uri Smilansky (London) weist am Beispiel der Chanson »Amour m'a le cuer mis« von Antonello da Caserta (Codex Modena, Biblioteca Estense e Universitaria a.M.5.24) auf die über den französischen Raum hinauswirkende stilistische Prägekraft der höfischen *Ars Subtilior* im späten 14. und frühen 15. Jahrhundert hin.

Der quellenreiche, ansprechend illustrierte Symposiumsband eröffnet durch unterschiedliche Zugriffe und länderspezifische Schwerpunkte ein facettenreiches Panorama der weltlichen und geistlichen Musikkultur der Jahre 1400 bis 1430, das es lohnt, weiterführend zu untersuchen. Die Bedeutung des Konstanzer Konzils als Transfer- oder sogar Wendepunkt kristallisiert sich für einige der geschilderten musikalischen Phänomene bereits heraus. Nicht zu unterschätzen ist aber auch der kulturelle Austausch an den zentralen europäischen Höfen und Herrschaftszentren und hier vor allem das Vorbild der frühen franko-flämischen Musik mit ihrem burgundisch-englischen Einflussgebiet. Denn wie und durch wen bestimmte musikalische Repertoires und Stile nach Konstanz gelangten, ist bislang nicht im Detail geklärt. Eine digitale Erschließung der Teilnehmerlisten (zur Ermittlung der anwesenden Musiker und Komponisten) sowie der liturgischen Handschriftenfragmente des Stadtarchivs Konstanz könnte dabei wichtige Aufschlüsse über das Konzil als richtungsweisendes kulturelles Ereignis im Spannungsfeld zwischen Peripherie und Zentrum liefern.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Marc Moyon, La géométrie de la mesure dans les traductions arabo-latines médiévales. Préface de Charles Burnett, Turnhout (Brepols) 2017, 652 p., 225 ill. en n/b, 1 ill. en coul. (De Diversis Artibus, 100), ISBN 978-2-503-56831-7, EUR 90,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Patrick Gautier Dalché, Paris

La géométrie étudiée dans cet ouvrage a deux composantes appliquées aux figures, qu'elles soient planes ou solides. Le mesurage consiste en la détermination de grandeurs inconnues par raisonnement ou calcul; le découpage consiste à fractionner une partie d'une figure donnée en respectant diverses contraintes (par exemple un chemin à conserver au sein d'une pièce de terre). Aussi bien dans le monde musulman que chez les Latins, les études sur le «mesurage» médiéval, rendues difficiles par la rareté des textes identifiés parvenus jusqu'à nous, n'ont pas suscité autant d'intérêt que la géométrie savante.

Cet ouvrage est donc particulièrement bienvenu, notamment par l'édition avec traduction française de quatre traités traduits de l'arabe en latin. Les trois premiers se trouvent étroitement associés dans les manuscrits: »Liber mensurationum Abubachri qui dicebatur Heus« (Abu Bakr), »Liber Saydi Abuothmi« (Sa'id Abu Uthman), »Liber Aderameti« (Abd al-Rahman); le dernier, transmis isolément, est le »De superficierum divisionibus« d'un certain Muhammad al-Baghdadi. Les originaux arabes ne sont pas connus. Certains aspects de la terminologie employée permettent d'assigner les trois premiers à l'Occident musulman. Bien que les traductions indiquent le nom de l'auteur original, les renseignements bio-bibliographiques disséminés dans la littérature ne permettent pas de les identifier avec certitude.

Pour Abu Bakr, on a le choix entre quatre personnages ayant vécu entre le X^e et le XII^e siècle; l'auteur du »Liber Saydi Abuothmi« peut avoir vécu au X^e ou au XI^e siècle; quant à Muhammad al-Baghdadi, il pourrait être un mathématicien mal connu, Abu Bakr Muhammad ibn al-Baqi dont le *floruit* se situerait à la fin du X^e et au début du XI^e siècle. Il est intéressant de noter que deux des personnages évoqués comme possibles auteurs ont été élèves du mathématicien andalou Maslama al-Majriti: ce sont Abu Bakr Yahya ibn Ahmad ibn al-Khayyat, géomètre et astrologue, et Abu Uthman Sa'id ibn Muhammad ibn al-Baghunish.

Le corpus que forment les trois premiers est présent dans le manuscrit le plus ancien des traductions de Gérard de Crémone, célèbre et prolifique traducteur actif à Tolède (première moitié du XII^e siècle); d'autre part, l'incipit du »Liber mensurationum« lui en attribue la traduction. Grâce à la liste de ses traductions dressée par ses disciples, on sait que Gérard de Crémone composa un »Liber de practica geometrie tractatus« que Marc Moyon identifie comme l'ensemble des trois traités. Quant au »De superficierum divisionibus«, il paraît correspondre au »Liber divisionum« de cette même liste, identification déjà proposée par Charles Burnett.

Ces éditions critiques sont accompagnées d'une traduction en français et d'un très utile chapitre où les procédures proposées par les traités font l'objet d'une analyse mathématique. En annexe, on trouve une analyse



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

comparative des problèmes de mesurage et de découpage (procédures et résultats) exposés chez Ibn Abdun («Risala fi l-taksir», X^e siècle), dans deux des textes édités («Liber mensurationum», «Liber Aderameti»), chez Abraham Ibn Ezra («Livre sur le mesurage et le calcul») et Abraham Bar Hiyya («Livre des mesures»), et enfin chez Fibonacci («Practica geometriae») et Jean de Murs («De arte mensurandi»).

L'ouvrage ne se borne pas à ces instruments de travail. Une première partie très nourrie présente tous les traités de mesurage et de découpage connus, en dégagant les spécificités de chacune de ces deux traditions en matière de procédures et de terminologie. Les traductions latines posent la question de l'appropriation de ces disciplines par les Latins. Suit donc un utile compendium sur les géométries de la mesure, de Columelle (livre V du «De agri cultura») au «Corpus agrimensorum Romanorum» d'abord, puis sur les traités de «géométrie pratique» élaborés entre le XII^e et le XIV^e siècle (Hugues de Saint-Victor, Gundisalvi, «Geometrie due sunt partes principales ...», Jean de Tynemouth, Fibonacci, Jordanus de Nemore et Jean de Murs).

Tous ces textes, arabes ou latins, qui décrivent les manières de calculer l'aire de figures (triangle, trapèze, quadrangle, cercle) et de volumes, posent des questions fondamentales touchant le public visé. Dans le monde musulman, on peut classer ces traités de *ilm al-misaha* (science du mesurage) en deux catégories. Dans la première, les auteurs adoptent une démarche algébrique pour résoudre les problèmes dans la suite d'al-Khwarizmi, subordonnant ainsi le mesurage comme champ d'application de l'algèbre. Dans la seconde, la démarche est totalement géométrique et offre un mixte de la géométrie pratique de l'artisan et la géométrie savante – ce qui montre que les auteurs s'intéressent aux problèmes inhérents à la pratique des arpenteurs (mais les traités de mesurage des XV^e-XVIII^e siècle sont moins influencés par la géométrie savante).

Il est malaisé de définir les publics visés: juristes spécialistes des héritages à diviser, fonctionnaires chargés de la comptabilité, employés de l'administration cadastrale (en Égypte), propriétaires terriens, artisans. Les auteurs font allusion à tous ces milieux. Mais il s'agit plutôt, pour eux, de corriger des pratiques locales ou professionnelles; ou encore, comme cela est excellemment exprimé, de fournir «une réponse savante aux règles et aux pratiques dictées par leur *habitus*, résultat de la tradition locale» (p. 27).

À ce titre, on est frappé par une certaine ressemblance avec ce qui se passe à Byzance¹. Mais il faut être prudent et ne pas penser naïvement que ces traités avaient un but didactique *pratique*, c'est-à-dire adapté à la formation des arpenteurs. Lorsque l'andalou Ibn Abdun écrit qu'il a composé son «Épître sur le mesurage» «en s'efforçant d'en faire, pour ceux qui voudraient l'étudier, un livre abrégé», il serait hardi d'en déduire que la géométrie pratique était enseignée en Andalus au Xe siècle. On serait en effet tenté d'appliquer à tous ces textes le jugement porté sur l'un d'entre eux: «un recueil de résultats bien plus approfondis que les stricts besoins d'un public de professionnels» (p. 59).

Et, alors que les auteurs insistent sur leurs liens avec les corporations d'artisans, c'est de façon purement conventionnelle qu'ils assurent



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Voir Géométries du fisc byzantin. Édition, traduction et commentaire par Jacques Lefort, René Bondoux, Jean-Claude Cheynet, Paris 1991 (Réalités byzantines, 4).

que leur ouvrage est destiné aux professionnels du mesurage ou du découpage. Il ne faut pas tomber pour autant dans une naïveté inverse: il est évident que la complexité des procédures et des explications ainsi que le recours à l'algèbre sont d'ampleur très variée selon les cas, et que ces exposés peuvent s'adresser à des artisans disposant d'une certaine familiarité avec la culture savante; ils ne devaient toutefois pas être la majorité. Géométrie pratique et géométrie savante ne sont pas des domaines totalement étrangers; il y aurait donc à distinguer, pour chaque traité, la part respective de la géométrie des praticiens de celle des savants: tâche complexe, qui doit être poursuivie.

Qu'en est-il dans le monde latin? Avec la même prudence, l'auteur examine tout d'abord les sources disponibles avant les traductions du XII^e siècle. Il souligne l'importance de Columelle, négligé par l'historiographie de ces questions, et détaille les opérations de mesurage et de découpage exposées dans le «Corpus agrimensorum Romanorum», élément essentiel de la formation à la géométrie (savante!) durant le haut Moyen Âge. Contre certains *deliramenta* historiographiques, il se range à juste titre aux conclusions de Berthold L. Ullman qui a montré que le corpus, copié à Corbie au temps de Charlemagne, n'a jamais servi à un quelconque enseignement de l'arpentage *pratique*. Il en va de même pour tous les textes postérieurs relevant du concept de «*practica geometriae*», c'est-à-dire, à l'origine, la géométrie réalisée à l'aide d'instruments: astrolabe, quadrant ..., selon la définition du premier traité de cette sorte, attribué à Hugues de Saint-Victor (l'auteur ne semble pas conscient des problèmes d'authenticité de ce texte, qui a des points communs avec le «*De divisione philosophiae*» du traducteur Gundisalvi actif dans la péninsule Ibérique).

Les traités offrent une complexité croissante, recourant de plus en plus à Euclide et à l'algèbre au fil du temps. Lorsqu'ils évoquent les arpenteurs de la pratique, qui procèdent «*secundum vulgarem consuetudinem, quasi laicali more*», comme le fait Fibonacci, c'est pour critiquer leurs procédures empiriques, dans le souci explicite d'élever leur niveau. Mais par là, ils expriment avant tout leur conscience d'appartenir à un groupe – les «intellectuels» souvent formés à l'université – soucieux de démontrer leur utilité sociale en magnifiant leur propre statut. L'histoire de l'arpentage, jusque dans l'époque moderne, montre que leurs intentions didactiques n'ont guère eu d'effet, même si, comme le souligne l'auteur, la praticité peut renvoyer «à la formation professionnelle de certaines corporations organisées (comme les notaires et les marchands par exemple)» – ce qu'il faudrait prouver.

Deux textes importants du XIV^e siècle ne sont pas étudiés (la «*Practica geometriae*» de Dominicus de Clavasio et la «*Geometria Culmensis*»), alors qu'ils auraient permis d'affiner les conclusions, car les préoccupations «pratiques» y sont particulièrement soulignées sans pour autant conduire à modifier l'interprétation d'ensemble. Malgré cela, on ne peut qu'adhérer à la conclusion de l'auteur, dans la suite de Guy Beaujouan: «Il est vain de chercher des applications directes, immédiates dans la «vie réelle». Il est à espérer qu'elle sera entendue. Géométrie pratique et géométrie savante ne s'opposent pas totalement; ce sont deux traditions qui se nourrissent l'une de l'autre, l'une privilégiant l'empirisme instrumental (mais non exclusivement et de moins en moins), l'autre les aspects spéculatifs.

Cette somme, parfois déparée par une préparation éditoriale insuffisante, des coquilles et quelques négligences de style (on rencontre, par exemple, une «réflexion [...] emprunte de la philosophie» de Hugues



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de Saint-Victor, p. 105), est menée de façon magistrale. Les médiévistes du monde latin intéressés par les questions de mesure devront s'en inspirer.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48321](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48321)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Craig M. Nakashian, *Warrior Churchmen of Medieval England, 1000–1250. Theory and Reality*, Woodbridge (The Boydell Press) 2016, X–294 p., ISBN 978-1-78327-162-7, GBP 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Sébastien Fray, Saint-Étienne

Il y a longtemps que les historiens se sont intéressés aux activités guerrières du clergé dans l'empire ottonien puis salien. Craig M. Nakashian fait partie, avec Lawrence Duggan et Thomas Gerrard, d'une génération d'historiens anglo-saxons qui renouvelle en profondeur le sujet en transférant les problématiques nées en Germanie dans le monde anglo-normand.

Dans ce cadre, ce qui singularise l'ouvrage de Craig Nakashian, c'est sa problématique extrêmement intelligente: il s'agit en effet moins de faire l'histoire des clercs (les *churchmen*) ayant pris part de près aux opérations guerrières, comme combattant ou comme commandant (c'est le sens que l'auteur donne à *warrior*), que d'étudier l'image, complexe et controversée, que la société médiévale s'est faite d'eux et de leurs actions. L'auteur interroge une documentation narrative (chroniques et œuvres hagiographiques) pour l'essentiel (avec quelques exceptions, comme les fascinants testaments d'évêques anglo-saxons du X^e siècle, léguant armes et chevaux, p. 45), en lui imposant une approche critique souvent serrée, destinée à cerner les débats que pouvait susciter la participation d'hommes d'Église à la guerre.

L'un des immenses mérites de l'ouvrage est en effet de sortir le sujet de l'idée fausse que les sources normatives seraient révélatrices de la mentalité des contemporains. Inversant la charge de la preuve, l'auteur cherche au contraire à reconstituer à partir des différentes sources mobilisées la diversité des opinions s'affrontant dans la société médiévale. Pour ce faire, il suit un plan en deux parties, annoncé par le sous-titre. Composée de trois chapitres, la première partie questionne la variété des positions normatives en ce qui concerne l'activité guerrière du clergé: sont successivement examinés les textes du très haut Moyen Âge, puis les décrets canoniques accompagnant la réforme de l'Église et enfin la littérature épique.

Organisés chronologiquement, de Guillaume le Conquérant aux premières années du règne d'Henri III, les cinq chapitres de la seconde partie multiplient les études de cas d'ecclésiastiques ayant pris part à des conflits armés et surtout de ce que les contemporains en disaient. Si ce déroulé chronologique permet d'étudier de manière approfondie et contextualisée de grandes figures célèbres comme Odon évêque de Bayeux ou Henri de Blois ou d'autres moins connues comme l'archevêque de York Thurstan (pour ne donner que quelques exemples), il conduit aussi à des redites d'un chapitre à l'autre, certains aspects variant assez peu au fil du temps. La conclusion, elle, ouvre rapidement sur la fin du Moyen Âge et les Temps modernes.

Le résultat de cette démarche est dans l'ensemble très convaincant. L'auteur montre bien que l'histoire du rapport du clergé aux armes dépasse la simple dichotomie entre interdit et pratiques déviantes. En réalité, tout au long des siècles étudiés, les positions normatives



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

sont beaucoup plus variées que ce à quoi l'on aurait pu s'attendre de prime abord: elles vont de l'interdiction pure et simple à l'acceptation de l'implication militaire pour une cause supérieure, comme la défense de l'Église ou le service du roi, en passant par une forme de tolérance quand il est question de légitime défense. L'auteur met ainsi en évidence comment certains clercs prenant part à des faits de guerre pouvaient se sentir légitimes à le faire.

Ce qu'il montre bien également, c'est que la question du rôle guerrier du clergé n'a jamais constitué une priorité pour les réformateurs: d'autres formes de sécularité, en particulier la simonie et le nicolaïsme, retiennent bien davantage leur attention. Le pragmatisme des réformateurs a été d'autant plus grand que la lutte entre la papauté et l'empire, puis les croisades, ont rendu plus nécessaire l'implication militaire d'hommes d'Église, non que cela ne suscite toujours de multiples débats. Ce qui donne lieu facilement à condamnation, c'est donc l'implication guerrière de clercs qui ne peuvent légitimer leur activité par une cause supérieure, mais agissent par vengeance ou participent trop visiblement de la culture aristocratique et chevaleresque, faisant de la guerre une occasion de s'illustrer et de s'enrichir.

La notion de *churchmen* (dont l'introduction précise qu'elle regroupe à la fois tous ceux qui ont reçu les ordres majeurs et tous ceux que les médiévaux désignent comme tels) s'avère assez opératoire en ce qui concerne l'axe principal de l'étude, à savoir l'image sociale du clerc guerroyant. Toutefois, elle conduit aussi à lisser les disparités possibles entre clercs séculiers et moines (discutées bien trop tardivement, p. 210). Il aurait en particulier été avisé de vérifier s'il n'existait pas de ce point de vue une opposition importante entre moines et chanoines. Surtout, le recours au concept de *churchmen* dissimule que pour l'essentiel, il s'agit d'une histoire des évêques combattants: s'il y a quelques exceptions notables, auxquelles l'auteur consacre bien volontiers des analyses fines, ce sont tout de même les figures épiscopales qui se taillent la part du lion.

C'est un peu à son corps défendant que le livre révèle cette spécificité épiscopale dans le recours aux armes, sans qu'il puisse l'analyser en profondeur, puisque son appareillage conceptuel même l'empêche de distinguer le cas des évêques de celui des autres. Il serait d'ailleurs quelque peu injuste de reprocher à l'auteur ce qui relève en fait de l'état d'avancée du champ: on sent que pèse encore sur toute autre considération la nécessité de prouver l'existence massive de ces clercs guerriers, longtemps oblitérée en ce qui concerne les espaces anglo-normands.

Ce livre pourrait être formidable. Mais il comporte aussi un certain nombre de traits agaçants. Le premier est qu'à quelques très rares exceptions près, les travaux d'historiens en langue française ne sont pas connus et utilisés: les recherches de Monique Goullet sur Léon IX et son dossier hagiographique auraient pu être utiles, tout comme les études de Véronique Gazeau sur les abbés normands ou encore les remarques faites par Dominique Barthélemy à propos de l'action militaire conduite par l'archevêque de Bourges Aimon (prétendument négligée par les historiens modernes p. 55) ...

Il est en outre dommage de recourir à l'étude critique de textes hagiographiques en se privant des importantes réflexions en la matière de Guy Philippart ou de Marc van Uytvanghe, qui auraient aidé à ne pas confondre trop rapidement le point de vue de son hagiographe avec celui de Lanfranc, archevêque de Canterbury (p. 165); la numérotation BHL



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

n'est d'ailleurs pas utilisée. Ajoutons que des vieilles éditions dépassées sont citées, par exemple en ce qui concerne le *Liber miraculorum sancte Fidis* ou la chronique d'Adémar de Chabannes, alors que les éditions critiques excellentes (et pas si récentes que cela) Lucas Robertini et Pascale Bourgain sont ignorées.

Il faut encore signaler (sans prétendre être exhaustif) un certain nombre de fautes de latin gênantes dans les notes: n. 123, p. 53 *confidential* (au lieu de *confidentia*); n. 126, p. 54 *agree* (lire *agere*); n. 31, p. 192 *semone* au lieu de *sermone*; n. 17, p. 233 *venerbilis* pour *venerabilis*. À d'autres endroits (par exemple n. 18, p. 69, voir aussi p. 71 et 72, n. 113, p. 90; la Vie d'Alfred par Asser dans la liste des sources) le référencement aux sources ne renvoie qu'à des traductions. Tout ceci interroge sur la qualité du travail de suivi éditorial.

Pour finir, il s'agit d'un livre intéressant, qui, tout en laissant un petit arrière-goût d'inachevé, donne à penser sur un phénomène important, trop longtemps négligé, à l'étude duquel il apporte une contribution globalement pertinente.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2018.2.48322](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48322)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

C. Philipp E. Nothaft, *Scandalous Error. Calendar Reform and Calendrical Astronomy in Medieval Europe*, Oxford (Oxford University Press) 2018, XIV–357 p., 30 b/w ill., 9 tabl., ISBN 978-0-19-879955-9, GBP 75,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Robert Friedrich, Paris

Die Gregorianische Kalenderreform gilt als eines der grundlegenden Ereignisse der Neuzeit, schuf sie doch den Kalender, der bis heute in vielen Teilen der Welt gilt. Durch Papst Gregor XIII. angeregt, wurde 1582 die seit der Julianischen Reform entstandene Diskrepanz von ca. zehn Tagen zwischen dem Verlauf des Sonnenjahres und den kirchlichen Feiertagen ausgeglichen und zudem ein Plan für die Zukunft geschaffen. Die Forschung hat sich bisher vor allem mit den konkreten Voraussetzungen und Nachwirkungen dieser Reform auseinandergesetzt. Sie galt als ein Werk der Neuzeit. Nun hat sich die Differenz nicht über Nacht herausgebildet – ca. alle 130 Jahre verschob sie sich um einen Tag –, sodass auch den Gelehrten des Mittelalters nicht verborgen blieb, dass, sollte der Fehler nicht korrigiert werden, »Weihnachten bald sommerlich werde«, so Bono von Lucca im Jahr 1254 (S. 4).

Diese Forschungslücke zu schließen ist das Ziel des zu rezensierenden Buches. Der Autor, C. Philipp E. Nothaft, ist einer der besten Kenner des spätantiken und mittelalterlichen Kalenderwesens. »Scandalous Error« stellt eine erweiterte Synthese seiner beeindruckenden Publikationstätigkeit der letzten Jahre dar und versucht einen »bigger picture account« (S. 9) zu der Frage, »how the need to regulate civil and ecclesiastical life by means of a calendar posed a technical astronomical problem to medieval society and how its scholars, astronomers, and churchmen reacted to the challenge at hand« (S. 9).

In acht chronologischen Kapiteln und auf einer breiten Quellenbasis aus gedruckten und ungedruckten Traktaten analysiert Nothaft die mittelalterlichen Diskussionen in diachroner Perspektive und vor allem stets interdisziplinär zwischen Geschichte und Astronomie. In der Einleitung erläutert er seine These, dass sich die Kenntnis über die Verschiebungen des julianischen Kalenders über das Mittelalter weit verbreitete und spätestens Ende des 13. Jahrhunderts ein Großteil der Gelehrtenwelt die Datierung des Ostertermins als »ecclesiastical and legal fiction« (S. 3) erkannt hatte und dass »the pioneers in discussing how to restore the Roman calendar in a scientifically accurate manner are found not in Renaissance Rome or Reformation Wittenberg, but in the monasteries, schools, and universities of high medieval Europe« (S. 6).

Die ersten beiden Kapitel stellen die Brücke zwischen Antike und Mittelalter dar und erklären die historischen Wurzeln des Sonnen- und Mondkalenders und deren jeweilige Entwicklung bis 1100. Konzise stellt der Autor die Grundlagen und Problematiken der Kalenderberechnungen dar, sodass sich beide Kapitel gut als erweiterte Einführung in die mittelalterliche Chronologie eignen. Kapitel 3 füllt die historiografische Lücke des 12. Jahrhunderts, in dem ein Wissenszuwachs aus arabischen, hebräischen und griechischen Texten zu einem tiefergehenden



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Verständnis der technischen Dimensionen von Kalenderproblemen im lateinischen Europa führte.

Kapitel 4 stellt die Entwicklung an den entstehenden Universitäten im 13. Jahrhundert dar, die die Diskussion vor allem auf philosophischer Ebene erweiterte. Dabei stützt Nothaft sich auf eine Vielzahl von Denkern, bekannten, wie Johannes von Sacrobosco oder Roger Bacon, ebenso wie wenig bekannten z. B. franziskanischen Gelehrten, wie den sonst unbekannten Bruder Johannes. In den 1270er Jahren schrieb er einen »Compotus philosophicus« und errechnete u. a., dass die Kirche ihr bedeutendstes Fest regelmäßig in einer späteren Mondphase als der biblisch vorgeschriebenen feierte. Darüber hinaus ist es erstaunlich, dass die franziskanischen Texte die Kirche offen in ihrem Festhalten an den nicäanischen Beschlüssen bezüglich des Ostertermins kritisierten und sich darin einig waren, dass der jüdische Kalender exaktere Methoden zur Lösung der Probleme bereithalte.

Kapitel 5 stellt drei bedeutende Entwicklungen des 14. und 15. Jahrhunderts in den Mittelpunkt, die die Chronologie auf lange Sicht veränderten: die Erarbeitung verbesserter Mondkalender, neue Entdeckungen in der Astronomie und besonders die Einführung der Alfonsinischen Tafeln als Grundlage für europäische Standards der Kalenderberechnung.

In Kapitel 6 und 7 werden die nach Meinung des Autors wichtigsten Versuche, das Kalenderproblem auf legislativer Ebene zu lösen, untersucht. Zunächst liegt der Fokus auf Clemens VI., der Experten nach Avignon rief, um eine Reform der Goldenen Zahlen in Angriff zu nehmen, »encouraged to do so ›by the insistences of many people« (S. 208). Damit ist die Kalenderfrage erstmals aus der theoretisch-universitären in die kirchlich-politische Sphäre getreten, eine konkrete Umsetzung folgte aber nie. Kapitel 7 untersucht die konziliaren Reformversuche des 15. Jahrhunderts. In Konstanz wird die Wichtigkeit einer Kalenderreform zwar hervorgehoben, ihre Umsetzung jedoch auf ein zukünftiges Konzil verschoben. Dieses fand in Basel statt und tatsächlich wurden dort konkrete Pläne vorgelegt, die Nothaft als Höhepunkt vorgregorianischer Kalenderdiskussionen sieht und die u. a. die Auslassung einer Woche im Jahr 1439 vorsahen. Die politischen Umstände verhinderten jedoch erneut eine konkrete Umsetzung. Das achte Kapitel beschließt den Band mit einem knappen Ausblick auf die Entwicklungen bis zur Gregorianischen Reform im 16. Jahrhundert.

Es ist nicht immer leicht, Nothafts teils umständlichem Stil zu folgen. Gelegentlich erscheinen die einzelnen Kapitel als isolierte Fallbeispiele, sodass z. B. knappe Zusammenfassungen der einzelnen Abschnitte hilfreich gewesen wären, auch für ein besseres Verständnis der komplexen und nicht jedem Historiker gleichermaßen vertrauten Materie. Auf inhaltlicher Ebene wäre eine stärkere Auseinandersetzung mit der Forschungsliteratur wünschenswert gewesen. So präsentiert der Autor einige diskussionswürdige Thesen, ohne sie mit den Argumenten der bisherigen Forschung in Verbindung zu setzen. Formal erschwert das Fehlen eines gesonderten Quellenverzeichnisses die Nutzung des Bandes.

Trotz dieser Kritik überwiegen bei Weitem die Verdienste des Bandes. Der Autor beherrscht Kalenderberechnungen ebenso souverän wie die Analyse der ausgesprochen breiten Quellenbasis, die er auf beeindruckende Weise durchdrungen hat. Diese Interdisziplinarität ermöglicht es, die Bedeutung der Chronologie in der mittelalterlichen Gelehrtenwelt in einer detaillierten Überblicksdarstellung ins Licht



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

zu rücken. Weiterhin macht Nothaft deutlich, dass das europäische Kalenderwesen ohne Kenntnisse der jüdischen und arabischen Kalender nicht zu verstehen ist. Hierbei nutzt er seine profunden Kenntnisse des jüdischen Kalenders, sodass das Spannungsfeld aus Referenz und Abgrenzung gegenüber dem Judentum das ganze Buch durchzieht.

Es war zuvor natürlich nicht unbekannt, dass die Gregorianische Reform auf Vorarbeiten fußte, jedoch wurden deren mittelalterliche Grundlagen, vor allem jene des 12. und 13. Jahrhunderts noch nie in einer solchen Vielfalt und Bandbreite deutlich gemacht wie in Nothafts Buch. Der titelgebende »Scandalous Error« (Pierre d'Ailly) wurde schon früh als solcher erkannt und das Wissen um ihn fand weite Verbreitung im mittelalterlichen Europa. Eine solche ist auch diesem Band zu wünschen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Notker Balbulus, Sequenzen. Ausgabe für die Praxis.
Eingerichtet von Stefan Morent, übersetzt von Franziska
Schnoor und Clemens Müller, hg. von der Stiftsbibliothek St.
Gallen, St. Gallen (Verlag am Klosterhof St. Gallen) 2017, 174
S., zahlr. farb. Abb., ISBN 978-3-905906-25-7, CHF 24,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Valeska Koal, Hannover

Der »Liber ymnorum«, eine um 884 entstandene Sammlung von Sequenzen des St. Galler Mönchs Notker Balbulus, genannt »der Stammer« (geb. um 840, gest. 912), gehört ohne Zweifel zu den herausragenden Zeugnissen frühmittelalterlicher liturgischer Musik. Dabei kommt gerade den Sequenzen eine besondere, impulsgebende Bedeutung in der Entwicklung und Ausgestaltung des Gregorianischen Chorals zu: Die Sequenz ergänzt im Formular der Messfeier das *Alleluja*, indem die lange Tonfolge auf den Schlussvokal »a« in seiner Wiederholung nach dem Vers ersetzt bzw. fortgesetzt wird (von lat. *sequi*). Die Herausforderung für den Schöpfer von Sequenzen besteht darin, frei rhythmische Dichtungen auf bereits vorhandene textlose Melodien so zu gestalten, dass Betonungen und Sprachfluss mit den melismatischen Tonfolgen korrespondieren.

Bislang waren die Sequenzen Notkers in keiner leicht greifbaren, für die chorale Praxis verwendbaren Edition zugänglich. Die vorliegende Ausgabe des Tübinger Musikwissenschaftlers und Leiters der Schola Cantorum der Universität Tübingen Stefan Morent ergänzt diese Lücke und präsentiert 20 ausgewählte Sequenzen zu zentralen christlichen Festen des Kirchenjahres, darunter Weihnachten, Ostersonntag, Christi Himmelfahrt, Pfingsten, Mariä Geburt und Allerheiligen. Zugleich ergänzt die Publikation das von Morent langfristig angelegte Projekt »e-sequence«, ein von der Stiftsbibliothek St. Gallen und dem Südwestrundfunk gefördertes Vorhaben zur digitalen und audiovisuellen Edition von Notkers Werk.

In seiner pointiert geschriebenen Einleitung (»Zum geschichtlichen Hintergrund«) stellt Morent heraus, dass Notkers Sequenzen mit ihrer charakteristischen Struktur aus paarweise wiederholten Abschnitten (Versikeln) im Mittelteil die ersten Neuschöpfungen ihrer Art sind und eine eigenständige poetisch-musikalische Kunstgattung in der abendländisch-lateinischen Liturgie begründen. Notiert wurden Sequenzen seit dem frühen 9. Jahrhundert in Form von Neumen, d. h. speziellen grafischen Zeichen, welche den melodischen Verlauf, aber auch die intendierte Interpretation des Gregorianischen Chorals schriftlich festhalten. Die Entwicklung führte dabei von adiastematischen Neumen, die Melodien ohne genaue Intervallangabe übermitteln, hin zu Neumen mit Liniennotation, die in St. Gallen seit dem 15. Jahrhundert überliefert sind.

Impulsgebung für die Neumennotate könnte, so Morent, die Vereinheitlichung von Liturgie und Schrift im Zuge der karolingischen Reformen des 9. Jahrhunderts gewesen sein, wovon auch die Rechtsaufzeichnung der »Admonitio generalis« (789) Karls des Großen zeugt. In diesem historischen Kontext kommt dem Kloster St. Gallen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

mit Sicherheit eine herausragende Stellung zu, die sich in zahlreichen bedeutenden liturgischen Handschriften des 8.-11. Jahrhunderts manifestiert.

Im Kapitel »Zur Quellenüberlieferung« kommt Morent dann auf die besonderen Herausforderungen der vorliegenden Edition zu sprechen. Die Tradierung der Sequenzen Notkers erfolgte in St. Gallen jahrhundertlang durch adiastematische Neumen, so in den frühesten Fragmenten des »Liber ymnorum« im Codex 317 der St. Galler Kantonsbibliothek Vadana, im Codex lat. 10587 der Pariser Bibliothèque nationale sowie in den ältesten vollständigen, allerdings textlosen Überlieferungen der Codices Sang. 381 und Sang. 484 der Stiftsbibliothek St. Gallen aus dem ersten Viertel des 10. Jahrhunderts. Von Bedeutung für Morents Rekonstruktion sind auch die Codices Sang. 376, 378, 380 und 382, die Handschrift Einsiedeln 121 aus dem späten 10. Jahrhundert (mit 40 identifizierten Sequenzen Notkers) sowie die 1001 auf der Reichenau geschriebene Handschrift lit. 5 der Staatsbibliothek Bamberg. Zur Rekonstruktion der Tonhöhen zieht Morent überdies spätere Zeugnisse des 15./16. Jahrhunderts mit Liniennotation aus dem Galluskloster selbst als auch Überlieferungen außerhalb St. Gallens, etwa aus dem Kloster Einsiedeln, heran.

Da die Überlieferung St. Galler Linienhandschriften erst relativ spät einsetzt, waren inzwischen eingetretene melodische Veränderungen bei der Rekonstruktion zu berücksichtigen. Der von Morent präsentierte Melodieverlauf kann daher nur eine Annäherung an die Melodien des 9./10. Jahrhunderts bieten, allerdings auf der Grundlage der frühesten greifbaren Überlieferung (vgl. das Kapitel »Zur Edition«). Text und Textgliederung folgen Codex Sang. 381.

Im Aufbau präsentiert die Edition farbige Abbildungen der 20 Sequenzen aus der ältesten Überlieferung der St. Galler Bibliothek, die das zeitgenössische Notat bildhaft verdeutlichen. Die Melodien sind darin in einer eigenen Spalte am Rand in Form von Neumen aufgezeichnet und zu Beginn in Reminiszenz an das Alleluja mit den entsprechenden Vokalen AEUA oder AEUIA unterlegt. In der Hauptspalte stehen die Verse, die den jeweiligen Melodiesegmenten in der Randspalte zuzuordnen sind. Es folgt der von Morent rekonstruierte Melodieverlauf mit darüber gesetzter Neumennotation im Verhältnis zum Text sowie ergänzend der jeweilige Sequenztext in lateinischer Sprache mit deutscher Übersetzung.

Im Sinne einer praktisch handhabbaren Ausgabe für Chorsänger verzichtet Morent auf einen aufwändigen kritischen Apparat, gibt aber im Anhang insofern Hinweise auf Rekonstruktionsentscheidungen, als zu jeder Sequenz die verwendeten Handschriften sowie bereits existierende Editionen von Text bzw. Text und Melodie verzeichnet sind. Der Melodieverlauf ist in Anlehnung an die heutige liturgische Praxis in Quadratnotation wiedergegeben. Zusätzlich als Hinweis auf die Interpretation sind in Rot die Neumen aus Codex Sang. 484 hinzugefügt.

Als Hilfe für den Vortrag ist der Text mit Akzenten für die Silbenbetonung und gliedernder Interpunktion nach den Regeln des klassischen Lateins versehen. Die Schlüssel sind so gewählt, dass die Notation möglichst ohne zu viele Hilfslinien auskommt, zum Teil treten daher Schlüsselwechsel auf. Die Ausgabe vermeidet Transpositionen bei den Melodien, um ein klareres Bild der modalen Einordnung zu geben. Ein Quellenverzeichnis unterteilt nach Neumen- und



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Linienhandschriften, eine Bibliografie zum aktuellen Forschungsstand sowie ein Index der Feste und Textanfänge runden die Edition ab.

Morents Ausgabe vermittelt auf eindrucksvolle Weise die Bedeutung der liturgischen Musik im Kontext der karolingischen Bildungs- und Kirchenreform. Deutlich wird, dass sich gerade in den Sequenzen mit ihrer kreativ-individuellen Verknüpfung von Textaussage und Melodie eine spirituelle Erneuerung und Intensivierung des Glaubens manifestiert, die visuell mit einer neuartigen, kunstvollen Handschriftengestaltung korrespondiert. Morents Rekonstruktion des Melodieverlaufs beruht dabei nicht auf einer bestimmten Leithandschrift, sondern bietet eine Synthese aus früh- und spätmittelalterlicher Überlieferung, um ein möglichst authentisches Klangbild zu erzielen. Im Gegensatz zu Calvin M. Bower, der jüngst eine wissenschaftliche Edition von 49 Sequenzen Notkers vorgelegt hat (»The Liber Ymnorum of Notker Balbulus«, 2 vols., London 2016), geht Morent nur kurz auf den sogenannten Widmungsbrief Notkers im Vorwort zum »Liber ymnorum« ein, in dem der St. Galler Mönch den zugrunde liegenden kreativen und technischen Prozess der Verbindung von Sequenzmelodien – verstanden als Folge von melodischen Bewegungsausschnitten – und Sequenzdichtungen beschreibt und so zumindest einige Hinweise auf den von ihm intendierten Melodieverlauf gibt. Zusammen mit Bowers Ergebnissen eröffnen sich hier interessante vergleichende Betrachtungsweisen. Die qualitativ voll gestaltete farbige Ausgabe lenkt zugleich den Blick auf den überaus reichen frühmittelalterlichen Handschriftenbestand einer der bedeutendsten Bibliotheken Europas.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2018.2.48324](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48324)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Pierre Pégeot, Mathias Bouyer, avec la collaboration de Philippe Masson, Jean-Michel Matz, Laurent Vallière, Fasti Ecclesiae Gallicanae. Répertoire prosopographique des évêques, dignitaires et chanoines de France de 1200 à 1500. T. 17: Diocèse de Toul, Turnhout (Brepols), 2017, XIII–442 p., n/b ill., ISBN 978-2-503-57595-7, 65,00 EUR.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rolf Große, Paris

Nach [Band 16 zu Auxerre](#) behandeln die »Fasti«, die nun auch über eine neue [Webseite](#) verfügen, Toul und damit das jüngste, von seiner Ausdehnung her aber größte der drei Trierer Suffraganbistümer. Die magere Quellenüberlieferung mag dazu beigetragen haben, dass die letzte Gesamtdarstellung zur Geschichte der Diözese und ihrer Bischöfe noch vom Anfang des vorigen Jahrhunderts stammt (Émile Martin, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, Bd. 1–3, Nancy 1900–1903). Wenngleich Toul bis 1552 zum Reich gehörte, machte sich der französische Einfluss spätestens seit 1285, als die Champagne der Krondomäne einverleibt wurde, immer stärker bemerkbar.

Auf die »Notice institutionnelle« und einen ausführlichen Abschnitt zur Baugeschichte folgt der prosopografische Teil mit Viten der Bischöfe von Mathieu de Lorraine (1198/99–1210) bis zu Olry de Blâmont (1495–1506) – darunter auch diejenige von Guillaume Fillastre dem Jüngeren (1449–1460), der am burgundischen Herzogshof eine wichtige Rolle spielte, – sowie Angaben zu Herkunft und Karriere der Domkanoniker und weiterer Amtsträger der Diözese.

Wohl an der Wende vom 4. zum 5. Jahrhundert gegründet, ist Auspicius, der um 470 in einem Brief des Sidonius Apollinaris (IV, 17) erwähnt wird, der erste sicher bezeugte Bischof von Toul. Das Diözesangebiet entsprach weitgehend dem der antiken Civitas der gallischen Leuker. Daher rührt die Bezeichnung des Bischofs als *episcopus Leucorum*, die im gesamten Mittelalter in Gebrauch war. Erst seit dem 12. Jahrhundert wurde er auch *episcopus Tullensis* genannt. Die Diözesangrenzen waren zunächst noch nicht genau festgelegt, sodass es bis ins frühe 12. Jahrhundert zu Streitigkeiten kam. In sie griff 1106 Papst Paschalis II. ein (JL 6069). Der erste Beleg für einen Archidiakon findet sich 916, doch scheinen die territorialen Zuständigkeiten erst an der Wende zum 12. Jahrhundert geregelt worden zu sein. Das früheste Zeugnis für eine bischöfliche Kanzlei stammt aus dem Jahr 1156.

Das Domkapitel verfügte am Ausgang des Mittelalters über 42 Pfründen, die mäßig dotiert waren. Die meisten Kanoniker stammten aus der Diözese, der Anteil des Adels war gering. Gegenüber dem Bischof, der nur an bestimmten Festen die Messe in der Kathedrale feiern durfte, genossen sie eine starke Stellung, die ihnen Papst Leo IX. verbriefte (JL 4240). Neben dem Domkapitel gab es lediglich ein weiteres Stift in Toul, die Kirche Sankt Gangolf, eine Gründung Bischof Gerhards aus den Jahren zwischen 973 und 986. Die Behauptung der Autoren, es sei als Regularkanonikerstift eingerichtet worden (S. 9), kann für das 10. Jahrhundert natürlich nicht zutreffen. Obgleich vom Domkapitel abhängig, entwickelte es sich als Kirche der Bürger zu dessen Rivalen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Wichtigstes Stift außerhalb der Bischofsstadt war Saint-Dié, das im 15. Jahrhundert immerhin über 30 Pfründen verfügte. Auch hier dürften die Angaben zu einem *chapitre régulier* korrekturbedürftig sein (S. 9).

Ein eigener Abschnitt ist der Baugeschichte der Kathedrale gewidmet. Wahrscheinlich im 6. oder 7. Jahrhundert wurde eine Kathedralgruppe errichtet, bestehend aus den drei Kirchen Sankt Stephan, Sankt Marien und Sankt Johannes der Täufer. Sie hatte bis ins 10. Jahrhundert Bestand. Der Bau der heutigen Kathedrale wurde 1220/1221 begonnen und im 16. Jahrhundert abgeschlossen. Der noch erhaltene Kreuzgang aus dem späten 13., frühen 14. Jahrhundert gilt als einer der größten Frankreichs.

Im Verzeichnis der Quellen und Literatur fehlen Hermann Meinert, Papsturkunden in Frankreich. Neue Folge, Bd. 1: Champagne und Lothringen, Berlin 1932–1933 sowie Gerold Bönnen, Toul, in: Lexikon des Mittelalters, Bd. 8, München 1997, Sp. 904–907. Hinzuweisen ist nun auch auf den jüngst erschienenen Aufsatz von Joachim Dahlhaus, Lothringen – Paris. Wege der Überlieferung mittelalterlicher Urkunden in der Neuzeit, in: Klaus Herbers, Harald Müller (Hg.), Lotharingen und das Papsttum im Früh- und Hochmittelalter. Wechselwirkungen im Grenzraum zwischen Germania und Gallia, Berlin, Boston 2017, S. 213–243.

Der Band bietet wichtige Informationen und wird der Erforschung der mittelalterlichen Geschichte des Bistums Toul sicher neue Impulse geben.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2018.2.48325](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48325)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Roland Recht, Revoir le Moyen Âge. La pensée gothique et son héritage, Paris (Éditions A. et J. Picard) 2016, 352 p., 107 ill., ISBN 978-2-7084-1018-3, EUR 39,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Christian Freigang, Berlin

Roland Recht, einer der renommiertesten französischen Mediävisten im Bereich der Kunstgeschichte, hat seit den 1960er Jahren weite Felder der mittelalterlichen Kunst untersucht, insbesondere für die Epoche zwischen dem 13. und dem 15. Jahrhundert. Ein besonderer Schwerpunkt gilt dabei der französischen wie der deutschen Kunst, insbesondere aber der gotischen Architektur sowie darüber hinaus der Mittelalterrezeption in Neuzeit und Moderne. Nunmehr hat er einen Sammelband vorgelegt, der einige unveröffentlichte sowie auch bereits an anderer Stelle publizierte Beiträge vereint. Letztere sind aber in erweiterter Form bzw. – da ursprünglich in deutschen Publikationen erschienen – nunmehr in französischer Übersetzung aufgenommen (die Ersterscheinungsorte sind auf S. 329–330 verzeichnet). Die insgesamt 17 Einzelstudien sind unter fünf Oberkapitel unterschiedlicher Länge subsumiert: »1. Image de l'homme, présence de l'homme«, »2. La stylisation courtoise«, »3. La révolution gothique«, »4. L'architecture gothique chez les modernes«, »5. La muséification du Moyen Âge«. Diese Grobgliederung erscheint etwas assoziativ, hilft aber, den Charakter des Florilegiums etwas abzumildern. Insbesondere die letzten beiden Abschnitte bieten quellenreiche und sich vielfältig ergänzende (teilweise sich inhaltlich leicht überlappende) Beiträge zum Weiterleben der Gotik in Europa, einer Thematik, der insgesamt ein ganzes Drittel des Buches gewidmet ist.

Das Ganze lässt sich aufgrund der prinzipiell chronologischen Reihung der Studien am ehesten als ein annotiertes Vorlesungsskript zur Gotik und ihrer Rezeption verstehen. In den genuin dem Mittelalter gewidmeten Kapiteln schlägt die Argumentationsstruktur teilweise recht große Bögen, beruft sich dabei kenntnisreich immer wieder auf »Altmeister« des Faches (etwa Hulin de Loo und Panofsky für Jan Van Eyck, Vöge und Focillon für die gotische Portalskulptur). Die jüngere Forschung wird dabei zwar nicht ausgelassen, allerdings sehr selektiv ausgewertet; und die Diskussion von Spezialproblemen wird verständlicherweise umgangen. So ist in diesen Partien auch der Anmerkungsapparat (mit einigen Ausnahmen) schlank und übersichtlich. Abgehandelt werden etwa die Entstehung der Großskulptur, das Portrait von Kaiser Sigismund, die Bildrhetorik von Claus Sluter sowie von Nicolaus Gerhaert von Leyden, die Innen- und Außenraumdarstellungen von Jan van Eyck, die Veränderung der gotischen Wölbkunst um 1300.

Deutlich anders stellt sich dies in den Beiträgen zur Gotikrezeption dar, die eine dichte, gut ineinander gefügte Darstellung bieten. Sie ist unter anderem der Problematik des Stilbegriffs als Paradigma der kunsthistorischen Mediävistik, der neuzeitlichen und modernen Bewertung der gotischen Architektur (mehrere Artikel, unter anderem zu Goethes Gotikauffassung), der Musealisierung der gotischen Werke und dem Zusammenhang von Nationsbildung und Kunstgeschichtsschreibung in Frankreich, Italien und Deutschland gewidmet. Die Bebilderung des handlichen Buchs prunkt stellenweise



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

durch einige großformatige Farbaufnahmen zumeist berühmter Hauptwerke, doch bleiben viele der anderen erwähnten Werke leider ohne begleitende Illustrationen.

Es würde zu weit führen, sämtliche Beiträge kritisch zu referieren, zumal die meisten bereits an anderer Stelle veröffentlicht sind. In den Studien zu den mittelalterlichen Werkkomplexen geht es häufig, den Paradigmen der älteren Forschung folgend, um die Ursprünge zentraler Themenkomplexe, etwa der Großskulptur, des lebensechten Portraits, der Landschaftsmalerei oder der spätgotischen Architektur. Ausgeblendet sind rezentere Forschungsthemen etwa zum Zusammenhang von Liturgie und Architektur bzw. Bildausstattung oder zur materiellen Kultur von Bildverwendung; in mehreren Fällen betrifft das auch einschlägige jüngere Literatur zu den abgehandelten Themen.

Wichtig erscheinen die Reflexionen über die latent nationalcharakterologischen Implikationen eines überkommenen Stilbegriffs, die R. Recht mit dem Hinweis auf bereits zeitgenössische widerständige Impulse von Originalität und dem Abweichen von stilistischer Einheitlichkeit konterkariert. Ein Essay räsoniert über die Entdeckung der Landschaftsmalerei bei Jan van Eyck, deren semantische Entleerung und perspektivische Kohärenz auf die Innenraumdarstellung im Turin-Mailänder-Stundenbuch und eine dem Maler in den Quellen zugewiesene Weltkarte bezogen wird. Anregend werden die mittelalterlichen Einstürze von Großbauten auf eine Trial-and-Error-Methode von Werkmeistern bezogen, die als Tradierungsmedium vor allem geometrische Ableitungsverfahren kannten (was indessen arithmetische Verfahren nach absoluten Längenmaßen durchaus nicht ausschließen sollte, wie das die Forschung konstatiert hat).

Kontrovers dürfte der Aufsatz zur Entwertung der antiken Säulen-Tektonik – also der Veranschaulichung des Tragens und Lastens – in der gotischen Architektur seit 1300 zu bewerten sein, eine Entwertung, die zur Homogenisierung von Pfeiler und Gewölbe seit dieser Zeit führt. Laut R. Recht werden hier der Grundstein einer sechsten der fünf klassischen Säulenordnungen gelegt. Diese als »Manierismus« bezeichnete Verschleifung von Stütze und Gewölbe bereite die Metapher der Säule als Baum vor, die von der neuzeitlichen Architekturtheorie als Begründung der Gotik entwickelt wurde. Dass bei derartigen architektonischen Veränderungen um 1300 auch bauökonomische Gründe eine Rolle spielten, wie das die jüngere Forschung diskutiert, bleibt in der vornehmlich in den Kategorien der neuzeitlichen Architekturtheorie argumentierenden Darstellung außer Acht.

In den Abschnitten zur Gotikrezeption stützt sich Recht vor allem auf literarische und kunsttheoretische Äußerungen, die in einem weiten Spektrum erfasst sind und, was die deutschen Autoren betrifft, meines Wissens teilweise zum ersten Mal in französischer Übersetzung zitiert sind. Die intensivste und meines Erachtens anregendste Studie gilt der Rezeption von Notre-Dame in Dijon vom 17. bis zum 19. Jahrhundert, die zeigt, wie die Wertschätzung von konstruktiver Logik sich sehr früh mit der Ästhetik des Erhabenen verbindet. Auch überzeugt die differenzierte Kategorisierung der verschiedenen Gotikauffassungen als technisches System, Organismus oder als Utopie. Zu Recht sind hierbei auch Vertreter des 20. Jahrhunderts in die Erörterung eingeschlossen, vom Architekten Bruno Taut bis zum nationalsozialistisch belasteten Kunsthistoriker Hans Sedlmayr.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Auch wenn man nicht umstandslos allen Argumentationen des Autors folgen wird, so handelt es sich insgesamt um einen anregenden und originellen, bewundernswert breit ausgefächerten Überblick über eine »lange«, tendenziell bis heute währende gotische Kunst, die sich – zumal für ein französisches Publikum – dadurch auszeichnet, französische, deutsche und in gewissem Umfang auch italienische und englische Werkkomplexe und Forschungstraditionen gleichsam wie selbstverständlich zusammen in den Blick zu nehmen. Vor allem die Beiträge zur Rezeption der gotischen Architektur in der Neuzeit zeigen in intensiver Weise die gleichsam ununterbrochene Tradition einer technisch-konstruktiv begründeten Ästhetik des Bauens.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48326](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48326)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ingrid Rembold, *Conquest and Christianization. Saxony and the Carolingian World, 772–888*, Cambridge (Cambridge University Press) 2018, XVII–277 p. (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought. Fourth Series, 108), ISBN 978-1-107-19621-6, GBP 75,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rudolf Schieffer, Bonn

Die Geschichte Sachsens von der Eroberung durch Karl den Großen bis zur Auflösung des Großfränkischen Imperiums ist seit jeher eine bevorzugte Thematik zumal von deutschen Historikerinnen und Historikern gewesen, die darin gern die Anbahnung des von den Ottonen geformten ersten Reichs der Deutschen erblickten. In ihrer von Rosamond McKitterick betreuten Dissertation aus Cambridge möchte die Verfasserin einer anglophonen Leserschaft eine kritisch reflektierte Übersicht des aktuellen Forschungsstandes bieten. Sie beginnt mit einem Rückblick auf die sächsische Frühzeit sowie einer Erörterung der vielschichtigen Quellenlage samt den Wandlungen des Verständnisses seit dem 19. Jahrhundert (»From National to Local History«). Die eigentliche Darstellung, beginnend mit S. 39, gliedert sich in einen größeren Teil politisch-militärischen Inhalts und einen etwas kürzeren über die religiös-kulturelle Entwicklung, wobei insgesamt vier Schwerpunkte in den Vordergrund treten.

Karls Sachsenkriege (772–804) werden nicht in ihrem zeitlichen Ablauf, sondern unter systematischen Aspekten behandelt. Großen Wert legt Ingrid Rembold auf die Verflechtung der fränkisch-sächsischen Auseinandersetzung mit den Nachbarvölkern der Abodriten, Dänen und Friesen, auf die Genese eines gesamtsächsischen Bewusstseins, auf den Wandel von einem ethnischen zu einem sozialen Konflikt sowie auf die Gewaltsamkeiten beider Seiten (mit der seit Martin Lintzel vorherrschenden Relativierung des »Blutbads von Verden« 782), auf das Nebeneinander von Widerstand und Kollaboration und auf die Taufen als Ausdruck der Unterwerfung.

Breiten Raum nimmt sodann der von Kaiser Lothar I. im Zuge des Erbfolgekriegs der Söhne Ludwigs des Frommen stimulierte sächsische Stellinga-Aufstand von 841/842 ein, den Ingrid Rembold durchaus zu den Fernwirkungen der Eroberung zählt und gemäß dem von Otto Gerhard Oexle gebotenen Erklärungsmuster auf gildenartige Zusammenschlüsse unzufriedener, nicht unbedingt sozial homogener Kreise zurückführt, die eine Rückkehr zur älteren Gerichtspraxis, aber keine Abkehr vom Christentum herbeiwünschten. Dass die Bewegung nach der baldigen Konsolidierung der Machtverhältnisse im Frankenreich rasch zusammenbrach, nimmt Ingrid Rembold als Indiz dafür, dass ihre Tragweite nicht überschätzt werden sollte.

Am Aufbau kirchlicher Institutionen und Strukturen als Konsequenz der Sachsenmission interessiert die Verfasserin vor allem das Ausmaß an zentraler Planung und Steuerung gleich zu Beginn unter Karl dem Großen. Gestützt auf die jüngsten Forschungen von Theo Kölzer neigt sie zu erheblicher Skepsis, spricht sich für eine große Vielfalt der (gerade auch einheimischen) treibenden Kräfte aus und fasst das gesamte 9.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jahrhundert ins Auge für eine ganz allmähliche, wenig koordinierte Ausgestaltung der sächsischen Sakrallandschaft, deren materielle und rechtliche Fundierung noch lange zu wünschen übrig ließ und eben deshalb zu manchen Urkundenfälschungen herausforderte.

Das letzte Kapitel gilt dann dem so entstandenen sächsischen Christentum, dem nicht bloß bescheinigt wird, das zuvor virulente Heidentum bemerkenswert rasch verdrängt, sondern auch spezifische eigene Erscheinungsformen hervorgebracht zu haben. Dazu zählt Ingrid Rembold den Rückgriff auf die altsächsische Volkssprache (in Taufliturgie und Bibeldichtung, zumal im »Heliand«, den sie für Fulda in Anspruch nehmen möchte), die Schaffung kirchlicher Zentren ohne vorgegebene Städte und die auffällige Dominanz weiblicher gegenüber männlichen geistlichen Gemeinschaften, wofür geltend gemacht wird, dass adlige Frauen nach sächsischem Recht frei über ihr Erbteil verfügen konnten.

Das Buch fußt auf profunder Kenntnis von Quellen und Literatur und ist sorgfältig gearbeitet, gerade auch im Umgang mit den reichlich herangezogenen deutschsprachigen Beiträgen. Es reizt den Rezensenten nirgends zum Widerspruch, wartet aber auch nicht mit allzu überraschenden Einsichten auf. Als umsichtige Synthese zu einem komplexen Thema sollte es auch hierzulande Beachtung finden.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Josef Riedmann (Hg.), Die Innsbrucker Briefsammlung. Eine neue Quelle zur Geschichte Kaiser Friedrichs II. und König Konrads IV., Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2017, VIII–334 S. (Monumenta Germaniae Historica. Briefe des späteren Mittelalters, 3), ISBN 978-3-447-10749-5, EUR 80,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît Grévin, Paris

La parution de l'édition très attendue de la «collection épistolaire d'Innsbruck», dans la collection «Briefe des späteren Mittelalters» (Lettres du Moyen Âge tardif) des Monumenta Germaniae Historica marque une date importante dans la recherche sur les derniers Hohenstaufen, et plus particulièrement sur l'histoire de la Sicile et de l'Empire entre la fin du règne de Frédéric II et la mort de Conrad IV en 1254. L'intérêt historique des très nombreux documents inédits (148) contenus dans cet ensemble de 209 lettres a déjà été partiellement présenté par le découvreur de la collection, Josef Riedmann, qui en a assuré l'édition, dans diverses publications notamment échelonnées entre 2006 et 2012 (cf. bibliographie, p. 40–41), et discuté par plusieurs chercheurs, mais il est sûr que la lecture globale permise par la présente édition ouvrira un nouveau cycle de recherches concernant l'ensemble d'inédits quantitativement et qualitativement exceptionnel qui sont maintenant accessibles.

La présente recension ne pouvant discuter l'ensemble des questions posées par les lettres inédites contenues dans la collection d'Innsbruck, on se contentera ici de donner un aperçu des problèmes qu'elle soulève en présentant succinctement 1) la découverte et la contextualisation de cette source par Josef Riedmann; 2) les caractéristiques et les limites de cette édition *princeps*; 3) enfin quelques-uns des traits les plus remarquables des documents inédits qui viennent enrichir notre connaissance de la politique de Frédéric II et, surtout, de son fils et successeur éphémère Conrad IV.

1) La «collection épistolaire d'Innsbruck» forme un ensemble textuel composé de lettres (ou de mandats assimilables à des lettres) qui rentre dans la catégorie des *summae dictaminis*. Les documents, essentiellement issus de l'activité de différentes chancelleries (chancellerie du royaume de Sicile, mais aussi chancellerie papale, etc.) ont été sélectionnés et modifiés (par la suppression d'un certain nombre de parties, la réduction à l'initiale de certains noms ...) pour devenir des modèles rhétoriques. Typologiquement, la collection d'Innsbruck peut être assimilée à une collection de lettres de Pierre de la Vigne selon la logique suivie par Hans Martin Schaller dans l'organisation de son *Hilfsmittel* «Handschriftenverzeichnis zur Briefsammlung des Petrus de Vine» (MGH, 2002), qui comptabilisait une grande partie des collections de *dictamina* contenant des lettres par ailleurs contenues dans la collection la plus diffusée des «Lettres de Pierre de la Vigne» (petite collection en six livres) comme autant de formes «alternatives» de cette collection.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

La collection d'Innsbruck contient ainsi 37 *dictamina* communs avec les »Lettres de Pierre de la Vigne« (»petit-six«), ainsi que des lettres présentes dans la *summa dictaminis* papale de Thomas de Capoue, et dans les collections de *dictamina* dites de Transmundus (n° 186–204). Un tel mélange de lettres en rapport avec la tradition des »Lettres de Pierre de la Vigne« (chancellerie et cour de Sicile, de Frédéric II à Manfred), de la chancellerie papale et de strates documentaires plus anciennes (Transmundus) n'est pas insolite: un grand nombre de textes politiques importants émanant de la chancellerie de Frédéric II et Conrad IV ont été retrouvés dans des miscellanées de ce genre. Mais il n'était plus arrivé depuis des décennies qu'une collection de lettres de Pierre de la Vigne »alternative« non repérée par la recherche livre une telle abondance de documents inconnus, ici 36 lettres inédites de l'époque de Frédéric II, et pas moins de 112 documents inédits du règne sicilien éphémère (1252–1254) de Conrad IV.

Dans une introduction bien menée, Josef Riedmann explique les circonstances de la découverte de cette collection, à l'occasion d'un catalogage des manuscrits de la bibliothèque universitaire d'Innsbruck. Contenue aux folios 93–196 du manuscrit 400 de l'Universitäts- und Landesbibliothek Tirol, cette collection avait échappé à un repérage à cause du titre donné à cette section du manuscrit au Moyen Âge: *Summula dictaminis rhetorici. Notule rethoricales diverse*. Les recherches de Joseph Riedmann l'ont conduit à découvrir qu'un érudit du début du XX^e siècle, Gottfried Klappe, avait déjà repéré ces lettres, mais sans donner suite à sa découverte. Riedmann, dans une introduction de 33 pages, complétée par un riche cahier d'illustrations en couleur qui couvre 16 folios du manuscrit, et par une bibliographie, présente la découverte, la publication, la structure et les caractéristiques de la collection. Le problème majeur posé par celle-ci concerne son statut au sein de la tradition des *dictamina* d'origine Hohenstaufen représentés par les différentes formes de »Lettres de Pierre de la Vigne«.

Étant donné que la collection contient à la fois 37 lettres communes avec la collection de Pierre de la Vigne »classique«, un très grand nombre d'inédits non présents dans d'autres collections, et qu'elle ne contient aucun document écrit après 1254, année de la mort de Conrad IV, elle semble avoir suivi un destin exceptionnel par rapport aux collections »voisines« (collections de Lettres de Pierre de la Vigne non ordonnées, contenant des documents plus rarement transmis que les quatre collections ordonnées les plus classiques): le *dictator* (un notaire de la chancellerie de Conrad IV?) responsable de la compilation d'Innsbruck a dû porter son savoir dans le Sud-Est du royaume de Germanie très tôt, peut-être directement après la mort de Conrad IV, sans rester en contact avec le réseau des rhéteurs qui a peu à peu élaboré les différentes formes des *summae dictaminis* de Pierre de la Vigne entre la mort de Conrad IV et les années 1268–1280.

Cette séparation précoce a permis la conservation de documents qui n'ont pas été retenus dans les courants moins isolés de la tradition. Joseph Riedmann rappelle l'existence et la trajectoire d'un certain nombre de ces *dictatores* héritiers de Pierre de la Vigne qui ont probablement ou sûrement suivi des parcours de ce genre, tels que Nicola da Rocca senior (lieu d'exil après 1269 inconnu), Pierre de Precce et Enrico da Isernia, mais aucun n'est un bon candidat pour la dissémination dans l'espace germanophone de ce groupe de lettres isolées dans la tradition manuscrite, surtout à une date aussi précoce.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Joseph Riedmann a raison de souligner que le statut rhétorique souvent complexe de ces textes (abrégés, parfois sans doute modifiés par rapport à leur version originale) n'en fait pas pour autant des exercices de style. Selon toute vraisemblance, nous sommes en présence, pour les documents attribuables à Frédéric II et Conrad IV, d'une série exceptionnelle de lettres authentiques, mais profondément altérées par la logique de compilation des *summae dictaminis*.

2) Les caractéristiques de la transmission manuscrite impliquent en effet des difficultés de reconstitution qui sont souvent pesantes (en particulier pour les lettres diplomatiques dont certaines sont très lourdement mutilées par le choix du créateur initial ou d'un copiste intermédiaire), et le degré d'abréviation et la complexité de traitement de ces *dictamina* expliquent le délai entre la découverte du fonds en 2004 et son édition. Il a fallu proposer une contextualisation pour des documents souvent difficilement interprétables, faute d'adresse ou de noms complets, résoudre un certain nombre de problèmes de lecture liés au grand nombre des abréviations ou à des erreurs de copiste, enfin proposer un appareil correspondant aux critères de qualité requis par les MGH.

Concernant la confection des appareils et des notices explicatives, on regrettera que l'éditeur n'ait pas tenu parfois plus clairement compte des interactions entre les différentes collections de *dictamina*. Un travail de mise en réseau (absolument indispensable) a certes été fait pour les lettres de Pierre de la Vigne déjà connues, mais la présence d'un document appartenant à la *summa dictaminis* de Thomas de Capoue n'a par exemple pas été notée (n° 5, *Miranda tuis sensibus*, ThdCI, 1). C'est néanmoins l'édition elle-même des textes qui présente le plus grand nombre de traits devant encore être améliorés. On gardera ici à l'esprit la maxime de Boileau («La critique est aisée ...»): une édition *princeps* est presque toujours sujette à critique, et il faut considérer la masse de travail considérable sur des inédits qui sont à présents exploitables par la recherche.

Il ne s'agit donc pas ici de dénigrer un labeur dans l'ensemble bien mené. Il existe néanmoins un certain nombre de leçons problématiques, intégrées dans le texte édité, parfois avec une mention de lecture incertaine («Lesung unsicher»), qui peuvent et devraient être résolues. On ne donnera ici que deux exemples. Il en va ainsi du terme transcrit *illicura*, leçon absolument impossible, dans la remarquable lettre n° 50 de Conrad IV à Innocent IV, qu'il faut clairement lire *illecebra*, ou encore de la séquence *scandala nociva multiplicacione sue crescereat*, totalement impossible, dans la lettre n° 57 de Conrad IV à l'empereur de Nicée, où *sue crescereat* doit probablement être corrigé en *subcrescerent*.

Dans des cas de ce type, on s'explique mal comment des leçons aberrantes ont pu être laissées dans l'édition, sans *cruces*, ou sans proposition de restitution. La comparaison minutieuse avec la phraséologie de la chancellerie sicilienne pour des passages équivalents permettra avec le temps de donner un texte plus satisfaisant, là où ces problèmes n'ont pas encore été résolus. Un problème moins gênant est représenté par la nécessité d'améliorer la recherche des sources. Dans ce domaine, il ne s'agit pas de prétendre à l'exhaustivité: ce n'est que depuis deux décennies que les spécialistes de la rhétorique impériale-sicilienne et papale ont pris l'habitude de traiter les lettres politiques comme des documents dont la richesse intertextuelle nécessitait un



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

travail philologique de type littéraire, et notamment la recherche, toujours à reprendre, des sources bibliques, patristiques, classiques et juridiques.

Dans le cas des lettres inédites de la collection d'Innsbruck, la mise en évidence de nombreux échos bibliques est peut-être plus avancée que le repérage des sources classiques, dont une rapide recherche permet de voir qu'elles ont parfois été négligées. Dans la lettre n° 60 de Conrad IV au roi de Navarre, on trouve ainsi une belle citation horatienne (*qui consuevit tardus esse provisor utilium*, écho de l'«Art poétique», v. 164), dans la lettre n° 50 déjà citée, des réminiscences virgiliennes peuvent être repérées. Un travail complémentaire sur ces sources poétiques serait d'autant plus nécessaire qu'il participerait de l'effort actuel pour aboutir à une compréhension meilleure (et à une réévaluation) des techniques de transposition entre poésie métrique et prose rythmée, et de la culture des techniciens de l'écrit de la chancellerie Hohenstaufen de Sicile.

3) Au-delà de ces problèmes strictement éditoriaux, l'intérêt historique de ces nouvelles sources peut se résumer de la manière suivante. Les 36 textes inédits concernant Frédéric II apportent un certain nombre d'informations parfois précieuses, mais souvent difficilement interprétables, faute de précisions chronologiques, sur les relations de l'empereur avec ses bâtards Enzo et Frédéric d'Antioche, sur la politique de propagande impériale à l'égard des villes nord-italiennes et de personnages tels que le comte de Savoie ou le duc de Lorraine, sur les relations avec certaines villes telles que Tivoli.

En dépit de la richesse de cette documentation, il ne s'agit peut-être pas de textes de nature à jeter une image radicalement différente du règne de l'empereur. En revanche, les pièces bien plus nombreuses concernant le règne sicilien (1252–1254) de Conrad IV sont non seulement intéressantes au point de vue rhétorique, mais fondamentales d'un point de vue politique, puisqu'elles jettent une vive lumière sur certains aspects de la réorganisation interne du royaume de Sicile (notamment sur l'activité édilitaire, à Salerne, à l'Aquilée, à Barletta), tout comme sur l'activité diplomatique tous azimuts déployée par le roi de Romains et nouveau roi de Sicile en direction d'un ensemble de souverains et de puissances remarquables, depuis la «reine de Sardaigne», Adelasia de Torres (bizarrement confondue dans l'apparat avec une parente d'Ezzelino da Romano, la présence de cette lettre de Conrad IV envoyée à Adelasia, posant effectivement la question du statut de son divorce avec Enzo, donné comme consommé par la recherche après 1247), jusqu'à l'empereur de Nicée en passant par le roi de Hongrie ou celui de Navarre.

Même si ces efforts diplomatiques ont été réduits à néant par la mort de Conrad IV en 1254, il s'agit là d'un matériel de premier ordre pour comprendre les logiques de la diplomatie des Hohenstaufen, au moment où le successeur de Frédéric II tentait de renouer les fils de son action dans toutes les directions. Ces lettres diplomatiques, comme d'autres textes (des lettres de consolation, regroupées dans une section «*litterae plagentium*» ([sic] par exemple), présentent par ailleurs un intérêt rhétorique notable, en accroissant les séries de lettres déjà connues qui permettent de comprendre l'art des *dictatores* de Frédéric II et Conrad IV. Certaines parties de la collection, comme les collections d'*exordia*, difficilement exploitables d'un point de vue factuel, pourront ainsi ajouter à notre connaissance de la rhétorique du pouvoir Hohenstaufen, au prix toutefois d'un travail de comparaison avec les textes déjà connus qui n'en est encore qu'à ses débuts.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48328](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48328)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Dans l'attente d'une présentation plus exhaustive de propositions d'amélioration du texte, et de certains aspects rhétoriques des documents inédits, soulignons en conclusion pour le lectorat français le caractère exceptionnel de cette découverte, qui modifiera sur certains points notre connaissance du règne de Frédéric II, et renouvelle radicalement l'idée que l'on pouvait avoir jusqu'ici de l'activité politique, administrative et diplomatique de son fils Conrad IV durant les deux années de sa présence en tant que souverain dans le royaume de Sicile. Quels que soient les défauts de cette édition *princeps*, il faut savoir gré à Josef Riedmann non seulement de sa superbe découverte, mais aussi d'avoir au prix d'un travail considérable livré à la recherche cette nouvelle documentation. Les lettres inédites de la collection d'Innsbruck font certainement partie des découvertes textuelles majeures de la médiévistique du début du 21^e siècle.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Trevor Rowley, An Archaeological Study of the Bayeux Tapestry. The Landscapes, Buildings and Places, Barnsley, South Yorkshire (Pen + Sword Books) 2016, XII–209 p., num. col. + b/w ill., ISBN 978-1-7819-380-6, GBP 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
George T. Beech, Kalamazoo

In his introduction (p. X) the author, Trevor Rowley, explains his objective: »The main purpose of this book is to try and understand some aspects of the historical geography in which the tapestry is placed. Where did the momentous events portrayed actually take place and how much can the hanging tell us about the landscape of mid-eleventh-century France and England?« Also in his introduction he explains that: »I have interpreted archaeology very broadly to include the historic landscape«, thus acknowledging that his book is not archaeology as the term is usually understood, i. e. a study of material remains from the past.

In the first chapter Trevor Rowley summarizes existing beliefs as to the date and place of its production, and about who may have commissioned it. In addition to these questions comes a summary of the structure, the materials and colors used, the types of people and animals depicted, as well as the landscapes, trees, buildings, churches, boats, castles, etc. Also, references to the artistic and historical sources from which the designer may have borrowed in picturing events, with particular emphasis on what he believes to have been the importance of Roman sculpture surviving in the 11th century.

In chapters two through nine the author examines the successive episodes central to the story as a whole. In the course of his analysis he looks into the unknowns of the tapestry and summarizes the various explanations made by modern scholars. In chapter 2, Earl Harold's Journey to Bosham, he examines the identity of the castle where King Edward of England talked with Harold at the outset and the nature of the instructions the king gave to him. Then Harold's trip to Bosham, the hunting scene en route, his praying before the church there, then his dining with his men in the building nearby. Chapter 3: Harold's voyage across the channel to France, the type of boat he sailed in, why and how he happened to land in Ponthieux where he was captured by Count Guy. How Guy turned him over to Duke William of Normandy who led Harold to his Norman castle presumably in Rouen.

Chapter 4: Castles and the Breton Campaign. Rowley has doubts about the authenticity of this campaign: »The whole of the Breton campaign, which provides a military prelude to the battle of Hastings, is as spectacular as it is unbelievable, despite the detail that is shown on the tapestry« (p. 72). Nonetheless he examines certain aspects of it in considerable detail, particularly the structure of the Breton castles portrayed – Dol, Rennes, Dinan, along with two others at Bayeux and Hastings in England. And despite his earlier reservations he concludes that they are significant visual representations of early motte-and-bailey castles (p. 97). He also devotes considerable time to the tapestry's depiction of Mont-Saint-Michel and the abbey church at the beginning of the Breton campaign, and is persuaded that the tapestry's designer was acquainted personally with that site.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

In chapter 5 Trevor Rowley looks into the scene where Harold is pictured swearing an oath to Duke William, seeking to answer the question, what kind of an oath did Harold take, i. e. what did he swear to William, and where he takes it – in Bayeux cathedral? And what were the relics he was touching? This sequence ends with Harold leaving Duke William, sailing back to England, then going to report to King Edward. What interests Rowley is to know where in England Harold landed, then where he met the king, presumably in one of the royal palaces, and what Harold told King Edward, and how the latter reacted.

After this consultation the tapestry passes, in reverse order, to the king's illness as he consults with others, then his death. In the preceding scene his body is being taken to Westminster for burial. In chapter 6 Trevor Rowley is interested in the tapestry's depiction of Westminster abbey and in the probable subject of the king's discussion with followers; was he naming Harold as his successor? After Edward's death and funeral the tapestry turns to Harold's coronation as successor to King Edward, then his subjects being startled by the appearance of a strange star in the sky – the so-called »Halley's comet scene«. The coronation scenes end with news of Harold's succession being carried by boat to Duke William's court in Normandy without naming, as Rowley points out, the ports of departure and arrival.

In chapter 7 the author discusses William of Normandy's preparations for an invasion of England. First the construction of ships for the channel crossing: here he focusses on the detailed presentation of this in the tapestry, the felling of trees, making of planks, the tools used, etc. and he speculates about the total number built and used. Then follows the loading of the ships with horses, weapons, and the Norman warriors. The invasion of England began with the Norman crossing of the channel and, after landing unopposed at Pevensey, moving to Hastings nearby to prepare for a confrontation with the English under King Harold, just then returned from a victory over invading Vikings in northern England.

Trevor Rowley views the crossing over in chapter 8, the invasions, with particular attention to the ways in which the Normans brought their horses with them. In the final section of the book Trevor Rowley analyses the last part of the tapestry dealing with the decisive battle of Hastings where the Normans prevailed over the English. Where was the battle fought, how did the two armies confront each other, what were their respective tactics, what accounted for the Norman victory?

Accompanying the book are a number of maps of regions of northern France and England, and many high quality color photos of scenes from the tapestry, as well as of pages of illuminated manuscripts and of modern photos of buildings and regions cited by the author. Unfortunately there is no index of either of these, so the reader must search for them page by page. Nor does the author give the numbers of the scenes he cites from the tapestry – as numbered by Stenton, by Wilson, and by the tapestry museum in Bayeux. And in at least one instance (p. 155) a photo of a medieval drawing is presented without any indication as to the archive or library from which it is taken.

More puzzling is the photo (p. 137) of an unnumbered scene (scene 24, Bayeux numeration) picturing Harold's return to England to see King Edward after taking his oath to Duke William. But the author's labelling of the scene reads: »News of Harold's coronation is taken across the English channel«, and that is the subject being discussed by him at the time, p. 136–137. The two scenes of ships crossing the channel have been



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

confused; this one should show 34 not 24. A very brief bibliography – 4 pages – comes at the end of the book, and it may be trivial but I will point out that the names of two contemporary French medievalists are misspelled. Pierre Baudouin becomes Baudwin, and Sylvette Lemagnen becomes Lemangen. More disconcerting is the fact that some of the endnotes of the book, which refer to the full titles in the bibliography, cite authors and abbreviated titles which are not listed in the bibliography. For example Chapt. 1, note 20, reads »Howe, 2008, p. 16«, and note 23 is »Karkov, 2010, p. 157–168«. But no work of either author is cited in the bibliography. It is my impression (I have not attempted to verify this) that many of the endnotes fall into this category, thus that the bibliography is incomplete.

Trevor Rowley's purpose in this book is to see how accurately the tapestry portrays the physical world of the day in Normandy and England, the landscapes, fields, trees, buildings. On the whole he concludes, »that the tapestry mostly ignores the physical setting of the story« (p. 12), and »for the most part little attempt is made to illustrate details of the landscape in which the events on the tapestry take place« (p. 13). Consequently »we cannot use the tapestry as a handbook to the archaeology or landscape of the Normans ... but we are given acceptable impressions of those places and landscapes, and on occasion we do seem to be looking at a genuine landscape« (p. 190).

Nonetheless he agrees that the tapestry is a magnificent work of art and »a unique historical document« (p. 190). Thus despite his essentially negative findings he believes his examination has been worthwhile in detecting elements which enable at least a partial reconstruction of the landscapes, et al. Has Rowley made an original contribution to the understanding of the Bayeux Tapestry? Many of the landscape topics treated by him have been dealt with by earlier scholars, as he acknowledges, but I know of no other book on the tapestry quite like this one, and future historians may well find it useful.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kathryn E. Salzer, Vaucelles Abbey. Social, Political, and Ecclesiastical Relationships in the Borderland Region of the Cambrésis, 1131–1300, Turnhout (Brepols) 2017, XVIII–366 p., 5 fig., 3 maps, 7 tabl. (Medieval Monastic Studies, 2), ISBN 978-2-503-55524-9, EUR 90,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Nicolas Ruffini-Ronzani, Versailles

L'histoire du monachisme flamand et lotharingien des XI^e–XIII^e siècles connaît depuis une vingtaine d'années un évident regain d'intérêt. Récemment, les abbayes d'Anchin, de Denain, de Stavelot-Malmedy, de Lobbes et d'Arrouaise ont chacune fait l'objet d'une monographie¹. Ces travaux s'ajoutent à ceux jadis consacrés aux abbayes de Saint-Amand et de Saint-Martin de Tournai par le chanoine Platelle et Albert D'Haenens². Le livre de Kathryn Salzer vient utilement compléter ce panorama. Il se rapporte à une communauté monastique cistercienne trop longtemps laissée dans l'ombre: celle de Vaucelles, implantée à une quinzaine de kilomètres au sud de la cité de Cambrai. Le fonds documentaire de Vaucelles est aujourd'hui bien connu grâce aux travaux de Benoît-Michel Tock, qui en a édité les chartes antérieures à 1200 et une *narratio foundationis* de la seconde moitié du XII^e siècle redécouverte il y a peu³. L'histoire des premiers siècles de l'abbaye restait néanmoins à écrire. C'est la tâche difficile à laquelle s'est attelé l'auteur, en se focalisant sur les XII^e–XIII^e siècles, qui correspondent à un temps d'essor de la communauté.

¹ Jean-Pierre Gerzaguët, *L'abbaye d'Anchin de sa fondation (1079) au XIV^e siècle. Essor, vie et rayonnement d'une grande communauté bénédictine*, Villeneuve d'Ascq 1997; id., *L'abbaye féminine de Denain, des origines à la fin du XIII^e siècle. Histoire et chartes*, Turnhout 2008 (Atelier de recherches sur les textes médiévaux, 10); Benoît-Michel Tock, Ludo Milis (éd.), *Monumenta Arroasiensia*, Turnhout 2000 (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis, 175); Nicolas Schroeder, *Les hommes et la terre de saint Remacle. Histoire sociale et économique de l'abbaye de Stavelot-Malmedy, VII^e–XIV^e siècle*, Bruxelles 2015; Jérôme Verdoot, *Une clôture hermétique? Isolement régulier et intérêts séculiers au monastère Saint-Pierre de Lobbes (VII^e–XIV^e siècle)*, Bruxelles 2016 (université libre de Bruxelles, thèse de doctorat inédite). Pour une approche globale du monachisme à l'échelle régionale, on se reportera aux publications de Steven Vanderputten, et en particulier à *Monastic Reform as Process. Realities and Representations in Medieval Flanders, 900–1100*, Ithaca 2013.

² Henri Platelle, *Le temporel de l'abbaye de Saint-Amand, des origines à 1340*, Paris 1962; id., *La justice seigneuriale de l'abbaye de Saint-Amand: son organisation judiciaire, sa procédure et sa compétence du XI^e au XVI^e siècle*, Louvain 1965; Albert D'Haenens, *L'abbaye Saint-Martin de Tournai de 1290 à 1350: origines, évolution et dénouement d'une crise*, Louvain 1961.

³ Benoît-Michel Tock (éd.), *Les chartes de l'abbaye cistercienne de Vaucelles au XII^e siècle*, Turnhout 2010 (Atelier de recherche sur les textes médiévaux, 12); id. (éd.), Foulques de Cambrai, *La fondation de l'abbaye de Vaucelles*, Paris 2016 (Les classiques de l'histoire au Moyen Âge, 56).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

La publication se structure autour de deux axes complémentaires. Il s'agit, d'abord, d'étudier la constitution du patrimoine monastique. Pour ce faire, Kathryn Salzer a pu compter sur une documentation diplomatique abondante et sur un cartulaire du XIII^e siècle rassemblant des copies relatives aux granges de Baudival et de Ribaucourt (Lille, Archives départementales du Nord, 28 H 96). À travers une politique d'acquisition, d'achat et d'échange, Vaucelles a progressivement consolidé son patrimoine originel et ses 17 granges pour s'affirmer comme l'une des abbayes les plus riches et les plus puissantes à l'échelle régionale. À son apogée, à la fin du XIII^e siècle, les possessions de la communauté se répartissent en effet entre le Cambrésis, l'Artois, le Soissonais et la Flandre maritime. Cette formidable expansion aura néanmoins un revers, puisqu'elle contribuera à complexifier les relations unissant Vaucelles à ses partenaires traditionnels. Elle conduira également l'abbaye au bord du gouffre financier.

L'analyse des relations – amicales ou conflictuelles – entre Vaucelles et les multiples acteurs de son histoire constitue le second, et principal, axe d'enquête. Sans surprise, la famille d'Oisy occupe ici une place centrale dans la réflexion. Kathryn Salzer démontre de manière convaincante que ces puissants seigneurs – ils tiennent également la châtellenie de Cambrai – ont profité d'un temps de vacance du pouvoir épiscopal pour implanter une communauté monastique sur des terres où leur autorité était menacée. La fondation de l'abbaye répondait donc à des objectifs politiques. À l'instar des Oisy, la plupart des bienfaiteurs de Vaucelles sont issus de l'aristocratie locale, généralement des couches moyennes et inférieures de celle-ci.

Le succès des moines blancs dans la région s'explique sans doute par l'absence de «concurrence», Vaucelles étant la seule abbaye cistercienne en Cambrésis. La noblesse locale n'est évidemment pas le seul interlocuteur des religieux de Vaucelles. Ces derniers entretiennent également des relations, nécessairement plus lointaines, avec d'autres grands laïcs, comme les comtes de Flandre. Les liens unissant les cisterciens de Vaucelles aux prélats cambrésiens et aux établissements ecclésiastiques environnants sont analysés en détail. La bonne entente fait parfois place à des conflits, lesquels opposent, semble-t-il, surtout Vaucelles aux abbayes du Cateau et de Saint-Aubert de Cambrai à propos de questions de dîmes. Les relations entre Vaucelles et l'ordre cistercien sont également scrutées de près, Kathryn Salzer démontrant que celles-ci ne se renforcent véritablement qu'à partir du XIII^e siècle.

On referme la version remaniée de la thèse de Kathryn Salzer avec la satisfaction de désormais disposer d'une vue globale de l'histoire de l'abbaye de Vaucelles au Moyen Âge central. L'ouvrage repose sur une bibliographie exhaustive et un travail en archives solide. Le lecteur familier des sources cambrésiennes et de l'histoire cistercienne éprouvera néanmoins une certaine frustration à sa lecture: l'auteur ressasse en effet régulièrement une série d'évidences qui n'avaient, à mon sens, pas leur place dans l'ouvrage. Les premiers chapitres du livre, en particulier, souffrent de cette faiblesse.

Était-il vraiment indispensable, par exemple, de consacrer une quinzaine de pages à la description des contextes politique et géographique cambrésiens du haut Moyen Âge et du XI^e siècle, alors que Vaucelles n'est fondé qu'en 1131? De même, était-il nécessaire de multiplier les comparaisons entre Vaucelles et d'autres monastères cisterciens parfois implantés à des centaines de kilomètres du Cambrésis,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

en Angleterre, en Espagne ou en Europe de l'Est? Quelques mises en parallèle bien choisies n'auraient-elles pas pu suffire pour faire comprendre au lecteur les spécificités de l'abbaye?

Cette accumulation de précisions et de comparaisons donne parfois le tournis, au point de faire perdre le fil de l'argumentation au lecteur. L'ouvrage aurait, à mon sens, gagné à être plus ramassé, à éviter de trop nombreux détours par la littérature secondaire. Cette tendance à l'éparpillement est d'autant plus regrettable que plusieurs pages de la thèse sont très inspirées, comme, par exemple, celles analysant les relations entre Vaucelles et la sphère cistercienne.

Une autre faiblesse – heureusement nettement moins fâcheuse – réside dans les cartes de l'ouvrage. Ces dernières ne sont pas toujours très lisibles (p. XIV) ou contiennent l'une ou l'autre erreur factuelle (ainsi, à la p. 270, l'abbaye de Loos est située à proximité immédiate de Lille, et non à mi-chemin entre Lille et Arras).

Ces quelques défauts n'annulent cependant pas la valeur de la thèse de Kathryn Salzer, qui devra désormais figurer en bonne place dans les bibliothèques des spécialistes du monachisme du Nord de la France.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48330](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48330)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Hugo de Sancto Victore, De oratione dominica, De septem donis Spiritus sancti, éd. par Francesco Siri, Turnhout (Brepols) 2017, 228 p. (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis, 276; Hugonis de Sancto Victore Opera, 5), ISBN 978-2-503-56451-7, EUR 135,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Constant J. Mews, Monash

The Lord's Prayer, as transmitted by Matthew 6:9–13, has been perhaps the most widely repeated text from the New Testament. The commentary on this prayer by Hugh of Saint-Victor, generally followed in the manuscript tradition by his reflection on the seven gifts of the Holy Spirit, is not one of his more widely known writings. Its goal is moral, namely to identify the seven petitions of the Lord's Prayer as responding in different ways to the various vices that mark the human condition: pride, envy and anger as directed particularly against God, with four others (*acedia* or sloth, avarice, gluttony and *luxuria* or lust).

From a technical point of view, the edition is a model of its kind, certainly with regard to the analysis of the manuscripts in which the text is transmitted. The analysis of the manuscript tradition takes over 150 pages, while the two Latin texts being edited are actually quite small, some 40 pages for the »De oratione dominica« and 6 pages for the »De septem donis spiritus sancti«. The text itself is not complicated, in that it does not survive in multiple recensions. Francesco Siri's analysis of some thirty-two manuscripts is professionally done. For reasons of space, he does not provide a full description of all the contents of each manuscript, but confines himself to noting the works immediately adjacent to the texts being edited. The descriptions of the manuscripts and of previous editions are followed by a meticulous analysis of the interrelationships of the entire manuscript tradition, divided into four major groups. He does not identify any single manuscript witness as providing the text to follow, but observes that Saint-Victor was clearly the source of a lost original from which other copies were made. He suggests that the original text might not have been finished, which could account for the variation in terms of rubrics added to the text.

While there is rich detail on the manuscript tradition, there is little in this volume by way of introduction to the broader literary and intellectual context of Hugh's reflection on the Lord's Prayer. Francesco Siri notes that the work is rich in psychological analysis, but does comment on the influence of Cassian on the text as a whole. In the *Index Fontium* to the work, he identifies only two patristic passages, from Gregory the Great and Isidore, as having influence on the work. Editing Hugh is notoriously difficult because he does not identify by name the authors on whom he is drawing. In this respect the *Index Fontium* gives little clue to the rich tradition on which Hugh draws.

Francesco Siri is not able to offer any precise reflection on when Hugh might have composed this text. It contains no clear allusions to other, more theologically oriented works that might help situate it within the broader evolution of his career. Readers need to turn to an essay of Francesco Siri in a volume that he himself has edited, »Le



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Pater noster au XII^e siècle: lectures et usages» (Turnhout 2005), in which Gilbert Dahan offers a useful overview of the genre. The 12th century witnesses the flowering of a number of such commentaries. Peter Abelard famously provoked the censure of Bernard of Clairvaux for insisting that at the abbey of the Paraclete, the Lord's Prayer be recited using the word *supersubstantialem* (the original Latin term used by Jerome in his translation of the Prayer) rather than *cotidianum* – the term, used by Luke 11:3, which entered standard liturgical use. The fact that Hugh makes no allusion to this debate suggests that his Commentary may have been written prior to this controversy, which provoked Abelard to deliver his own exposition on the Lord's Prayer, edited by Charles Burnett¹. Francesco Siri (p. 42) mentions as a manuscript excluded from his analysis, in fact by Richard of Saint-Victor, beginning *Inter omnia que humana fragilitas*. In fact this latter text was printed among the works of both Hugh of Saint-Victor (Migne PL 175, col. 766D–774A) and Peter Abelard (Migne PL 178, col. 611A–618C). Comparing Hugh's composition with that of Richard (which begins with much stronger criticism of contemporary religious practice) brings out the firmly ascetic angle taken by the first great master of Saint-Victor.

Within the vast range of Hugh of Saint-Victor's output, this commentary and subsequent reflection on the gifts of the Holy Spirit are relatively minor works. Nonetheless, they do deserve attention for the way they subtly combine an ascetic tradition of thinking about the need to turn away from the vices with a more Augustinian reflection on the need for human's to be open to the working of the Holy Spirit in the soul. Francesco Siri is to be congratulated for the meticulous effort he has put into this critical edition. It is up to readers to inform themselves further about the work's wider context.

¹ Charles Burnett, *Expositio Orationis Dominicae »Multorum legimus orationes« Peter Abelard's Exposition of the Lord's Prayer?*, in: *Revue bénédictine* 95 (1985), p. 56–71.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Bas Van Bavel, *Manors and Markets. Economy and Society in the Low Countries, 500–600*, Oxford (Oxford University Press) 2016, XIV–492 p., 12 tabl., 4 maps, ISBN 978-0-19-878375-6, GBP 28,99.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jean-Pierre Devroey, Bruxelles

Le livre que Bas van Bavel a consacré à l'histoire économique des anciens Pays-Bas médiévaux est réédité intégralement en format *paperback* six années après sa parution originale. Cette initiative souligne, s'il était nécessaire, l'écho qu'il a rencontré parmi les historiens préoccupés d'identifier les facteurs complexes qui ont permis la croissance de l'économie européenne dans la longue durée. Il a d'ailleurs fait l'objet d'un débat suscité par la revue néerlandaise »TSEG – Low Countries Journal of Social and Economic History« en 2011 (vol. 8/2) comptant des contributions critiques de Tim Soens et Erik Thoen, Jord Hanus, Jean-Pierre Devroey et Alexis Wilkin, Petra van Dam et Peter Stabel et une réplique de l'auteur.

La réussite du livre tient dans trois qualités majeures: (1) il expose et tire parti sur plusieurs générations des données historiques et de l'historiographie en néerlandais, en français, en allemand et en anglais; (2) le cadre géographique cohérent et relativement restreint à l'échelle géographique de l'Europe permet une belle profondeur d'analyse historique; (3) du début du Moyen Âge à l'âge d'or hollandais, ces régions ont connu des zones successives de dynamisme économique, politique et social. En donnant un aperçu concis des changements sociaux et économiques sur plus de mille ans, Bas van Bavel évalue l'impact de l'organisation sociale et institutionnelle qui a fait des Pays-Bas la partie la plus urbanisée et la plus densément peuplée de l'Europe à la fin du Moyen Âge.

En explorant les Pays-Bas au niveau régional, il souligne l'importance des structures locales pour déterminer la nature des transitions sociales et de la croissance économique. Il évalue le rôle de l'organisation domaniale et seigneuriale, l'émergence des marchés, l'essor des villes, la quête d'autodétermination des gens ordinaires et les fortes différences régionales de développement que l'on peut observer à très long terme. Il existe aujourd'hui un consensus sur l'intérêt d'enquêter sur les développements à très long terme et sur le contexte régional en tant que principale unité de développement économique et social.

Pour comprendre la genèse de ces structures régionales, le chapitre 2 du livre analyse les paysages et les sols, et discute l'interaction entre la terre, l'eau et les hommes dans les anciens Pays-Bas. Ces interactions ont contribué à la très large diversité des paysages qui les caractérisent. Au haut Moyen Âge, ces régions ont connu d'abord un plus bas démographique, dans la période post-romaine. L'occupation du sol s'est concentrée sur les terroirs les plus anciens et sur les sols les plus fertiles, les autres régions restant pratiquement vides de population. La croissance de la population a repris sans discontinuer depuis le VII^e siècle, provoquant dans les périodes et les zones de plus grande pression démographique des dégradations écologiques. Cet aspect mériterait une



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

étude plus approfondie, avec l'éclairage des sciences de l'environnement et des données archéologiques et paléo-environnementales.

D'après van Bavel, chacune de ces régions aurait été déterminée par une organisation sociale spécifique durant le processus de peuplement du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central. Le chapitre 3 est consacré à la distribution sociale du pouvoir et de la propriété. Ces facteurs sociaux constituent pour l'auteur le cœur même de la notion de structure régionale et le moteur du développement régional à long terme. Dans les régions peu fertiles, désertées au début du haut Moyen Âge, les petits exploitants libres constituaient la majeure partie de la population paysanne, tandis que les vieux terroirs des régions les plus fertiles ont été monopolisés par la grande propriété foncière, organisée dans le cadre du grand domaine. À l'intérieur du système domaniale, les rapports sociaux de production auraient été caractérisés par des relations non-contractuelles et coercitives entre le seigneur et les occupants du sol. Ce système qui a connu son apogée à l'époque carolingienne, est entré en déclin entre le XII^e et le XIV^e siècle.

Au contraire, les régions maritimes de la Flandre et de la Hollande, dont le démarrage est plus tardif, n'ont pas connu les structures domaniales. On y observe des effets sociaux de »frontière«: Elles se caractériseraient par une population majoritairement libre, et très largement autonome, générant collectivement des institutions caractérisées par leur autodétermination, villages, villes, guildes, communs, etc. et tirant profit de l'éloignement du pouvoir central et de la compétition entre les autorités princières et seigneuriales. Ce contraste entre vieux terroirs et régions de frontière n'est pas totalement convaincant à mes yeux. On peut en effet s'interroger sur les dynamiques collectives qui étaient générées dans la population paysanne, dans les zones où la grande propriété foncière était dominante, par la nécessité pour les tenanciers de se défendre et de s'associer pour combattre ou négocier avec le seigneur.

Le chapitre 4 examine les relations entre ces structures sociales et la production agricole. Au haut Moyen Âge, l'organisation domaniale, en liaison avec la croissance démographique, a formé le moteur principal de l'expansion des céréales, au détriment de la diversité paysagère et des ressources de l'inculte, à l'exception des régions côtières qui se sont très tôt spécialisées dans l'élevage extensif. Selon van Bavel, cette croissance extensive a permis d'augmenter la production globale, mais au détriment des standards de vie de la population rurale. À côté de la production céréalière, la production spécialisée de produits textiles ou de sous-produits de l'élevage (laine, lin, fromage) dans les campagnes a tout d'abord été canalisée au profit des seigneurs et des institutions religieuses. À partir du XII^e siècle, en Flandre, la transformation de ces produits a glissé vers les villes, en permettant une spécialisation plus poussée, des gains d'échelle et l'essor des échanges commerciaux.

L'analyse de l'essor des marchés de biens, à partir du X^e siècle, et des marchés du sol, du travail et du capital, du XIII^e au XVI^e siècle constitue le cœur de l'ouvrage. Si van Bavel s'inscrit en partie dans la lignée de l'économie institutionnelle, il accorde une importance déterminante à la balance des forces entre les acteurs sociaux et politiques. La forte position des premiers et leur capacité à contrebalancer le pouvoir des seconds est l'élément-clé qui favorise le dynamisme des producteurs et des marchands, tout en contribuant à la sécurité des échanges et à l'accessibilité des marchés. Elles garantissent une mobilité relativement

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.2.48332](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.2.48332)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

élevée des facteurs de production, l'intégration du marché du travail au niveau régional, et des coûts de transaction bas. En d'autres termes, la croissance et le déclin successifs des régions les plus dynamiques, d'abord la Flandre, puis la Hollande, tiendraient à l'équilibre puis à la dégradation de la balance des forces sociales et des pouvoirs politiques.

L'écart croissant de revenus entre la masse de la population laborieuse et les élites économiques et politiques, et la pression démographique, contribuent au recul des salaires réels et du standard de vie au détriment d'une croissance qualitative basée sur la consommation interne. Par ailleurs, van Bavel est très pessimiste sur la capacité du secteur agricole à augmenter sa productivité; dans les secteurs où la production a pu être intensifiée, ces progrès n'ont été possibles qu'au prix de coûts sociaux énormes.

Le dernier chapitre analyse les paramètres de la croissance économique et les glissements successifs au plan régional, des centres économiques les plus dynamiques. Pour van Bavel, ces glissements ne peuvent pas se comprendre par des facteurs principalement climatiques, démographiques ou politiques; c'est l'organisation socio-institutionnelle et le rapport de forces entre les acteurs sociaux au niveau régional qui est déterminante pour comprendre ces évolutions.

Le dynamisme qui résulte de la montée des marchés de facteurs conduit à l'émergence de nouvelles élites du marché qui accumulent la terre et le capital, et utilisent largement le travail salarié pour rentabiliser leur richesse. À long terme, cela crée une polarisation sociale et un déclin du bien-être moyen. Au fur et à mesure que ces nouvelles élites traduisent leur richesse économique en levier politique, cette situation crée une sclérose institutionnelle et fait finalement stagner ou décliner à nouveau ces économies régionales. Cette théorie, combien actuelle, des conséquences négatives pour la croissance économique de la polarisation des richesses au profit des plus riches, a été développée par Bas van Bavel à une échelle comparatiste mondiale dans »The Invisible Hand? How Market Economies have Emerged and Declined Since AD 500« (Oxford 2016).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Judith Werner, Papsturkunden vom 9. bis ins 11. Jahrhundert. Untersuchungen zum Empfängereinfluss auf die äußere Urkundengestalt, Berlin, Boston, MA (De Gruyter) 2017, 548 S. (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften zu Göttingen. Neue Folge, 43), ISBN 978-3-11-051666-1, EUR 99,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

Depuis les travaux d'Ernst Pitz (1971), Hans-Henning Kortüm (1995) et [Jochen Johrendt](#) (2004), on sait que les impétrants pouvaient influencer la rédaction des actes pontificaux. Cette conclusion restait cependant limitée au texte de ces actes. L'idée de Judith Werner est de voir s'il en va de même des caractères externes. D'étudier, en fait, si les impétrants, parce qu'ils seraient plus ou moins sensibles à l'autorité pontificale, seraient plus ou moins sensibles à l'apparence extérieure et à la solennité de l'acte.

Pour étudier cette question, l'examen des actes originaux est indispensable. Judith Werner a fait le choix de retenir la période 819–1085: le *terminus a quo* correspond à la date du plus ancien acte pontifical original conservé, celui de Pascal I^{er} pour l'église de Ravenne; la date de 1085 correspond évidemment à la fin du pontificat de Grégoire VII. L'enquête a porté sur les provinces de Cologne, Lyon, Mayence, Reims et Trèves, ainsi que sur la Catalogne, la Toscane et l'Ombrie. Cela représente un total de 99 actes.

La méthode suivie est d'étudier l'un après l'autre chacun des principaux caractères externes: taille des actes, utilisation de la surface (part de la surface dévolue au texte), bulle et mode de scellement, écriture, symboles graphiques (invocation, *rota*, *benevalete*).

Cette étude pose de grands problèmes méthodologiques. 99 actes, dont la moitié (50) pour les seules Toscane et Ombrie, cela ne constitue pas des séries documentaires très importantes. Le choix de regrouper les impétrants par province ecclésiastique ou par région, même s'il n'empêche évidemment pas l'auteur de traiter chaque document en soi, instille l'idée, dès le début de la recherche, qu'il y a des politiques régionales. Il est par exemple un peu agaçant de lire que »die Diözesen Trier und Verdun stechen durch Privilegien hervor« (p. 104), alors que chacun de ces diocèses n'est représenté que par un seul acte. Judith Werner n'est évidemment pas responsable de l'état de conservation des actes pontificaux du haut Moyen Âge, mais elle aurait pu choisir un terrain d'étude plus pertinent: se concentrer sur la période 1049–1085, de Léon IX à Grégoire VII, et voir systématiquement tous les privilèges conservés pour cette période.

D'autres remarques peuvent être formulées. Le calcul de la partie de la surface de l'acte dévolue à l'écriture se fonde sur l'exclusion de la première ligne, de la date, des souscriptions, de la *rota*, du *benevalete* et de la *komma*. Il y a des raisons pour ce faire, mais c'est malgré tout exclure une partie du texte des actes. Surtout, il faudrait prendre en compte la longueur du texte; chiffrer l'interligne (qui est étudié, mais de manière imprécise).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

En dehors d'un élément, le support utilisé pour l'impression de la bulle, parchemin ou soie essentiellement, pour lequel il est possible qu'il y ait dans certains cas une logique régionale, le travail de Judith Werner n'emporte donc pas la conviction. Le rôle éventuel des impétrants sur la mise en page et l'écriture des privilèges pontificaux n'est aucunement démontré.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)